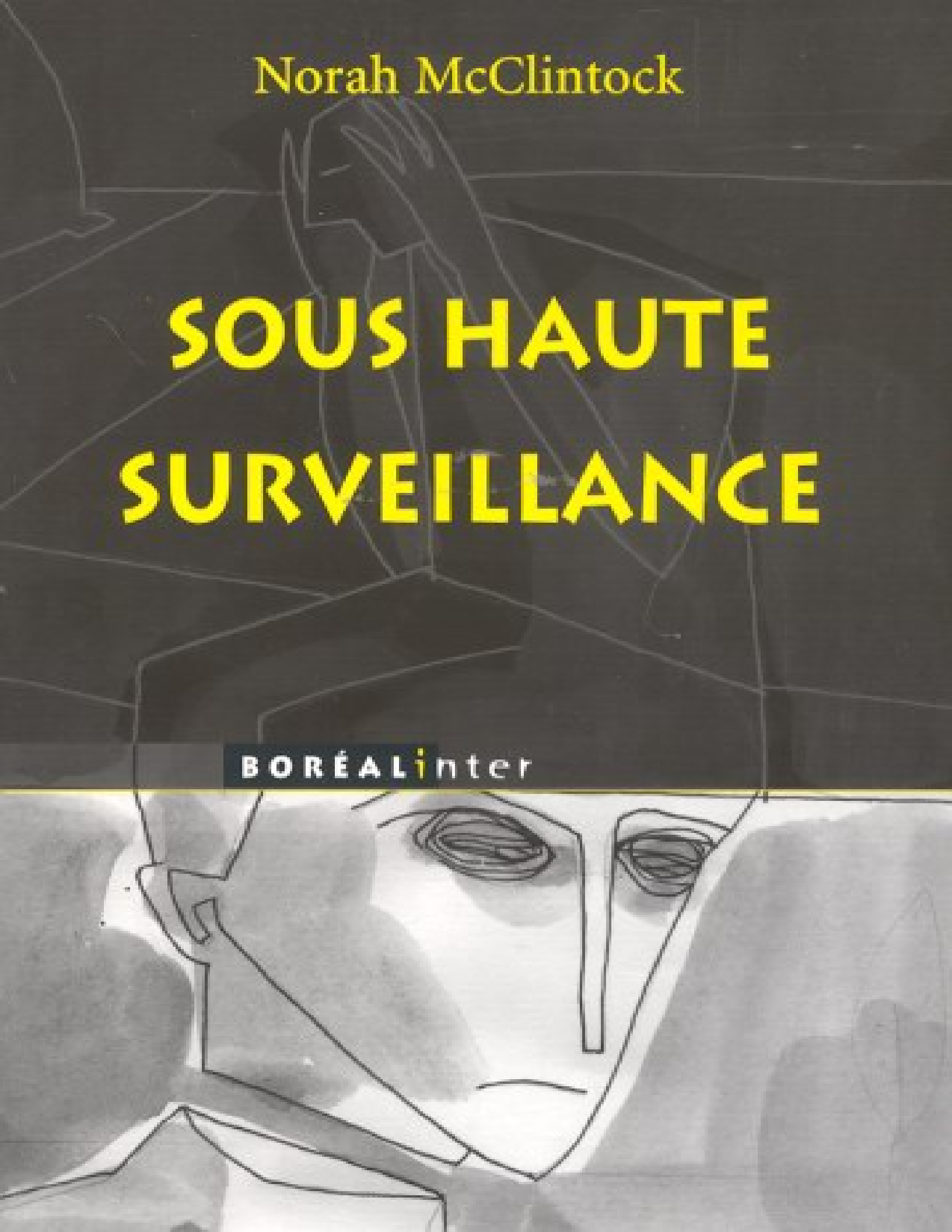


The background of the cover features a dark, abstract illustration. In the upper half, a hand is pressed against a forehead, with lines radiating outwards. Below this, a stylized face is depicted with large, intense eyes and sharp, angular features. The overall style is graphic and somewhat somber.

Norah McClintock

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

BORÉALinter

Sous haute surveillance

de Ann MAJOR

Des flots de rock'n roll se déversaient par les fenêtres de la propriété, derrière les hauts murs blancs. A les entendre rire et jacasser, les gosses de riches invités chez les Calderon étaient en train de passer la plus belle soirée de leur existence. Et c'était peut-être le cas. A franchement parler, Rafe Steele, lui, était si fatigué et si morose qu'il se souciait comme d'une guigne de connaître la vérité sur cette question... Les pilules qu'il avait prises n'agissaient plus, et la douleur, autour des neuf points de suture qu'on lui avait faits au milieu du dos

— là où une fille à cheveux verts l'avait mordu la veille —, s'était réveillée. On était samedi soir. Il était rentré le matin même à Houston, épuisé, usé

jusqu'à la corde. Ce qu'il lui aurait fallu, c'était du repos. Pour cette première soirée dans sa ville natale, après un marathon de six mois à Los Angeles, où il avait assuré jour et nuit la protection rapprochée de Jojo Nutcracker — un chanteur de hard rock passablement remuant —, il aurait préféré un rendez-vous avec une fille pas trop farouche, une partie de poker entre copains ou même simplement rester à la maison, scotché sur le canapé, avec la télécommande d'une main et une bière de l'autre.

Tout, mais pas ça !

Oh, pas parce que River Oaks Boulevard, avec ses immenses maisons, ses immenses pelouses et ses immenses chênes au bord de ses immenses allées, ne lui valait rien au teint. Non, c'était qu'il s'ennuyait à périr. Et dire que la plupart des pauvres envient les riches qui ne peuvent vivre sans piscines grandes comme des océans ni sans parcs remplis de statues toutes nues et de fontaines prétentieuses !

A ce qu'on disait, l'intérieur de la propriété était encore plus fastueux que ses alentours. Des plafonds de sept mètres de haut, des fenêtres et des portes à

l'avenant. Des photos du grand escalier de marbre noir avaient paru dans tous les magazines. Et les maisons voisines étaient pareilles : moins conçues pour abriter les occupants que pour en imposer à ceux qui ne les occupaient pas. Les riches ne sont pas comme tout le monde, se disait Rafe. Il leur faut toujours plus. L'envers du décor, c'est qu'ils ont davantage de choses à cacher. C'est une race à part... et dont la nature pourrait se passer plus facilement que de n'importe quelle autre espèce animale. Au fond, qui a besoin d'eux, de n'importe lequel d'entre eux, notamment de ce voyou de Calderon ?

Personne !

« Sauf les gardes du corps, crétin ! lui souffla une petite voix. Sauf les types comme toi, précisément, qui gagnent leur vie en protégeant des types comme eux. Alors, ne te crois pas meilleur qu'eux, s'il te plaît ! Est-ce que la puce trouve à redire aux mœurs du chacal sur le dos duquel elle campe et qui la nourrit ? »

Pour penser à autre chose, Rafe alluma une cigarette. La flamme de son Zippo éclaira un bref instant son visage — un visage que la plupart des femmes trouvaient séduisant. Il avala goulûment la fumée et suivit d'un œil paresseux les volutes bleues qui s'élevèrent dans l'air tiède.

Bon sang ! Il y avait au moins une douzaine de flics en civil pour garder toutes les entrées et toutes les sorties. Alors que diable faisait-il ici, à rôder dans l'ombre comme un traître de mélodrame ?

La réponse était simple : il était là parce que Manuel, son patron, lui avait dit : « C'est ça où je te flanque à la porte ! »

Lorsque le téléphone avait sonné, quelques heures plus tôt, Rafe et Manuel buvaient à la même bouteille de Jack Daniel's qu'ils se passaient et se repassaient par-dessus le bureau, en discutant de l'affaire Nutcracker de la manière qu'il convient entre gens de métier... en hurlant à tue-tête. Manuel était en train de vociférer que tous les Jojo de la terre ont droit à

autant de protection qu'ils peuvent s'en payer, que c'était le travail de son agence de la leur fournir et que c'était grâce à cela que des types comme

Rafe, dont personne ne voudrait ailleurs, ne mouraient pas de faim. Rafe s'était défendu en mettant Manuel au défi de trouver quelqu'un d'assez bête pour passer six mois de plus dans l'ombre d'un énergumène comme ce Jojo, et il avait affirmé haut et clair qu'il ne retournerait pas à Los Angeles pour un empire, que la mesure était pleine depuis longtemps, et que la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase, c'était quand une des fans du Jojo en question lui avait arraché un morceau de viande sous l'omoplate à coups de crocs. Tout ça parce qu'il venait de lui expliquer qu'on affichait déjà complet dans le lit de la vedette pour ce soir-là, et la pria poliment de tenter sa chance une autre fois. Rafe avait même relevé son T-shirt afin que Manuel puisse admirer, à

défaut de la blessure, le pansement. Mais l'autre s'était surtout intéressé au dragon tatoué sur le biceps gauche de Rafe et avait demandé d'où cela sortait.

— Singapour, avait expliqué Rafe. Lorsque j'étais dans la marine. A cette époque, j'adorais l'art chinois.

— Alors, tu devrais aimer Jojo, esthète comme tu l'es, avait ironisé Manuel. Lui aussi, c'est un artiste, dans son genre...

C'est alors que Calderon avait téléphoné. Il donnait une soirée monstre pour les vingt ans de la fille de son énième épouse.

— J'ai déjà des hommes mais il m'en faut un de plus, quelqu'un que personne ne connaît et qui s'occupera juste de veiller sur Cathy.

— Pas de problème, monsieur Calderon, avait dit Manuel.

— Si, justement, il y a un problème. C'est Cathy. Jusque-là, elle a semé tous les gardes du corps que j'ai essayé d'embaucher pour elle. Il me faut quelqu'un qui ait l'expérience de ce genre de clients récalcitrants qu'il faut protéger malgré

eux. C'est pourquoi je m'adresse à vous. Cathy ne voudra jamais d'un type qui aura l'air d'avoir avalé un manche à balai, avec un costume trois-pièces

et les cheveux en brosse et qui lui dira toutes les cinq minutes : « Mademoiselle, ne faites pas ci, mademoiselle, ne faites pas ça ! »

OceanofPDF.com

Manuel avait dévisagé Rafe avec un sourire de fin matois.

— A la place du costume trois-pièces et des cheveux en brosse, monsieur Calderon, que diriez-vous d'un tatoué, avec une boucle d'oreille et une queue-de-cheval ?

Silence éloquent à l'autre bout du fil.

— L'homme auquel je pense est un ours mal léché, avait continué Manuel, mais après avoir été pendant six mois le garde du corps d'un chanteur de hard rock complètement, hum ! imprévisible, il devrait être capable de veiller sur une jeune dame un peu espiègle, non ?

Rafe s'était levé sans mot dire, avait pris son blouson de cuir noir couvert de fermetures Eclair clinquantes et s'en était allé vers la sortie. C'est alors que Manuel avait prononcé les mots magiques : « Steele, c'est ça où je te flanque à la porte ! »

Et voilà comment Rafe s'était retrouvé au pied de ce mur à fumer cigarette sur cigarette en rongant son frein.

Pour l'heure, il n'avait pas encore aperçu ne fût-ce que l'ombre de la précieuse créature qu'il était chargé de protéger. Mais il savait à quoi elle ressemblait. C'était une gosse de riche comme il y en a tant — grande, mince, bronzée, avec des yeux clairs et beaucoup de cheveux blonds. En somme, une bouche inutile. Sans doute capable de dépenser un million de dollars, mais pas de dire quelque chose qui vaille la peine d'être répété, ni faire quoi que ce soit de mémorable ou digne d'éloge. Une de ces snobs qui sont de toutes les fêtes et dont il est question au moins une fois par semaine dans les potins mondains. Rafe jeta son mégot et, comme il n'y avait rien de mieux à faire, ralluma une cigarette.

Et alors...

Il la vit.

Là où la dernière branche d'un chêne dépassait du mur d'enceinte. D'abord, il crut que c'était un rayon de lune. Ce qui ne l'empêcha pas de jeter précipitamment sa cigarette à peine entamée et d'empoigner ses jumelles. Puis, comme des étoiles filantes, une paire d'escarpins dorés volèrent pardessus le mur. Ensuite, parut un pied blanc avec des ongles écarlates. La jambe qui émergea fit vite oublier les grâces du pied car elle était superbe, avec sa fine cheville et son mollet au galbe parfait.

L'instant d'après, la fille se matérialisa tout entière au sommet de l'arbre. Elle portait une robe blanche, courte et généreusement décolletée, qui ne laissait pas grand-chose à l'imagination. Grande, mince. Elle avait des cheveux blonds qui surgissaient, comme deux coulées d'or en fusion, de deux barrettes en diamants. D'autres diamants étincelaient autour de son cou. Avec cela, elle avait aussi de hautes pommettes et une bouche exquise qui semblait appeler les baisers.

Rafe cessa de respirer en reconnaissant soudain la fille Calderon. Eh bien... Le moins qu'on pouvait en dire, c'était que les photos qu'il avait vues d'elle ne lui rendaient pas justice. Elle y ressemblait à une poupée Barbie...

en plus froid. Alors que là... là, elle donnait d'emblée une impression de débordante vitalité et de joie de vivre inextinguible. Une jeune dame un peu espiègle, avait dit Manuel ! Tu parles ! C'était un feu follet, cette fille, une de ces personnalités de vif-argent autour desquelles l'air doit grésiller comme aux environs d'une ligne à haute tension.

A califourchon sur le sommet du mur, elle se pencha pour aider quelqu'un qui se trouvait encore dans le parc. C'était un homme en smoking, qui passa une jambe incertaine juste devant elle et se hissa à son tour sur la crête du mur. Arrivé là, il vacilla. Elle essaya bien de le retenir mais il tomba quand même, vers l'extérieur, se recevant sans trop de mal dans un parterre de fleurs. Agile comme un chat, Cathy sauta à bas du mur. Mais lorsqu'elle vint pour aider l'homme à se relever, il commença à l'embrasser, lui chatouiller les côtes et chercha à lui toucher les seins. Elle se libéra et s'en fut d'un pas vif dans l'allée. Il courut après elle d'une foulée titubante. Comme elle était pieds nus, il lui fut facile de la rattraper. Il la saisit alors par la taille, la plaqua contre le mur et se mit à lui dévorer la bouche. Elle se

défendit des pieds et des mains mais l'homme se contenta de rire. Puis, il la fit tomber et s'abattit lourdement sur elle. Le collier de diamants se brisa.

Cette fois, Rafe en avait assez vu. Il s'élança. Une seconde plus tard, il saisissait le gredin par le col et le relevait de force. Mais, en même temps, il avait eu le malheur de marcher sur les pieds nus de la fille. Elle cria et lui donna un violent coup de talon dans le genou. Surpris, Rafe perdit l'équilibre. Il la regarda pour s'assurer qu'elle ne s'apprêtait pas à lui porter un autre mauvais coup. L'ivrogne en profita pour lui assener son poing sur la figure. Rafe vit tout noir pendant une fraction de seconde. Lorsque la lumière revint, la fille avait sorti de son sac une espèce d'aérosol blanc et rouge avec lequel elle l'aspergea maladroitement. Il se retrouva avec de l'acide plein les yeux, le nez, la bouche.

Là, il n'y voyait plus rien, et en plus il ne pouvait plus respirer. Le type en smoking lui donna un autre coup de poing, en plein sur la tempe. Il bascula en arrière. Sa tête buta contre quelque chose de dur. Et il perdit connaissance...

Lorsqu'il revint à lui, une minute ou deux plus tard, sa tête douloureuse nichait entre deux cuisses à demi couvertes de soie blanche. Des doigts délicats caressaient ses joues.

Les paupières entrouvertes, il regarda le beau visage qui avait l'air d'attendre anxieusement son réveil.

— Je suis désolée, murmura-t-elle d'un air contrit. C'était seulement les yeux que je visais.

Elle se pencha et ses seins généreux frôlèrent le front de Rafe. Ses cheveux blonds, dérangés par la lutte, tombaient de chaque côté de son visage en un désordre charmant. Elle sentait le jasmin.

« Les gardes du corps pas comme les autres rencontrent des clients pas comme les autres, c'est la vie », pensa Rafe. En dépit du fait que ses yeux, ses sinus et sa gorge le brûlaient — et aussi en dépit du fait que la fille devait penser qu'il était un maladroit fieffé et que cela le rendait fou de rage —, il se dit que tout n'allait peut-être pas aussi mal que ça, après tout. Il poussa un grognement de douleur et porta la main à sa tête. Il y avait un peu de sang dans ses cheveux et une bosse sur son crâne. Une saveur acide et poivrée avait envahi sa bouche. Ses narines le brûlaient chaque fois qu'il inhalait.

Mais elle... elle sentait si bon... Et les deux seins qu'il apercevait au fond du décolleté étaient si ravissants, qu'il en oublia ses yeux en feu et tout le reste.

— Où est le type qui vous a attaquée ? demanda-t-il.

— Jeff ? répondit-elle avec un fier sourire. Pff, je m'en suis débarrassée. Rafe reçut ce commentaire comme une blessure d'amour-propre. Sanglante. Il était censé la protéger, oui ou non ?

D'un air gamin, elle lui agita sous le nez le petit aérosol blanc et rouge d'où était venu tout le mal. Dans un geste rageur, il le lui arracha des mains et le jeta dans le caniveau et, comme elle faisait mine de se lever pour aller le ramasser, il la retint en lui empoignant le poignet.

— Minute ! dit-il. Ces trucs-là sont dangereux... entre les mains d'une folle

! Vous n'avez pas lu le mode d'emploi ? En principe, c'est contre les méchants qu'on s'en sert, pas contre les gentils.

— Comment savoir à quelle espèce vous appartenez ?

Il se releva en s'époussetant.

— Ce n'est pas moi qui ai essayé de vous violer dans les fourrés..., lui rappela-t-il.

Elle le toisa des pieds à la tête : les santiags, le jean noir moulant, le blouson de cuir.

— Je ne pouvais pas deviner que vous étiez un gentil alors que vous êtes habillé comme un loubard à deux sous.

— Eh ! ce blouson m'a coûté bien plus que deux sous !

— Alors, vous vous êtes fait avoir, mon chou.

En entendant les mots « mon chou » s'articuler doucement entre ces lèvres exquisément écarlates, Rafe se troubla, ce qui était la dernière des choses à faire.

— Vous devriez demander à une femme de goût de vous accompagner lorsque vous sortez faire des courses, ajouta-t-elle.

— Je n'en connais aucune, de goût ou autre.

Une lueur malicieuse s'alluma dans les yeux de la jeune femme.

— N'allez pas vous faire des idées, dit-il d'une voix traînante. La place n'est pas à prendre.

Elle sourit d'un air canaille.

— Vous vous flattez. Je peux prétendre à beaucoup mieux que vous. Oh, là, là ! On s'égarait. Il fallait revenir d'urgence sur le droit chemin.

— Un peu de respect, s'exclama Rafe. J'ai risqué de me faire estropier en venant à votre secours.

— Tout ce que vous avez fait, c'est de vous mêler de ce qui ne vous regardait pas. J'étais capable de m'occuper de Jeff toute seule. Je l'ai déjà fait. La petite l'avait insulté une fois de plus. Soit. Juste au moment où il aurait eu besoin d'un peu de gratitude. Pour se calmer, Rafe prit une profonde inspiration. Elle lui souriait d'un air aguicheur. Manifestement, elle ne se prenait pas pour n'importe qui. Elle pensait qu'elle était suffisamment mignonne et suffisamment riche pour tout se permettre.

— Vous voulez dire que vous connaissez ce soudard, que vous êtes déjà sortie avec lui et que vous avez été assez sotte pour recommencer ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous n'êtes pas mon ange gardien. Pas moyen de répondre à cela. Alors, il se contenta de la toiser à son tour, durement, sans mot dire. Elle commença par soutenir hardiment son regard, mais bientôt, elle écarquilla ses beaux yeux dorés, l'air vaguement apeuré, et il éprouva une certaine satisfaction en constatant qu'elle n'était pas aussi intrépide qu'elle voulait bien le faire croire.

— Etes-vous folle ? demanda-t-il enfin en la saisissant par les bras. Votre mère ne vous a jamais mise en garde contre les hommes en smoking ? Rares sont ceux qui sont aussi raffinés qu'ils en ont l'air. Un verre de trop, pour eux, c'est comme la pleine lune : ils se transforment en loups-garous. Un jour, il vous arrivera malheur si vous n'êtes pas plus soigneuse dans le choix des hommes avec lesquels vous vous isolez dans les coins sombres.

— Je connais Jeff depuis longtemps, rétorqua-t-elle entre deux petits rictus de douleur car il lui serrait les bras trop fort. Nous sommes du même milieu. Il la lâcha, ayant compris le message, et recula d'un pas. Il s'attendait qu'elle en profite pour prendre les jambes à son cou. Elle ne bougea pas d'un pouce.

Et même, elle se mit à le considérer d'une drôle de façon. Les femmes lui couraient après depuis sa puberté. Il savait reconnaître dans leurs yeux le moment où elles commençaient à le regarder comme un amant possible. Et c'était ce qui venait d'arriver. Il n'aima pas cela du tout.

— Au fait, qui êtes-vous ? dit-elle. Que faisiez-vous là, tout seul, dans le noir ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Dites-moi plutôt pourquoi vous escaladiez le mur ?

— Je m'ennuyais à périr et je cherchais un peu d'amusement, répondit-elle d'une voix rauque et sensuelle.

OceanofPDF.com

Elle s'approcha de lui en ondulant des hanches.

— Si vous vous ennuyez aussi, continua-t-elle, nous pourrions peut-être trouver un moyen de nous divertir tous les deux, non ?

Pour incroyable que cela semble, il fit un pas en arrière.

— Ne me dites pas que je vous fais peur, murmura-t-elle. Dans l'histoire, c'est vous le grand méchant loup.

— J'oubliais, concéda-t-il avec un sourire en coin. Les yeux mi-clos, elle paraissait lui offrir ses lèvres et il fallut qu'il se sermonne pour ne pas oublier qu'il était un homme de sang-froid, un professionnel — qu'on le payait, qu'il était son employé — et que, de toute façon, il détestait les gosses de riches comme elle.

Ce qui ne l'empêchait pas d'être grandement tenté de prendre ce qu'elle lui offrait.

Il ne se serait peut-être rien passé quand même si elle n'avait humecté ses lèvres avec le bout de sa langue.

Si elle ne s'était pas mise sur la pointe des pieds, si elle ne l'avait pas attrapé par le cou et si elle n'avait pas appliqué sa bouche contre la sienne. Avec fougue. Avec brutalité.

Alors, il ne chercha plus à se contrôler.

Les instincts de l'homme l'emportèrent sur le sang-froid du professionnel, et lorsqu'elle entrouvrit obligeamment les lèvres, il approfondit volontiers son baiser.

Elle poussa une petite plainte de ravissement et il n'eut qu'à l'entendre pour que, aussitôt, son sang se mette à bouillonner dans ses veines. Cette gamine avait du tempérament. Et elle n'était pas aussi mince qu'il l'avait cru d'abord. Certes, elle était gracile, mais elle avait des appas. Et elle s'offrait sans vergogne.

L'esprit en feu, Rafe oublia qui il était, qui elle était. Qu'il fût pauvre, qu'elle fût riche, n'avait plus la moindre importance. Leur baiser ardent jetait un pont par-dessus l'abîme qui les séparait. Elle haïssait les gardes du corps ; il n'avait que mépris pour les enfants gâtées dans son genre ; mais à deux, ils étaient comme du métal en fusion.

Rafe enfreignait les règles élémentaires de sa profession. Il trahissait son propre code d'honneur.

Tant pis. La seule chose qui comptait vraiment, c'était que cette fille était douce, tout en courbes délicieuses et que sa bouche était le plus exquis des fruits qu'il ait jamais goûtés.

Il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle se mette à trembler et s'écarte, le souffle venant à manquer.

— Vous embrassez rudement bien, dit-elle d'une voix haletante en lui souriant. L'habitude, sans doute.

Rafe aurait préféré se faire tuer sur place que d'avouer à cette petite peste prétentieuse qu'aucun baiser ne l'avait encore autant émerveillé que celui qu'ils venaient d'échanger.

— Ouais, dit-il d'une voix traînante. Et vous ? Quelque chose me dit que ce n'est pas votre première fois non plus.

— Cela m'est arrivé une fois... ou deux, admit-elle avec effronterie. Mais, aussitôt après, elle rougit.

— Vous ne vous en êtes pas rendu compte ? demanda-t-elle sur un ton embarrassé.

— Ecoutez, dit-il sèchement, je n'ai pas envie d'entendre parler des hommes qui vous ont eue. Cela ne me regarde pas.

La vérité, c'était qu'il était tout proche de les considérer comme des ennemis personnels — même s'il ne voyait pas de quel droit.

— Jaloux ? demanda-t-elle, moqueuse.

Comme un tigre, pensa-t-il. Mais il dit seulement non en haussant un peu les épaules.

— Vous voudriez être mon amant ?

Jamais de la vie ! se dit-il. Il s'éclaircit la gorge et répondit :

— Là, vous allez un peu vite.

Eh bien ! La protéger risquait d'être une rude besogne si elle avait l'habitude de se jeter à la tête des hommes comme elle venait de le faire avec lui.

— Ce n'est pas moi qui vais vite, dit-elle. Ce sont les événements qui nous entraînent irrésistiblement. Vous n'avez pas cette impression ?

— Non.

Ah ! Il avait de nouveau la situation bien en main.

— Ecoutez, miss, vous m'avez embrassé. Admettons que je n'aie pas beaucoup résisté. Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire.

— Ça vous a plu...

Ce n'était pas vraiment une affirmation, pas vraiment une question non plus.

— Plaisir purement superficiel, bougonna-t-il. Et, par-dessus le marché, grave erreur.

— Ce n'est pas mon avis.

Quelque chose à leurs pieds étincela.

— De toute façon, continua-t-il en se penchant vers le sol, je ne crois pas que votre famille m'apprécierait.

Il ramassa l'objet dans l'herbe. C'était le collier de diamants dont le fermoir s'était rompu tout à l'heure pendant l'empoignade.

— Quand bien même ! s'exclama-t-elle. Cela ne prouverait rien contre vous. Ils raffolent de Jeff, c'est dire !

— Il est riche, laissa tomber Rafe avec dédain. Il a les moyens de vous offrir des diamants.

Il lui prit la main, tourna la paume vers le haut et y déposa le collier. Pendant un instant, il contempla rêveusement les diamants qui, dans la clarté de la lune, jetaient des feux d'un autre monde. Bon sang, même en économisant toute sa vie, il ne serait jamais capable de payer le prix d'un pareil bijou. Et pour elle, sans doute, ce n'était qu'un colifichet de plus.

Elle referma la main en toute hâte et s'écria gaiement :

— J'y suis ! Vous êtes un voleur.

— Un voleur ? répéta-t-il, scandalisé. Je n'ai jamais rien volé de ma vie.

— Pas la peine de crier. Je ne l'entendais pas comme une insulte.

— Ecoutez, je travaille dans le quartier et...

— Ça ne me dérange pas que vous soyez un voleur, dit-elle en l'interrompant, ses yeux dorés brillant comme des escarboucles. En fait, je dirais même que ça me plaît.

Pas de quoi s'étonner. Elle avait fait une fugue avec un pochard aux mains lestes, et puis elle lui était tombée dessus comme la pauvreté sur le monde. C'était le genre de fofolle qui aime à s'encanailler. Faire connaissance avec un malfaiteur devait lui paraître une aventure du plus haut intérêt. Donc, elle aimait les voleurs et détestait les gardes du corps. Ce n'était pas à

lui de la juger. Tout ce qu'on lui demandait, c'était de la protéger et, pour ce faire, il fallait qu'il reste tout près d'elle. Gageure impossible s'il se risquait à lui déplaire.

Elle voulait un voleur ? Soit, voleur il serait.

— Tout est devenu clair à mes yeux lorsque je vous ai vu regarder ces diamants, dit-elle. Quand j'y songe, c'est la seule raison que je puisse imaginer pour qu'un homme comme vous soit embusqué dans le noir à 2 heures du matin.

— Et si je vous disais que je suis le majordome ? Ou le jardinier ?

— Je ne voudrais pas le croire. Allez, dites-moi la vérité. Je... je vous promets de ne le répéter à personne.

— Si vous avez envie de penser que je suis une espèce de Robin des Bois, qui vole aux riches pour donner aux pauvres — le pauvre étant moi —, ne vous gênez pas, dit Rafe d'assez mauvais gré.

— Je le savais ! s'écria-t-elle en sautant de joie. Puis, étendant la main, elle écarta les pans du blouson de Rafe et se mit à

caresser son torse à travers le T-shirt.

Il la saisit par le poignet.

— Petite, vous jouez avec le feu.

Elle plissa les yeux avec malice.

— Je sais, dit-elle. Et j’aime ça.

Pour une fille comme elle, il représentait l’interdit. Il était quelqu’un dont elle pouvait se servir comme d’un jouet — jusqu’à ce qu’elle s’en lasse et se remette en quête de nouveaux passe-temps pour tromper son ennui.

— Où est votre voiture ? demanda-t-elle.

— Vous voulez dire ma moto.

— Ah, je comprends pourquoi vous portez ce costume abominable. Alors, ça, c’est formidable. Je ne suis jamais montée sur une moto. Emmenez-moi faire un tour.

Il fit la moue. Alors, elle se hissa sur la pointe de ses pieds nus et l’embrassa avant de renouveler sa demande.

— Allez, dit-elle en minaudant. Emmenez-moi dans votre repaire.

— Si vous aviez une once de bon sens, répondit-il, nous conviendrions d’une heure et d’un endroit où nous revoir demain et puis vous passeriez pardessus ce mur dans l’autre sens et vous retourneriez sagement au milieu de vos invités.

Elle secoua la tête et ses cheveux blonds s’agitèrent avec véhémence en signe de protestation. Evidemment. Si elle avait eu une once de bon sens, son beau-père n’aurait pas eu besoin d’engager un garde du corps pour veiller sur elle.

— Si mon nouveau garde du corps se présente, je ne pourrai peut-être pas sortir demain, dit-elle.

— Alors, on va dans mon repaire, murmura ironiquement Rafe, songeant que ce n’était peut-être pas une si mauvaise idée, après tout. Chez lui, ce n’était pas bien grand, il la tiendrait à l’œil facilement. Tant qu’elle y demeurerait, elle serait en sûreté.

Il la conduisit au bout de l'allée, jusqu'à sa moto qu'il avait cachée derrière un fourré.

— En route, dit-il en appuyant d'un pied rageur sur le kick. Le puissant moteur rugit. Cathy monta en croupe et Rafe démarra aussitôt. Mais, tandis qu'ils filaient dans la nuit, il eut le pressentiment que l'aventure qui commençait était peut-être plus périlleuse que toutes celles qu'il avait vécues jusque-là.

OceanofPDF.com

Cathy contempla son reflet dans l'armoire à glace. Elle avait sa mine des mauvais jours, moitié tristesse, moitié lassitude. L'espèce de chignon perché sur le sommet de sa tête ressemblait à une meule de foin. L'accroc à son jean bâillait, dévoilant un appétissant morceau de cuisse couleur de miel — chose peu convenable pour la jeune veuve éplorée qu'elle prétendait être. L'énorme diamant à son annulaire gauche mis à part, elle n'avait rien d'une riche héritière. Et, jusqu'à ce qu'elle accorde à Maurice de Forcheville l'honneur de lui passer au doigt cet inopportun bouchon de carafe de douze carats et demi, elle avait fait le désespoir de sa mère, mondaine invétérée, et de son beau-père, hidalgo multimillionnaire en dollars américains. Cathy n'y pouvait rien : elle méprisait le grand monde et s'ennuyait dans les fêtes. Son tempérament la portait à s'habiller le plus souvent comme une Mme Tout-le-Monde, à n'avoir jamais beaucoup d'argent sur elle, et à dépenser peu. De plus, elle aimait bien se pelotonner longtemps au même endroit, et ne faisait pas le tour du monde en jet à tout bout de champ. C'en était au point que, si Cathy n'avait pas ressemblé

comme deux gouttes d'eau à sa ravissante génitrice, on aurait pu croire que, comme dans les dessins animés de Tex Avery, une cigogne éméchée s'était trompée de cheminée lorsqu'elle avait livré le bébé.

Presque sept ans auparavant, Cathy avait mis le comble au malheur de ses parents en annonçant qu'elle était enceinte. Le suborneur était de la plus vile espèce qui soit. Un garde du corps avec de splendides biceps tatoués, une boucle d'oreille de pirate et une queue-de-cheval à rendre jaloux un vainqueur du Derby d'Epsom. Et arrogant avec ça ! On aurait presque pu croire que c'était lui, le milliardaire !

Naturellement, lui, personne n'avait jugé utile de l'informer de sa paternité. Naturellement, Cathy avait voulu garder l'enfant. Naturellement, sa mère, qui se souciait d'abord en toute chose des apparences, avait estimé que le mieux serait de demander à Pita, la vieille nurse qui avait élevé Cathy, de reprendre du service, et elle avait fait construire cette jolie maison dans ce petit pueblo mexicain au pied de la Sierra, discret et loin de tout — en tout cas loin des paparazzi — pour que Cathy puisse y élever secrètement l'enfant du péché. Et, naturellement, Calderon, le beau-père de Cathy, qui

prétendait avec un bel aplomb descendre du Cid et être apparenté à la famille royale espagnole, avait trouvé un moyen de se venger du séducteur de sa fille.

Dieu soit loué, cette terrible époque était révolue. Calderon avait récemment prié Cathy de sortir de sa retraite et de prêter une oreille complaisante à un certain aristocrate français qui s'était épris d'elle en voyant son portrait, et demandait fort chevaleresquement la permission de lui faire sa cour. Elle n'avait eu qu'à accepter pour redevenir la prune des yeux de sa mère et la fierté de son beau-père, bref, la petite chérie universelle. Rafe Steele, ses beaux biceps tatoués, sa boucle d'oreille et sa queue-de-cheval, ainsi que la honte et le malheur qu'il leur avait apporté, tout cela était désormais de l'histoire ancienne. Du moins, Cathy le pensait-elle, alors qu'elle contemplait les valises ouvertes sur le parquet de sa chambre et qu'elle pensait à son prochain mariage avec un sentiment qui ressemblait à s'y méprendre à de la peur. Son cœur se serra. A part boucler ses bagages, ce qu'il lui restait à faire ce soir, si elle voulait pouvoir se coucher la conscience tranquille, c'était d'expliquer à sa petite fille que, dans moins de deux semaines, elle aurait un nouveau papa tout à fait merveilleux, qu'elle allait devoir quitter ce village où

elle avait grandi, dire adieu à Pita, la nourrice chérie, et à tous ceux qu'elle aimait, et que sa nouvelle demeure serait de l'autre côté de l'océan, dans un grand château, en France, où ils seraient tous si heureux qu'on se croirait dans un conte de fées.

Sadie, qui était une petite fille adorable mais plutôt capricieuse et têtue, n'avait pas été aussi séduite que sa mère par l'élégant Maurice de Forcheville, qui avait fait deux fois le voyage au Mexique tout exprès pour essayer de gagner ses faveurs.

En fait, Sadie, avec un air de sainte-nitouche, avait exprimé le pieux désir de distribuer aux enfants des pauvres du village les monceaux de merveilleuses peluches qu'il lui avait apportées de Paris. Elle avait boudé et fait semblant d'éternuer, détournant la joue lorsqu'il avait cherché à l'embrasser, disant qu'elle craignait de lui passer son rhume. De même, chaque fois que Forcheville et elle s'étaient trouvés par hasard dans la même pièce, elle en était ostensiblement sortie. Et Cathy préférait ne pas se

souvenir de la nichée d'iguanes que Sadie avait enfermée dans une des valises de Forcheville après l'avoir surpris en train d'embrasser sa mère.

Sadie, qui adorait pourtant les productions à grand spectacle et les beaux costumes, avait refusé tout net d'être demoiselle d'honneur et elle avait menacé

de faire quelque chose de positivement horrible si Cathy la forçait à assister au mariage. Et, ce soir, Cathy était embarrassée car elle se demandait comment elle allait bien pouvoir s'y prendre pour convaincre Sadie qu'ils allaient tous être follement heureux alors qu'elle-même...

Demain matin, elle quittait le village. Si elle ne réussissait pas à faire entendre raison à Sadie ce soir, l'occasion ne se représenterait pas. En ce moment même, les invités, parents et amis, affluaient des quatre coins du monde et convergeaient vers Casa Tejas, la fameuse hacienda de ses parents. Sa mère avait prévu deux semaines de festivités ininterrompues. Le marié lui-même arriverait dans une semaine.

D'un pas traînant, Cathy sortit respirer l'air du soir sur le balcon de sa chambre. La vue des montagnes, qui profilaient leur masse noirâtre dans le lointain contre le ciel étoilé, la fit frissonner. Elles étaient là pour lui rappeler à

quel point Sadie pouvait être indocile. Les pics, vertigineusement élancés à

l'assaut de la lune rousse, étaient des colosses aux pieds d'argile, leurs fondations rongées par les galeries d'anciennes mines d'argent. L'idée de ce dédale souterrain fascinait Sadie. La petite s'imaginait que des légions de fantômes y avaient élu domicile.

Cathy gardait encore un souvenir horrifié d'un certain après-midi du mois de juillet précédent où Sadie avait disparu. En la cherchant partout, on s'était aperçu que le petit Juanito aussi manquait à l'appel et l'inquiétude du début s'était transformée aussitôt en angoisse. Juanito était le meilleur ami de Sadie, un gamin du même âge qu'elle, un orphelin malin comme un singe, formé à

l'école de la rue. Son grand-père avait été mineur avant de découvrir que l'argent s'extraît plus facilement de la poche des riches que des entrailles de la terre et de devenir un fameux bandit. Juanito était si intelligent et si gentil que tout le village l'adorait. Les Indiennes, entre autres Pita, le nourrissaient. Le gamin avait coutume de s'endormir là où le sommeil le prenait. La rumeur courait qu'il lui arrivait de passer des nuits dans la mine. C'était naturellement par là qu'on avait cherché. Tout ce qu'on avait trouvé, ç'avait été le ruban à pois rouges de Sadie, accroché à un buisson d'épines, près de l'entrée d'une des galeries. Pendant deux jours d'attente effroyable, Cathy avait cru devenir folle, tandis que les villageois fouillaient tunnels et puits. Et puis, Sadie et Juanito avaient gaiement émergé de l'autre côté de la montagne, avec un sac encore à moitié rempli de provisions de bouche et de bougies, disant que l'aventure aurait été merveilleuse... s'il n'y avait pas eu toutes ces chauvessouris !

Cathy regarda dans le jardin de Pita, de l'autre côté de l'allée, par-dessus le toit de tuiles rouge sang et le mur blanc dégoulinant de lierre. Sadie s'y trouvait. Morose, Cathy sortit de sa chambre et s'engagea dans l'escalier

qui plongeait vers le patio. Au même moment, un orchestre de mariachi installé sur la place du village entama justement la chanson d'amour dont elle avait horreur, au point qu'elle aurait été prête à les payer pour qu'ils ne la jouent pas !

Elle écarquilla ses grands yeux dorés. Ses traits se crispèrent. La merveilleuse, la maudite musique lui transperça le cœur d'un éclair de douleur. Car, une fois, il y avait bien longtemps de cela, Rafe, sous un balcon, lui avait donné la sérénade, et il avait chanté cette chanson-là.

Elle était déjà folle de lui, à l'époque. Il avait un faux air d'Elvis ce soir-là, avec son blouson de cuir, et il lui avait chanté sa chanson préférée en faisant semblant d'être une sorte d'Elvis mexicain, imitant plutôt bien le timbre du King, mais avec un accent espagnol à couper au couteau. Puis il lui avait susurré

Love Me Tender. Puis il s'était servi de sa longue écharpe de soie rouge pour l'attraper au lasso. Puis il l'avait embrassée.

Cathy se laissa glisser contre une colonne couverte de lierre. Sa main se porta instinctivement à sa gorge, là où se trouvait le pendentif en forme de cœur que Rafe lui avait offert et qu'elle portait toujours par égard pour Sadie — du moins, c'était ce qu'elle se disait.

La colonne était froide contre son épaule mais ce qu'elle ressentait, c'était les élans d'un désir ardent et indéniable pour l'homme qui s'était cyniquement servi d'elle.

Rafe n'avait été qu'un banal garde du corps, un aventurier aux petits pieds, toujours en quête de filles et d'argent faciles. Et, s'il n'était pas ingrat, il devait chérir son souvenir, car elle lui avait offert les deux !

Elle avait été mille fois plus heureuse tant qu'elle avait pu continuer de penser qu'il était un voleur.

Mais, non, c'était un valet. Avec une âme de valet. Et, par-dessus tout, c'était un menteur.

Elle qui avait grandi environnée de gens payés pour la protéger et lui témoigner des égards, elle manquait tellement d'amour qu'elle avait été une proie facile pour un homme comme lui. Au fond, elle n'avait demandé qu'à aimer de tout son être le premier qui ferait semblant de vraiment tenir à elle !

Pourquoi diable avait-elle eu confiance en celui-là, ce roi des menteurs, ce prince des traîtres — elle qui avait si bien appris à se méfier de tout le monde, avant ?

Ah, finirait-elle un jour par oublier Rafe Steele, par ne plus rien craindre de son fantôme ?

Elle entendit des pas qui accouraient dans son dos — Sadie ne marchait jamais — et une petite voix qui criait : « Maman, maman ! »

Elle se retourna. Une fillette de six ans, toute maigre, avec un visage d'ange, entra en trombe dans le patio. Elle portait un chapeau de sorcière conique qui lui tombait sur les yeux et une robe noire avec une traîne qui tenait avec des épingles de nourrice.

— Maman, regarde ce que nous sommes en train de faire avec Pita.

— C'est très joli, ma chérie, approuva charitablement Cathy. Sadie, qui adorait les déguisements, tenait à la main un panier rempli de marguerites. Drôles de fleurs, ces marguerites, avec leurs têtes auréolées comme des anges ou des saints et dont les Indiens disaient qu'elles avaient le pouvoir d'attirer l'esprit des morts. Ce n'était peut-être pas vrai, mais en tout cas elles sentaient bon... Et elles semblaient irradier une étrange lumière.

— Je voulais que tu voies ma robe, dit l'enfant. J'ai l'air d'une grosse dondon, là-dedans, non ? C'est pour el dia de los Muertos. Le jour des Morts était une fête rituelle, chère entre toutes au cœur des Mexicains, qui commençait le 1er novembre, jour de la Toussaint, durait jusqu'au lendemain soir, et avait le don de transformer le plus calme des villages en un affreux pandémonium. Ici, la plupart des gens croyaient sérieusement que, chaque 2 novembre, l'esprit des défunts revenait sur terre pour trinquer et faire bombance avec les vivants.

— Pita m'a fabriqué ce costume dans une vieille robe de Lupe. Alors, il est forcé d'être magique. Comme les marguerites. Parce que Lupe était une grande sorcière !

Lupe Sanchez, la mère de Pita, était morte depuis une dizaine d'années. Cathy se souvenait d'elle comme d'une petite vieille toute ridée, à la silhouette de vautour, le dos voûté par les années mais le col toujours redressé parce qu'elle n'était pas peu fière d'être réputée la plus grande sorcière de l'Etat de Jalisco.

Cathy, qui ne croyait pas une seule seconde dans les prétendus pouvoirs des enchanteresses en général, et de l'austère Lupe en particulier, avait expressément défendu qu'on encombre l'esprit de sa fille avec de telles inepties. Mais rien n'y faisait. Dans le village, les superstitions étaient une seconde nature. Les revenants, les sortilèges, les philtres magiques, les envoûtements et les désenvoûtements faisaient partie du décor comme les épis de maïs et le soleil lui-même. C'était le cas de le dire : Sadie avait tété des histoires à dormir debout avec le lait de sa nourrice.

— Rentre un instant avec moi, chérie, dit Cathy. J'ai à te parler.

— Pas le temps, répondit la fillette. Il faut que j'aide Pita à arranger l'autel où elle disposera la tequila, les nachos et le guacamole pour que Lupe puisse manger et boire lorsqu'elle reviendra.

Manger et boire lorsqu'elle reviendra ! Là, c'en était trop !

— Les sorcières, c'est du vent ! s'écria Cathy sur un ton excédé. Pita pourra dire ce qu'elle voudra, les fantômes, ça n'existe pas, les morts ne reviennent pas de là où ils sont ! Et s'il y a une chose qui soit sûre et certaine, c'est qu'ils ne mangent pas de nachos et de guacamole !

— Pita n'a jamais dit cela non plus, murmura Sadie sur ce ton extrêmement raisonnable avec lequel les enfants surprennent parfois.

— Alors, tant mieux, dit Cathy. Puisque nous sommes d'accord, je...

— D'après Pita, ils ne mangent pas, reprit Sadie en l'interrompant. Elle dit qu'ils têtent les bonnes choses qui sont dans les aliments. Comme ça...

Sadie avança les lèvres et, à l'appui de ses dires, émit un abject bruit de succion. Cathy grimâça. L'idée d'une Lupe centenaire, vêtue d'un suaïre rongé

par les mites et lapant une assiette de guacamole était trop absurde pour qu'on s'y arrête.

Et, tout à coup, Cathy regretta moins son prochain mariage. Sadie approchait de l'âge qu'on appelle ingrat et l'enseignement de cette chère Pita, avec toutes ses superstitions et toutes ses histoires de bonne femme, commençait à montrer ses limites. Sadie avait besoin d'un père, en même temps que des innombrables avantages qu'un homme comme Maurice de Forcheville pouvait lui procurer.

— Chérie, dit-elle en prenant fermement sa fille par la main et en l'entraînant vers un banc, tu imites à la perfection les fantômes, là n'est pas la question, et si ça leur plaît de manger leur purée d'avocat avec une paille, grand bien leur fasse. Assieds-toi là. J'ai... j'ai une merveilleuse nouvelle à t'annoncer.

Sadie obéit de mauvais gré et, à peine assise, se mit à arracher un à un les pétales d'une marguerite.

— Moi aussi, j’ai une bonne nouvelle, murmura l’enfant. Le cœur de Cathy se serra. Elle aurait été prête à parier que sa petite fille avait deviné qu’il allait encore être question de Maurice.

— J’aimerais que tu cesses de tourmenter cette fleur, bredouilla-t-elle. Du coup, les doigts de la fillette parurent s’acharner sur la marguerite avec une cruauté redoublée.

— Pita a besoin de ces pétales pour marquer le chemin depuis le cimetière jusqu’ici, expliqua l’enfant d’un ton buté. C’est pour que Lupe ne se perde pas en route.

Cathy ravala sa salive et décida de temporiser.

— Et si tu me disais tout de suite ta bonne nouvelle, chérie ?

Les doigts de Sadie s’immobilisèrent au-dessus de la fleur à moitié

dépouillée de ses pétales. Sa jolie frimousse se figea. Pour une fois, elle ne se précipita pas. Après un long moment de réflexion silencieuse, elle commença d’une petite voix étranglée :

— Pita dit que... peut-être, cette année, Lupe, quand elle va venir, elle, euh, amènera mon vrai père avec elle...

La voix de Sadie se brisa. Ce qui tombait bien, car Cathy n’était sans doute pas de force à entendre un mot de plus. Elle parlait de Rafe avec sa fille aussi peu que possible, mais cette fois, la voix de l’enfant trahissait un chagrin trop profond pour qu’elle puisse feindre de l’ignorer.

— Non ! s’écria Cathy en s’agenouillant devant Sadie. Ma pauvre petite chérie. Je ne veux pas que tu te mettes en tête que... Non, il ne faut pas que tu espères des choses qui... On ne va nulle part avec de faux espoirs...

Très doucement, Cathy serra sa petite fille dans ses bras.

— Mon trésor, murmura-t-elle. Il ne reviendra jamais. Sadie s’était figée.

— Comment le sais-tu ?

— Je... je le sais, c'est tout.

Sadie fit la lippe sous le chapeau de sorcière.

OceanofPDF.com

— Maman, pourquoi le bon Dieu a-t-il laissé mourir mon papa ?

Cathy aurait donné n'importe quoi pour épargner à sa fille les tourments d'une telle angoisse mais c'était impossible : le mal était fait depuis longtemps.

— Sadie, je ne sais pas pourquoi les choses qui arrivent... arrivent. C'est... la vie.

— Alors, raconte-moi encore des choses sur papa, implora l'enfant. Il paraît qu'il était grand et fort, et qu'étant texan il parlait comme ça : « Howdy, ma'ame. »

Sadie était douée pour reproduire les tics de langage et les accents. Par exemple, elle imitait Maurice à la perfection.

— Tu as vu trop de westerns, dit Cathy.

— Dieu me pardonne, ça doit être ça, ma'ame.

Cathy faillit sourire.

— Ton père avait l'accent traînant, mais pas autant que cela. Et puis, je ne l'ai jamais entendu dire howdy ! Et il ne m'a jamais appelée « ma'ame ». A part ça, ce n'était pas mal.

— Mais il portait des grands chapeaux de cow-boy et des bottes ?

— Le soir où je l'ai connu, il portait un blouson de cuir et chevauchait une grosse moto.

— C'est encore mieux.

— Ça, oui !

Cathy se mordit la langue. Elle était censée faire l'article à Sadie à propos de Maurice.

Mais l'enfant avait tellement envie d'évoquer des images de Rafe et, pour une fois, ce n'était pas aussi pénible que d'habitude de parler de lui. Sadie montra du doigt le pendentif au cou de sa mère — elle n'osait pas le toucher.

— Et c'est lui qui te l'a offert ?

Cathy hocha la tête.

— Parce qu'il t'aimait ?

Pendant une seconde, Cathy crut bien que son cœur allait se rompre en mille morceaux.

— Oui, articula-t-elle calmement.

Ça n'avait sans doute jamais été vrai, mais en tout cas, à une certaine époque elle l'avait cru.

— Et tu le portes parce que tu l'aimes toujours ?

Il y avait des trésors d'espérance dans cette petite voix, une foi profonde dans l'amour qui ne meurt jamais. En tout cas, une formidable envie d'y croire. Et, tout à coup, Cathy se sentit vieille.

Que de mensonges, grands dieux ! Le pire de tous étant que le père de Sadie ne pouvait pas se lever de sa tombe et revenir avec Lupe. Pour la bonne raison qu'il n'était pas mort.

Non ! Le gredin était même bien en vie. Il avait extorqué de l'argent à

Calderon et s'en était servi pour ouvrir sa propre agence. Et il s'était fait un nom en assurant la protection de quelques célébrités. Son coup de maître, c'était d'avoir libéré avec son équipe deux otages américains dans un pays lointain où

ni la C.I.A. ni l'US Army n'osaient s'aventurer par crainte de provoquer un incident diplomatique.

Au Mexique, le nom de Rafe Steele était si connu qu'il figurait en bonne place sur la liste des personnes recherchées par la police. On lui reprochait de s'être introduit dans une prison mexicaine et d'avoir fait évader un certain Hernando Guillén, trafiquant de drogue de son état et recherché aux Etats-Unis pour meurtre. Après quoi, Rafe avait passé les menottes à l'évadé, lui avait fait franchir de force la frontière et l'avait remis entre les mains du F.B.I. en disant :

« Mission accomplie, messieurs. » A la suite de cet incident, le Mexique et les Etats-Unis avaient été en froid pendant quelque temps. Guillén avait finalement été condamné à mort.

Cathy soupira. En ce moment même, Rafe était probablement en train d'assurer la protection rapprochée d'une jolie femme. Probable aussi qu'il couchait avec elle. L'idée en soi était insupportable. Voilà pourquoi il n'y avait pas moyen de dire à Sadie la vérité sur son père. Trop abominable pour une cervelle innocente. Mieux valait qu'elle continue à croire en ses mythes.

— Oui, en un sens, je l'aime toujours, dit Cathy en serrant plus fort sa fille. A ces mots, Sadie s'apaisa et, accrochée au pendentif comme s'il était le plus précieux des bijoux, elle prit sa mère par le cou et fit claquer sur sa joue un bon gros baiser.

Cathy se souvint de la nuit où Rafe lui avait offert le pendentif.

— Tu l'as volé ? avait-elle demandé d'une voix essoufflée, espérant qu'il dirait oui.

— Non, avait-il répondu. C'était à ma mère.

Puis, après un moment de lourd silence, il avait ajouté :

— C'était mon père qui le lui avait offert.

— Oh, alors... alors, je ne l'ôterai jamais.

La mère et la fille restèrent ainsi fort longtemps enlacées, Cathy se sentant plus légère et plus libre parce qu'elle avait réussi à parler de Rafe sans en mourir

; Sadie rêvant à son beau cow-boy de père, qu'elle aurait tant, tant voulu connaître.

OceanofPDF.com

— Pita ? appela Cathy d’une voix mal assurée.

Elle était encore toute penaude d’avoir échoué une fois de plus à parler de Maurice avec Sadie.

— Por aqui, mi vida. En la cocina, répondit chaleureusement Pita depuis la cuisine.

Cathy hésita sur le pas de la porte, son regard scrutant l’ombre épaisse. Comme une lame argentée, un rayon de lune filtrait par une brèche dans l’un des murs de torchis et illuminait sinistrement un empilement de boîtes drapé dans du tissu blanc et qui formait une sorte d’autel.

Une ampoule nue pendait du plafond. Cathy l’alluma. Dans la lumière jaunâtre, elle vit que le sol de terre battue avait été balayé avec soin, les rares meubles époussetés. Le crucifix, la statuette de la Vierge, celle de saint Jacques, brillaient. Une boîte à couture était ouverte sur la table. Des morceaux de tissu noir s’empilaient sur l’antique machine à coudre. Une paire de ciseaux d’enfant à bout rond voisinait avec de vrais outils de couturière. Le tabouret de Sadie était placé contre la chaise de Pita.

Un jour, Cathy avait demandé à Pita comment elle s’y prenait pour coudre, cuisiner et vaquer à toutes ses autres occupations sans jamais perdre patience, avec Sadie sans cesse dans ses jambes.

— C’est de t’avoir élevée, avait répondu la vieille Mexicaine. La maison de Pita pouvait bien être humble, et même décrépite, Cathy s’y sentait mieux que dans n’importe lequel des châteaux où elle avait habité. Et le statut dont jouissait Pita dans le village en tant que fille de la légendaire Lupe valait celui d’une reine. La maison de Lupe était toujours un lieu de pèlerinage pour les Indiens des pueblos environnants, qui n’y venaient jamais sans rendre en passant de respectueux hommages à Pita.

Lorsque Pita avait refusé d’emménager dans le joli appartement que Cathy avait fait bâtir pour elle près de sa propre maison, Cathy s’en était presque réjouie. Car, au fond, elle adorait cette misérable mesure, qui avait été son seul vrai havre contre les tempêtes de l’existence.

Cathy observa l'autel que Pita était en train de monter. A côté d'une photo représentant une Lupe au masque plus austère que jamais, reposait le fameux cahier où la vieille sorcière avait consigné tout son savoir occulte. De part et d'autre du cahier, ouvert à la page de garde, et sur laquelle Lupe avait inscrit en quelques mots le résumé de sa sagesse : « Rien n'est impossible à celui qui voit dans les ténèbres et que la lumière n'aveugle pas », se dressaient des bougies blanches et deux vases noirs, destinés à recevoir des bouquets de marguerites dorées. Le tout était entouré d'une guirlande de petits crânes en sucre blanc, qui contemplaient Cathy de leurs orbites vides et lui souriaient affreusement de leurs dents sans lèvres.

Cathy feuilleta le cahier jusqu'à la dernière page. Le papier jauni avait bu l'encre à moitié. Cathy dut plisser les yeux pour déchiffrer la pâle écriture. Cela ressemblait à une recette de cuisine.

Lorsqu'elle se pencha et lut le titre, elle se mit à trembler. Secouée d'un frisson terrible, elle ôta sa main comme si elle s'était brûlée. Ce n'était pas du tout une recette de cuisine.

C'était la recette d'un philtre magique.

Un philtre d'amour.

Instinctivement, Cathy porta la main à son pendentif. Son cœur se mit à battre la chamade.

Elle pensa à Maurice, et l'avenir qui s'étendait devant elle lui parut terne, ennuyeux, interminable.

Si seulement...

Pourquoi fallait-il qu'elle se souvienne, justement ce soir, d'une folle équipée à moto, dans la nuit, ses bras enroulés autour de la taille d'un homme bouleversant, sa robe blanche retroussée comme la corolle d'un lis, l'air tiède caressant ses cuisses dénudées.

Pendant un long moment, elle resta figée, ses entrailles martyrisées par le plus cruel manque qu'elle ait jamais éprouvé. Et, songeant à son avenir de

princesse de conte de fées, rempli de palais merveilleux, de jolies robes, de carrosses et de bals, mais vide de passion, de désir, d'aventure et, par-dessus tout, vide d'amour, elle fut littéralement prise de panique. Les mots sur le cahier se brouillèrent devant ses yeux. Elle se contraignit à

lâcher le pendentif et resta là, raide comme un soldat au garde-à-vous. A quoi bon ces rêves d'amour ? Elle en avait nourri autrefois et que lui avaient-ils rapporté, à part le plus sanglant crève-cœur ? Sans doute valait-il mieux ne pas aimer aussi profondément. Car alors, étaient moins profondes aussi les blessures d'amour. Et elle se prit à penser que l'affection de Maurice, toute tiède qu'elle soit, n'était peut-être pas à dédaigner. Qui sait si ce ne serait pas une source de force... alors que la passion de Rafe, avec toute son incandescence, n'avait réussi à être qu'une source de désolation. De plus, elle n'allait quand même pas bâtir des espoirs sur les recettes d'une méchante vieille Mexicaine assez maligne pour faire accroire à des paysans ignorants qu'elle avait des dons de sorcière !

A la seconde même où elle pensait cela, le sol se mit à trembler sous ses pieds. Apeurée, se sentant coupable, elle se tourna vers la photo de Lupe sur l'autel. La vieille Indienne ne semblait pas plus sévère qu'à l'ordinaire, avec ses cheveux noirs partagés par le milieu, ses traits de granite et ses hautes pommettes. Mais ses yeux d'un noir intense paraissaient soudain vivants et brûlants de colère.

« Mon Dieu, songea Cathy, suis-je en train de devenir folle ? Est-ce mon mariage tout proche qui me mine les nerfs ? »

Mais, quoi qu'elle se dise pour se rassurer, elle continuait malgré tout de craindre qu'il n'y ait du vrai là-dessous, et d'avoir offensé pour de bon Lupe en doutant de son pouvoir.

Après tout, de son vivant, Lupe Sanchez avait convaincu tous ceux qui l'avaient approchée que la magie existait et qu'elle en maîtrisait les mystères...

Les villageois lui avaient toujours témoigné un respect mêlé de terreur. Soudain, Cathy se souvint qu'il y avait toujours eu quelqu'un dans la cuisine de Lupe, en train de lui murmurer des secrets à l'oreille, quémendant son aide. Qui pour un enfant malade, qui pour un mari ivrogne ou infidèle à remettre dans le droit chemin, qui pour un revers de fortune ou n'importe quel autre malheur à réparer. Tous venaient à Lupe, tous s'en retournaient avec une poudre ou une potion ou un abracadabra à réciter... et pas un qui doutât du pouvoir de ses sortilèges.

Maintenant, ils venaient voir la fille de Lupe et cette chère Pita essayait vaillamment de ne pas démeriter... même si ses sortilèges à elle avaient une fâcheuse tendance à tourner au fiasco. Non que les villageoises se soient jamais plaintes de ses résultats avec les enfants malades — mais, là, elle fabriquait plutôt des remèdes que des potions magiques. Avec les hommes, c'était autre chose : malgré ses poudres de perlimpinpin, les ivrognes continuaient de boire, les violents de frapper, les infidèles de courir...

Sur la photo, les yeux de Lupe semblaient toujours brûler de la même colère. Et Cathy, qui n'avait jamais pris plaisir à blesser l'amour-propre de quiconque — fût-ce une vieille sorcière morte depuis dix ans —, inclina la tête d'un air repentant, songeant que, si ça ne faisait pas de bien, ça ne pouvait pas faire de mal.

— Oh, Lupe, murmura-t-elle à tout hasard en gage de contrition, je suis désolée. Ce n'est pas ma faute si je ne crois pas à la sorcellerie. En un sens, j'aimerais mieux y croire, tu sais. Ça doit simplifier la vie lorsqu'on est persuadé

que tout est possible avec une pincée de poudre et une formule...

Le sol de la mesure trembla de nouveau et les crânes en sucre claquèrent des dents.

— Pita ! s'écria Cathy, terrifiée.

— Momentito !

Au son de la voix de Pita, Cathy se sentit complètement rassurée... enfin, presque.

Et puis la nourrice émergea de la cuisine, apportant avec elle une odeur de fromage fondu et d'avocat trop mûr. C'était une vieille femme au visage café au lait, toute petite et toute ronde.

— As-tu senti les bébés tremblements de terre ?

— Oh !

Des bébés tremblements de terre ! C'est vrai que, dans cette région, il y avait constamment des secousses. En principe, ça n'allait jamais plus loin que de briser un vase. N'empêche, Cathy était encore si bouleversée que, pendant un long moment, elle eut comme un bœuf sur la langue.

Finalement, lorsqu'elle eut recouvré l'usage de la parole, elle dit :

— Pita, je me trompe, ou bien ton autel grandit d'année en année ?

Pita s'approcha de l'autel, s'essuya les mains sur son tablier et saisit la photo de sa mère.

— Tout le monde l'admirait, tu sais ?

— Je... oui, je sais.

— Les gens viennent ici en grand nombre, le jour des Morts, pour attendre son retour et demander son aide.

— Euh, j'aimerais autant qu'on parle d'autre chose...

— Il y a longtemps qu'elle est morte, mais ils croient encore en ses pouvoirs

! bien davantage que dans les miens, dit Pita, une pointe de tristesse jalouse dans la voix.

— Oh, ça ne t'empêche pas d'être merveilleuse à ta façon, dit Cathy pour la consoler.

— Elle avait tellement de talent... Elle n'a jamais réussi à comprendre pourquoi je n'en avais pas autant qu'elle. Lupe s'est donné du mal pour faire de moi une magicienne, mais les potions, les philtres, aïe, aïe, aïe ! c'est si compliqué. Et puis, c'est plus fort que moi, il faut toujours que j'ajoute quelque chose... juste pour voir ce qui va se passer.

— C'est pourquoi tu es une merveilleuse cuisinière. Tu es si inventive.

— Oui, mais rajouter des choses dans les potions magiques, ça n'est pas comme dans les recettes de cuisine. Généralement, ça tourne mal.

— On ne sait jamais. Peut-être qu'à force de tâtonner tu vas finir par inventer le plus merveilleux philtre qui ait jamais existé ! Peut-être que ce sera tellement formidable que Lupe en deviendra verte de jalousie dans sa tombe.

— Je voudrais bien.

Mais Pita avait dit cela d'une voix découragée. Cathy savait qu'elle ne se consolait pas de ne pas être une aussi bonne sorcière que sa prestigieuse mère et qu'elle passait beaucoup de temps à ruminer ses échecs. Cathy la prit dans ses bras.

— Tu vas me manquer, Pita, dit-elle.

— Tu auras ton mari, une nouvelle vie.

Peut-être bien... Mais les châteaux de Maurice se trouvaient si loin d'ici. Et Cathy avait le pressentiment que Maurice ne lui permettrait pas de revenir souvent voir sa chère Pita, la seule personne qui l'ait vraiment aimée pour

ellemême. C'était d'ailleurs pourquoi Cathy avait voulu que sa fille grandisse ici —

un petit village mexicain, pauvre et laid, mais le meilleur endroit du monde pour passer une enfance libre et heureuse.

Sans raison apparente, Cathy éclata en sanglots et puis, tout naturellement, elle livra le fond de son cœur à la seule personne en qui elle avait suffisamment confiance pour tout dire :

— Oh, Pita, rien ne va plus dans ma vie... Je me sens perdue. Et plus mon mariage approche, pire c'est. Je voudrais... je voudrais aimer mon futur mari autant que j'ai aimé... je voudrais être amoureuse de Maurice de Forcheville.

OceanofPDF.com

— Là, là, murmura Pita en caressant les cheveux de Cathy. Tu m’as dit toi-même que tu l’aimais.

— Je t’ai dit ce que j’avais envie de croire.

— Et dans tous les journaux, il y a...

— Il y a les balivernes que colportent ma mère et mon beau-père. Et ce n’est pas parce que Maurice ne me plaît pas ou qu’il n’est pas gentil.

— Alors, quoi ?

— Je voudrais l’aimer de tout mon être, follement, désespérément...

Exactement comme j’ai aimé Rafe.

Pita désigna d’un mouvement de menton un coin de la pièce.

— As-tu vu ce que ta petite fille a fait ?

Cathy tourna son regard dans la direction indiquée par sa vieille nourrice. Ce qu’elle vit lui fit écarquiller les yeux. Ce n’était qu’un banal petit banc recouvert d’un chiffon blanc qui, d’après le liséré de dentelle, était sans doute un vieux jupon. Il y avait des choses disposées dessus, qu’on distinguait mal dans la pénombre.

— C’est en l’honneur de Rafe, dit Pita. Ah, notre petite chérie s’en est donné, du mal, pour que ce soit beau. Je ne t’en ai pas parlé avant parce que...

Cathy, éberluée, se rapprocha. De chaque côté de ce qu’il fallait bien appeler un autel trônait un crâne en plastique fluorescent. Au milieu, aussi fièrement exposé que s’il s’agissait de la plus précieuse des icônes : un banal cadre en métal argenté. Dans ce cadre : une photo de Rafe sur sa moto !

Oh, Sadie, Sadie !

La photo — la seule de Rafe que Cathy ait réussi à préserver, car Calderon avait trouvé les autres et les avait détruites — était censée se trouver sous clé

dans le double fond de sa boîte à bijoux. Et Sadie était censée ignorer son existence.

Ainsi donc, la petite diablesse, qui furetait sans cesse dans les affaires de sa mère — quoi qu'elle mît beaucoup d'ardeur à le nier —, était tombée sur la photo et l'avait volée.

Cathy, bien sûr, ne songea pas une seule seconde à reprocher à sa petite fille un larcin qui avait un aussi poignant mobile.

La pauvre petite chérie manquait d'un papa.

— Oh, Pita, soupira Cathy en se laissant tomber sur la chaise la plus proche. Il faut décidément que je me marie. Et le plus tôt sera le mieux. Sadie a tellement besoin d'un père. Je sais que, pour l'instant, elle ne raffole pas de Maurice, mais ça viendra.

— Comment apprendrait-elle à aimer quelqu'un que sa mère elle-même...

— Oh, ma bonne Pita, pourquoi le monde n'est-il pas aussi simple que le croient toutes les paysannes superstitieuses qui se pressent ici le jour des Morts

!... Si tu pouvais concocter un philtre qu'il me suffirait de boire pour tomber aussitôt éperdument amoureuse du baron de Forcheville !

— Je peux toujours essayer, suggéra la nourrice.

Cathy sourit tristement.

— Allons, Pita, tu sais bien que je n'y crois pas...

— Mais, moi, j'y crois, persista doucement la bonne vieille. Et ce n'est pas pour rien que je suis la fille de la grande Lupe Sanchez. Il y a un philtre

d'amour dans le cahier de ma mère. Si je le prépare, en feras-tu boire à ton baron ?

Cathy était persuadée que ces histoires de philtres magiques étaient ridicules et que tout ce qu'on risquait d'attraper à les boire, c'étaient des migraines et des brûlures d'estomac — mais elle voulait faire plaisir à Pita.

— Oui, bien sûr, dit-elle.

De fait, les yeux de Pita pétillèrent de joie.

— Alors, reviens ici avec lui la semaine prochaine, sous un prétexte quelconque... Disons, le jour des Morts. Je veux que Lupe soit là pour voir ça !

Je vais enfin pouvoir lui montrer de quoi je suis capable. Et à toi aussi, ma petite douteuse. Je vais te préparer un de ces breuvages qui mettent l'univers sens dessus dessous.

Une fois de plus, sous leurs pieds, le sol trembla.

— Encore un bébé tremblement de terre, marmonna Pita qui partait vers la cuisine, le cahier de Lupe serré contre son ample poitrine.

— Pita, rappela timidement Cathy. Je n'en demande pas tant. Tout ce que je veux, c'est être amoureuse.

— Et moi, proclama sentencieusement Pita, je te jure, sur la mémoire de mon auguste mère — la plus habile sorcière, mais aussi la plus arrogante, la plus prétentieuse, la plus vaniteuse femme qui fût jamais —, je te jure que tu tomberas amoureuse. Follement, sans retour. Et que ce sera encore plus beau que la première fois.

La photo de Lupe Sanchez se mit à trembler. Son autel vacilla dangereusement.

Cathy poussa un cri, mais Pita, en souriant, dit :

— Pas de panique, ce n'est rien qu'un bébé tremblement de terre, un de plus.

OceanofPDF.com

Il fallait qu'il soit fou pour se trouver là. Jamais il n'aurait dû s'aventurer aussi loin en territoire mexicain ; c'était du suicide.

Rafe porta machinalement la main à la poche de sa chemise à la recherche de son paquet de cigarettes... avant de se souvenir qu'il avait cessé de fumer depuis six mois.

Il reposa la main sur le volant. « Concentrons-nous ! » se dit-il. Au fond, toute cette histoire n'était peut-être qu'un piège pour l'inciter à

franchir la frontière.

Pas possible que la gamine aux yeux bleus sur la photo un peu floue que Manuel lui avait envoyée soit vraiment sa fille.

Rafe ne voulait plus avoir affaire à la mauvaise garce qui, naguère, avait bien failli le détruire. Après quelques années de vaches maigres, son agence commençait à plutôt bien marcher et il n'avait certainement pas besoin de nouveaux ennuis avec Cathy, qui était surtout douée pour mettre la vie des gens sens dessus dessous — en tout cas la sienne. Elle n'avait pas eu le moindre scrupule à le jeter aux chiens quand les choses s'étaient gâtées. Et, quand il disait « chiens », il pensait surtout à un grand méchant loup : Calderon.

Lorsqu'un type qui pèse dix millions de dollars se penche sur votre cas, on le sent passer. Et Calderon ne s'était pas contenté de se pencher. Il s'était abattu de tout son poids. Il avait cogné, broyé.

Rafe était mort de honte en repensant à ce qui s'était passé ce soir-là. Lui qui se piquait d'être un vrai dur, il en faisait encore parfois des cauchemars. C'était le jour où Cathy l'avait quitté. Il s'était dit : « Bon, je me suicide ou je me soûle ? » Puis, il avait opté pour la soûlerie. Ç'avait été un jeu d'enfants pour les quatre hommes de main de Calderon de s'emparer de lui alors qu'il ressortait, ivre mort, de son bar préféré, et de l'emmener dans un coin sombre. Calderon avait commencé par faire une offre alléchante, que Rafe avait courtoisement refusée. Alors, Calderon avait changé de ton. Sur un signe de lui, ses quatre acolytes s'étaient mis à frapper. Lorsque Rafe

était tombé, Calderon avait ordonné qu'on lui casse les côtes une par une à coups de pied. Cela avait duré jusqu'à ce que Rafe, piaulant comme un bébé, dise que, finalement, oui, il acceptait l'argent. Calderon, impeccable dans son costume trois-pièces, avait gratifié Rafe, qui se tordait de douleur dans la poussière, d'un sourire merveilleusement compatissant. Il s'était agenouillé, il avait tiré de sa poche un mouchoir de lin blanc brodé à ses initiales et, tout en essuyant délicatement le sang qui s'écoulait de la bouche de Rafe, il avait dit d'une voix suave :

— Je pourrais te tuer. Si j'épargne ta vie, c'est pour te remercier d'avoir sauvé la mienne ce matin.

Sur ce, il avait jeté aux pieds de Rafe une énorme liasse de billets de mille dollars.

— Mais, méfie-toi, avait-il ajouté. Je ne serai pas aussi généreux la prochaine fois. Si tu t'approches encore de ma belle-fille, je te transforme en steak tartare, vu ?

Sans attendre de réponse, il s'était redressé lentement, avait tourné les talons et s'était éloigné, encadré par sa petite cohorte de brutes. Calderon voulait que les gens croient qu'il avait de nobles origines. Mais la vérité, c'était qu'il sortait du ruisseau. Le Cid et Charles Quint dans son arbre généalogique ? Quelle blague ! Le bonhomme était devenu très riche très vite parce qu'il était malin et sans scrupule. En fait, il n'avait pas son pareil pour user à la fois de la force et de la persuasion, achetant ceux qui ne voulaient pas se laisser intimider, intimidant ceux qui ne voulaient pas se laisser acheter. Rafe savait que, ce soir-là, Calderon aurait aimé l'écraser comme une punaise et qu'il ne se priverait pas d'une telle joie si une deuxième occasion se présentait. Alors, que revenait-il faire dans cette galère ?

Eh bien, il était là parce que, dès qu'il s'agissait de Cathy Calderon, il perdait tout pouvoir de raisonner sainement. Exactement comme lorsqu'il l'avait vue surgir au sommet du mur dans le sillage d'une paire d'escarpins dorés. Exactement comme lorsqu'elle avait retroussé sa robe et lancé sa jambe nue pardessus le siège de la moto. Il avait eu tôt fait de tomber éperdument amoureux de Cathy. Aucune femme ne lui avait fait cet effet-là

auparavant et il avait naïvement cru qu'elle éprouvait la même passion pour lui.

Si seulement il n'avait pas eu la sottise de croire qu'il maîtrisait la situation

! Si seulement il n'avait eu garde d'oublier qu'elle était la belle-fille de Calderon et que les riches ne jouent jamais franc-jeu.

Ce soir fatal, ils étaient passés sans le voir devant l'Astrodrome puis ils avaient filé à tombeau ouvert sur Gulf Freeway, franchissant la frontière invisible qui séparait son monde à elle de son monde à lui.

— Où sommes-nous ? avait-elle demandé lorsqu'il avait arrêté la moto devant une petite maison de bois blottie parmi une demi-douzaine de caryocars.

— Park Place, avait-il bougonné avec une certaine amertume en voyant toutes ces maisons à la peinture écaillée, ces jardinets laissés à l'abandon. La plupart des habitants sont de braves gens, mais on voit tout de suite que ce n'est pas River Oaks.

— Voyez plutôt le bon côté des choses, avait-elle répondu gaiement. Vous, du moins, vous êtes libre d'aller et venir comme bon vous semble.

— C'est vrai. Personne ne se soucie de ce qui peut m'arriver.

— Ça n'est peut-être plus vrai, avait-elle murmuré.

Le ton qu'elle avait employé pour dire cela lui avait paru un peu trop possessif. Il avait commencé par se gendарmer :

— Vous pensez sérieusement rester ici assez longtemps pour changer quoi que ce soit ?

— Vous pariez ? avait-elle répliqué d'un ton badin. Alors, il n'avait pas voulu dramatiser non plus.

— Je suis seul au monde depuis que j'ai treize ans, avait-il dit. Et ce n'est pas par fatalité, croyez-moi, mais parce que j'aime ça. Vous ne pouvez pas comprendre, ma petite. Vous êtes une gosse de riches, qui a toujours eu ce qu'elle voulait et qui se dit que ce serait peut-être drôle de s'encanailler un peu. Elle avait pâli avant de répliquer qu'il se rabaissait inutilement en disant qu'on s'encanaillait à le fréquenter, et qu'on voyait bien qu'il ne connaissait pas aussi bien qu'elle les prétendus honnêtes gens...

— Par ailleurs, je ne suis pas votre petite. J'ai un nom : Cathy Calderon...

Il avait tâché de faire comme s'il ne le savait pas déjà en paraissant impressionné.

— ... Et vous mentez quand vous dites que vous aimez votre vie telle qu'elle est, avait-elle repris. Je suis sûre que vous la détestez autant que je déteste la mienne. J'étouffe ! J'ai besoin d'évasion. Et vous aussi, pas vrai ?

Il avait éludé la question.

— Moi, c'est Rafe Steele, avait-il murmuré en se penchant pour ramasser sa clé sous le paillason.

Il avait ouvert la porte puis avait invité Cathy à entrer, lui cédant le pas avec une révérence, comme si elle était une princesse. Dans la maison régnait un épouvantable désordre. Le vieux tapis vert et mauve était gris de poussière, des auréoles de café maculaient la table basse, des vêtements, des journaux, des boîtes de bière vides traînaient dans tous les coins, l'évier débordait de vaisselle sale, les cendriers n'étaient pas vidés.

— Vous, au moins, avait-elle ironisé avec un petit rire, vous savez qu’il y a des choses plus importantes dans la vie que de faire le ménage. C’est ainsi qu’il s’était retrouvé seul avec Cathy. Ce qui aurait été le contraire d’un désastre si le premier commandement de son décalogue personnel n’avait été : Tu ne coucheras jamais avec une cliente. Par malheur, Cathy l’avait entendu autrement depuis la première seconde. Et elle était si ravissante que Rafe avait eu de plus en plus de peine à se souvenir qu’il avait été embauché pour la protéger et non pour la séduire, qu’il était un pro, nom de nom ! qu’il avait la situation bien en main et que ci et que ça.

— Il n’est pas tard, je peux vous raccompagner chez vous, si vous voulez, avait-il proposé quand même, deux sûretés valant mieux qu’une. Elle avait refusé, disant qu’elle préférerait de beaucoup rester dans son repaire de brigands.

— Et que faisons-nous ?

— Oh, tout ce que vous voudrez, avait-elle répondu tandis que ses yeux pétillaient avec coquinerie. Nous pourrions, je ne sais pas, moi... préparer votre prochain mauvais coup ?

— Oh, euh, avait-il bredouillé.

Puis, pris au dépourvu, il avait demandé :

— Voulez-vous du pop-corn ?

Elle avait inspecté le salon pendant qu’il préparait le pop-corn. Ensuite, ils avaient regardé un vieux film en noir et blanc à la télé. Puis, ils avaient parlé, ce qui était une erreur, parce que l’histoire qu’elle avait à raconter était bien émouvante.

Elle n’avait pas toujours été riche. Lorsqu’elle avait eu huit ans, sa mère, issue de la bonne bourgeoisie de Houston, avait épousé Calderon, citoyen mexicain et homme d’affaires cosmopolite. Calderon régnait sur un empire qui incluait un géant de l’électronique, une chaîne de télé, des gratte-ciel, des mines, une compagnie d’aviation et Dieu sait quoi d’autre. Au début, Cathy avait eu du mal à croire que toutes les maisons dans lesquelles elle

faisait halte de par le monde et toutes les nounous qu'elle y rencontrait existaient vraiment. La seule nounou dont elle se soit jamais senti aimée, c'était quelqu'un du nom de Pita, qui s'était occupée d'elle dans un petit pueblo au pied de la Sierra Madre chaque fois que les Calderon s'étaient rendus dans leur vaste hacienda mexicaine. Cathy avait raconté à Rafe que ses parents passaient leur vie en voyage et qu'elle avait été élevée par des gens payés pour ça. Lorsque ses parents finissaient par revenir la voir, ils l'étouffaient sous des avalanches de cadeaux insignifiants, qu'ils n'avaient sans doute même pas achetés eux-mêmes. Calderon n'avait cessé de lui dire qu'il fallait qu'elle soit sans illusion, étant richissime, et que les gens qui s'intéresseraient à elle le feraient essentiellement pour son argent.

Elle avait expliqué que, au lieu de la rendre heureuse, la fortune de Calderon avait fait d'elle une prisonnière, un être vulnérable et solitaire, peu sûre de soi, doutant des autres, presque certaine que jamais un homme ne l'aimerait pour elle-même.

Rafe, malgré sa détermination, s'était laissé attendrir lorsqu'elle lui avait décrit comment, chez les Calderon, l'argent, le pouvoir, la position sociale passaient avant toute autre considération. Elle voyait bien qu'elle n'était qu'un pion dans le jeu de Calderon et qu'on s'attendait que, le moment venu, elle épouse docilement l'homme riche qu'on lui désignerait. Son destin était de servir de ciment à une union économique qui aiderait à élargir, consolider et diversifier deux grandes fortunes. Un point, c'est tout. Elle avait aussi parlé de son vrai père, l'homme que sa mère avait épousé

par amour dans sa prime jeunesse ; un homme simple, qui s'était retiré dans le bayou de Louisiane pour y vivre de pêche et de chasse lorsque sa trop jolie femme l'avait quitté pour épouser l'argent, les prestigieuses relations et le train de vie princier de Calderon.

— Mon père est mort de chagrin, avait ajouté Cathy. Mais ma mère s'en moque. Pas tellement parce qu'elle manque de cœur, mais parce qu'elle manque d'imagination. Elle est incapable de concevoir le mal qu'elle lui a fait, vous comprenez ? Tout ce qui compte à ses yeux, ce sont ses belles maisons, ses amis, ses raouts, ses croisières. Tout le monde dit : « Oh, elle est si gentille ! »

Mais elle est tout sauf gentille. Elle est aussi ambitieuse et dénuée de scrupule que Calderon.

— Je commence à comprendre pourquoi vous avez escaladé ce mur, avait dit Rafe.

— Ne croyez surtout pas que je m'en allais avec Jeff. J'avais seulement besoin de quelqu'un pour m'accompagner dans le jardin et me faire la courte échelle. Quelqu'un qui ait si peur de Calderon qu'il n'oserait pas aller me dénoncer si je lui faussais compagnie pour filer toute seule de mon côté.

— Et où alliez-vous, ce soir ?

— Nulle part en particulier. Je voulais juste être loin d'eux, c'est tout. J'avais besoin de respirer un peu à l'air libre. J'aurais cherché un café, j'aurais lié conversation avec des gens ordinaires, de vraies personnes, avec de vrais problèmes. Pour un soir, ne plus être le centre d'intérêt de tous les coureurs de dot du monde civilisé, ça m'aurait reposée. J'imagine que cela doit vous paraître idiot...

Elle lui avait caressé le dos de la main et il avait sursauté. Le contact de ses doigts tièdes était délicieux. Dangereusement délicieux. Rafe avait fermé les yeux et pris une profonde inspiration. Comment avait-il pu persister à croire qu'il maîtrisait la situation ?

— J'ai eu de la chance de tomber sur vous, avait-elle enchaîné. Mais assez parlé de moi. J'ai envie d'entendre parler de vous.

La gorge de Rafe s'était serrée.

— Il n’y a pas grand-chose à en dire.

— S’il vous plaît..., avait-elle murmuré d’une voix implorante. Sans bien comprendre ce qui le poussait, lui d’ordinaire si réservé, il s’était laissé aller à des confidences. Question d’ambiance, sans doute. Il avait raconté

qu’il était le fruit des amours illégitimes d’un homme riche et d’une danseuse de revue de Las Vegas. Il avait dit que, pendant toute son enfance, sa mère n’avait cessé de lui reprocher d’exister, l’accusant d’avoir gâché ses chances d’être un jour une grande star. Qu’il l’avait vue passer d’amant en amant, se mettre à

boire, se décatir. Puis que, à treize ans, n’y tenant plus, il avait fait son balluchon et s’en était allé à l’aventure. Tout en parlant, il n’avait cessé de penser qu’il avait tort de se dévoiler ainsi devant une étrangère. Il faut croire qu’elle avait su le mettre en confiance.

— Quelles études avez-vous faites ? avait-elle demandé.

— Une école d’art dramatique.

— Parce que vous aviez du talent ?

— Parce que j’étais paresseux. Parce que le mensonge était une seconde nature chez moi. Et puis, j’ai toujours été doué pour imiter les gens, leurs accents, leurs tics... Toute mon enfance, j’avais eu cette ambition d’être acteur. Je suis même allé à Hollywood. J’ai eu deux ou trois petits rôles. A un certain moment, j’ai caressé le rêve d’être un jour une grande vedette. J’imagine que je tenais de ma mère, pour ça.

— Moi, quand j’étais petite, je voulais être photographe, avait-elle dit. Elle avait voulu savoir comment, avec tout ça, il était devenu bandit. Rafe savait depuis longtemps que, obligé de mentir, il vaut mieux prendre l’histoire vraie d’un autre et se l’appliquer à soi-même, que de fabriquer pièce par pièce un conte. Car ensuite on se souvient plus facilement des détails. Alors il lui avait raconté la triste histoire d’un vague ami qui avait sombré dans la délinquance et purgeait en ce temps-là une peine au pénitencier d’Huntsville. Jusque-là, somme toute, ils n’avaient rien fait

d'extraordinaire. Ce que Rafe, au fil de cette soirée mémorable, s'était mis à trouver extraordinaire, c'était la simple présence de Cathy. Avec ses airs de petite jeune fille, elle l'avait ému plus profondément qu'aucune femme ne l'avait jamais fait. C'était elle qui avait pris l'initiative de l'embrasser. Pourquoi il n'avait pas bondi, pourquoi il ne s'était pas enfui... il n'en savait rien. De toute façon, même s'il l'avait voulu, il en aurait été bien incapable. Ce qui avait eu lieu ensuite était écrit depuis le début. Les préliminaires avaient été on ne peut plus brefs.

— Je n'ai encore jamais eu une fille de milliardaire, avait-il murmuré tandis qu'elle lui mordillait les lèvres.

— Et moi, avait-elle répondu, je n'ai encore jamais eu de bandit.

— Alors, ça va être une grande première pour l'un comme pour l'autre.

— Oui, avait-elle dit d'une voix mutine. Enfin, si nous ne passons pas la nuit à parler.

Rafe s'était subitement attendri devant ses airs de gamine espiègle.

— J'essayais de me conduire en gentleman, avait-il dit.

— Et moi qui croyais que vous n'aviez pas envie de moi...

— Oh, si, j'ai envie de vous !

A ce moment-là, il n'était pas resté grand-chose de ses grands principes. Et il s'était jugé perdu.

— Mais vous êtes si jeune, avait-il chuchoté d'une voix rauque en lui caressant la joue. Trop jeune pour moi. Et bien trop chic.

— De quoi s'agit-il ? s'était-elle étonnée. Du code d'honneur des voyous ?

— Pas exactement.

Elle l'avait regardé avec perplexité.

— Je n'arrive pas à vous situer, Rafe... Vous êtes habillé comme un loubard mais lorsque vous croyez qu'on m'agresse, vous accourez à la rescousse. Vous me tenez ici à votre merci depuis des heures et vous n'avez même pas essayé de m'embrasser... Je n'aurais jamais cru que les voleurs puissent être aussi secourables, aussi galants.

OceanofPDF.com

Elle lui avait ôté son blouson, son T-shirt, et avait commencé à lui couvrir le torse de baisers, ne marquant une pause qu'à la découverte du tatouage.

— Vous n'aimez pas l'art moderne ? avait-il plaisanté. Puis elle avait eu un mouvement de recul en découvrant le pansement, au milieu de son dos.

— Euh... on m'a mordu la nuit dernière, avait-il expliqué. Une... un chien de garde.

Elle était devenue blanche comme un linge. Alors, sans lui laisser le temps de se ressaisir et tout en l'embrassant, il l'avait emportée dans la chambre. Puis, doucement, révérencieusement, il l'avait mise nue. Aujourd'hui encore, il se souvenait de son émerveillement devant sa beauté. Il avait pensé : « Je serais capable d'en mourir, si je ne l'ai pas. » Quelques caresses leur avaient suffi pour s'embraser. Nu à son tour, il s'était abattu sur elle avec une impatience qu'il était incapable de contenir. Elle avait ouvert ses genoux et, le saisissant par les reins, elle l'avait attiré vers elle en murmurant : « Prends-moi... »

Mais, alors qu'il allait l'exaucer, elle avait poussé un petit cri de douleur. Un petit cri qui ne trompait pas.

En une fraction de seconde, il s'était complètement dégrisé. Avec un soupir de déception, il avait roulé sur le côté, sidéré par sa découverte. Cette fille magnifique, ardente, qui jouait si bien les affranchies, eh bien, elle était vierge.

— Je vous ai déplu ? avait-elle murmuré d'une voix triste à mourir. Aussi ébranlé qu'elle, Rafe avait laissé passer une minute, peut-être deux, avant de se retourner vers elle et de répondre, en lui caressant les cheveux :

— Comment auriez-vous fait pour me déplaire ? Vous êtes la plus belle fille du monde. Mais je ne veux pas vous faire de mal. Jamais je n'aurais seulement posé la main sur vous si j'avais pu supposer que vous étiez... Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— J'ai joué les délurées parce que... vous avez l'air de quelqu'un qui a l'habitude des aventures faciles. Vous avez eu beaucoup de femmes, n'est-ce pas ?

Il n'avait rien répondu mais cela voulait dire oui.

— Vous voyez bien, avait-elle repris. J'ai eu peur que vous vous désintéressiez de moi si...

— Oh, mon Dieu...

Il avait pris une cigarette dans le paquet ouvert sur la table de nuit, l'avait allumée et avait tiré dessus lentement.

— Je croyais qu'un homme aimait être le premier, avait-elle dit encore. A ces mots, il avait écrasé sa cigarette rageusement.

— Pour une innocente jeune fille, vous avez de drôles d'idées sur la question. Allez, ouste ! Rhabillez-vous ! Je vous raccompagne.

— Les filles se moquent bien de ne pas être la première, avait-elle murmuré en le retenant par le bras alors qu'il faisait mine de se lever. Ce qui compte vraiment pour elles, c'est d'être la dernière. Moi, je...

— C'est la plus belle ânerie que j'aie jamais entendu ! s'était-il écrié en l'interrompant. Il y a quelques heures, vous ignoriez mon existence. Vous et moi, nous n'avons rien de commun. Votre monde et le mien ne communiquent pas. J'ai eu tort de l'oublier. Regardez, j'ai une bonne dizaine d'années de plus que vous. Je n'ai pas un sou. Rien à vous donner... Rhabillez-vous, j'ai dit. On s'en va.

— Je ne retourne pas là-bas ce soir.

— C'est bon.

La voix de Rafe avait claqué comme une mèche de fouet. Sur ce, il avait pris un des deux oreillers, une couverture dans l'armoire et dit qu'il allait dormir sur le canapé du salon.

Ce compromis bancal avait duré une heure.

Jusqu'à ce qu'il l'entende pleurer.

Alors, il s'était relevé et il était allé la rejoindre. Pendant un long moment, il était resté dans l'encadrement de la porte à la regarder et à se reprocher sa faiblesse. Elle était couchée sur le ventre, la tête enfouie dans l'oreiller, ses magnifiques cheveux répandus autour d'elle, son corps gracile agité de sanglots. Le moindre mal aurait peut-être été de la laisser pleurer toutes les larmes de son corps. Mais il avait jugé plus humain de la consoler. Surtout, ce qu'il avait voulu empêcher, c'était qu'elle continue de penser qu'il la rejetait. Qui était-il, lui, pour rejeter quelqu'un, n'importe qui ? Alors, cette vierge, cet ange, encore moins.

Il s'était approché d'elle et, en tremblant, l'avait serrée dans ses bras. Il avait embrassé ses joues, goûté au sel de ses larmes. Et il avait murmuré des paroles consolatrices.

— Aimez-moi, Rafe, avait-elle demandé. Je n'arriverai jamais à vous dire à quel point j'ai besoin de vous. D'accord, nous n'avons rien en commun. Vous êtes un gibier de potence et moi une riche héritière. C'est pourquoi je ne vous demande pas de serments solennels. Je ne vous demande pas de me promettre un amour éternel. Juste cette nuit, Rafe. Depuis que je suis au monde, c'est la première fois que je ne me sens pas seule. Rien que d'être avec vous, j'ai chaud au cœur...

Il avait été capable de comprendre, parce que lui non plus n'ignorait pas les angoisses de la solitude. Oh, il se faisait une gloire d'être difficile à émouvoir et bien davantage encore à apprivoiser. Jusque-là, il n'avait recherché avec les femmes que les plaisirs qu'elles permettent de prendre, se gardant comme de la peste de toute complication sentimentale. Mais, il avait su d'emblée que ce ne serait pas possible avec celle-là.

Elle avait su toucher le nerf sensible. « Il me la faut coûte que coûte », s'était-il dit à ce moment-là. Et s'il avait connu d'avance le prix à payer, il la lui aurait fallu quand même.

OceanofPDF.com

Ils s'étaient enlacés, embrassés, touchés. Il n'avait fallu que quelques secondes pour que le désir transforme leurs deux corps en brasier. Enfin, il s'était couché sur elle et l'avait prise avec une infinie douceur. Elle l'avait accueilli en elle les yeux grands ouverts, ne poussant qu'une brève et imperceptible plainte. Puis, elle avait souri, s'offrant autant qu'il avait eu envie de la prendre.

Les délices que Rafe avait connues cette nuit-là ne sont pas de ce monde. Malgré ses nombreuses aventures, il avait découvert dans les bras de Cathy un mélange de tendresse et de passion ignoré de lui jusque-là. A un moment donné, il avait même pensé que ce n'était pas pour une nuit qu'il la voulait, ni pour le temps plus ou moins bref d'une liaison, mais pour toute la vie. Seulement, plus tard, les yeux ouverts dans la pénombre, tandis qu'elle dormait lovée contre lui, il s'était fait d'amers reproches...

Entre toutes les jeunes filles d'humeur câline qui hantent la terre les samedis soir, on pouvait difficilement tomber plus mal.

La belle-fille de Calderon !

Par tous les diables, il fallait qu'il soit fou !

Tôt ou tard, Calderon découvrirait la vérité. C'était fatal. Et alors, ça risquait de lui coûter très, très cher.

Malgré son chapeau de cow-boy à large bord, Rafe avait beau faire, le soleil lui tapait toujours dans les yeux. Et puis, qu'il se trémousse sur son siège tant qu'il voulait, il n'arrivait pas à trouver une position confortable. Pour une part, parce que cette route qui serpentait au pied de la Sierra Madre occidentale était particulièrement cahoteuse. Pour une part aussi, parce qu'il était assis sur un pistolet et une paire de menottes.

Dans un sens comme dans l'autre, les Jeep, les GMC pourris, les vieilles voitures américaines filaient à tombeau ouvert, soulevant à chaque tour de roue d'aveuglants nuages de poussière.

Prudent, Rafe ralentit au moment d'entrer dans une courbe plus serrée que les autres. Bien lui en prit car, de l'autre côté, il trouva le chemin bloqué par un autocar qui venait de se mettre en travers. Pas le temps de freiner. Il donna un violent coup de volant sur la droite. Son Range Rover tout neuf fit une embardée, sauta par-dessus le talus et s'immobilisa contre un rocher. Sa ceinture de sécurité se bloqua, l'airbag se gonfla avec un bruit de tromblon. N'empêche que sa tête cogna contre quelque chose et que la moitié

gauche de son front se couvrit de sang. Mais à part ça — et des douleurs à la poitrine à cause de la ceinture, et des égratignures au visage à cause de l'airbag

—, il était indemne. En revanche, et cela se voyait au premier regard, le Range Rover, lui, était mal en point.

Une heure plus tard, le bouchon de part et d'autre de l'accident s'étalait sur près d'un kilomètre.

Une foule d'hommes armés de pelles, de longes, de barres à mine, discutaient gravement de ce qu'il convenait de faire. Et chaque fois qu'une nouvelle voiture ou un nouveau camion arrivait, le conducteur en descendait, attrapait un outil et s'en allait parler avec le conducteur de l'autocar, proposant un coup de main, donnant un avis. Dans la campagne mexicaine, les gens n'ont pas encore pris l'habitude d'attendre que des fonctionnaires résolvent à leur place les problèmes...

La poussière était depuis longtemps retombée, et l'autocar, à moitié couché sur le flanc, avec ses deux roues avant dans le fossé, avait l'air aussi pitoyable et abandonné qu'une baleine échouée. Le pare-brise avait volé en éclats. Un crucifix de plastique pendait au rétroviseur.

Le chapeau de Rafe, avec sa jolie plume de faisan, et sa chemise proprement pliée reposaient sur une pierre plate, à côté de l'autocar. Lui, pendant ce tempslà, il était couché dessous, avec seulement ses boots qui dépassaient. Les paysans avaient fini par le convaincre que la seule solution, c'était d'attacher solidement deux cordes au châssis de l'autocar afin qu'ils puissent le tirer hors de l'ornière. Primitif, mais pourquoi pas ?

Rafe se cogna le front contre le pot d'échappement. Il n'y avait pas beaucoup de place entre la route et le plancher de l'autocar, surtout pour un colosse comme lui. Aïe ! Il laissa échapper un chapelet de jurons et, en même temps, chassa d'un coup de pied la créature, quelle qu'elle soit, qui avait commencé à lui picorer le mollet.

C'était un coq, qui s'envola dans un nuage de plumes multicolores et de poussière en poussant des cot-cot outragés.

Quelques minutes passèrent, puis Rafe émergea de dessous l'épave pour dire qu'il avait attaché la première corde et pour réclamer l'autre. Cette comédie commençait à trop durer. A tout moment, une voiture de police pouvait survenir et lui causer de sérieux ennuis. Oui, vraiment, il était pressé d'en finir. Un gosse lui tendit le bout d'une énorme longe de chanvre effrangé, crasseuse et raide.

— Bueno, dit-il. Muchas gracias.

Comme toujours, son accent traînant, qui passait pour ridicule, même en anglais, partout ailleurs que dans son ranch près de Dallas, lui attira un sourire narquois.

Aïe ! Une goutte d'huile chaude venait de se détacher du carter de l'autocar et de lui tomber sur le ventre. Il sursauta et se cogna le front. Re-aïe ! et rechapelet de jurons. Tout en attachant la seconde longe, Rafe se représenta

l'enfer comme un lieu où l'on parlait espagnol et où il y avait beaucoup de poussière et de mouches. Et un coq. Un lieu où l'on célébrait une mascarade de deux jours qu'on appelait el dia de los Muertos. Un lieu où votre tête était mise à prix. Un lieu où il y avait un certain Calderon doté d'une belle-fille nommée Cathy. Il tira un coup sec sur le nœud qu'il venait de faire. La corde tenait bon. Il commença à ramper dans les taches d'huile, sur les cailloux tranchants, pour s'extraire de là-dessous. Normalement, il aurait dû laisser à quelqu'un d'autre le sale travail. Mais ici, la devise du pays était : « Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le surlendemain. » Et il avait hâte que la fête commence.

Soudain, dans le lointain, un Klaxon italien, à trois notes, retentit. Pour incroyable que cela parût, une petite voiture rouge était en train de slalomer avec un bel aplomb entre les véhicules arrêtés. Rafe était encore trop profondément enfoui sous le châssis du car pour qu'il pût distinguer de quel modèle il s'agissait — sauf que c'était une voiture de sport.

Aux sifflets et exclamations admiratives des hommes, il en déduisit qu'il y avait une belle fille dans l'auto en question. Elle n'était plus qu'à quelques mètres.

Et m... ! elle roulait droit vers son...

— Oh, non, pas mon chapeau !

Hélas, oui, son chapeau...

En s'aidant de la longe, il sortit de dessous l'autocar comme un diable de sa boîte. Il allait lui dire deux mots, à cette idiote.

C'est alors qu'il vit l'idiote.

Ou plutôt, une nuque de femme, avec une abondante chevelure claire relevée en chignon. Comme une reine, elle faisait des petits signes de la main aux gens qu'elle croisait. Et les autres crétins, comme un peuple de bons et loyaux sujets, de répondre par des hourras, des bravos et des vivats !

Une seule femme au monde avait ces cheveux-là, un tiers blé, un tiers feu, un tiers cendre.

Le sang de Rafe bouillonna, puis se glaça.

Cathy.

Elle n'avait pas changé.

Ou bien, si elle avait changé, c'était pour embellir encore. Rafe se cacha derrière le pare-chocs. Au Pérou, il avait reçu une balle de fusil, en Hollande, un coup de couteau, en Angola, un coup de machette. Il avait été mordu par toutes sortes de bêtes : doberman, singe, serpent, groupie à

cheveux verts... Les gorilles de Calderon lui avaient cassé la mâchoire, le bras et sept côtes. Il n'était ni peureux ni douillet. Mais il n'avait pas envie que Cathy le voie et s'en aille le dire à certaines personnes malintentionnées, car alors, il risquait fort de finir au fond d'un ravin, avec une balle dans la nuque. Avec un peu de chance, il serait de retour au Texas pas plus tard que demain et il ne serait plus jamais question de Cathy Calderon dans sa chienne d'existence !

Cependant, la vue de ses longs doigts blancs sur le cuir du volant réveilla une foule de souvenirs auxquels il ne tenait pas. Sa bouche s'assécha. Il se souvint de ces innocentes mains courant sur son corps, laissant dans leur sillage l'empreinte de caresses inoubliables.

Son cœur se mit à battre à coups redoublés.

Pendant quelques mois, Dieu qu'ils avaient été heureux... !

Il était tombé follement amoureux d'elle dès le premier soir. Et tout s'était merveilleusement passé ensuite : rendez-vous clandestins, nuits d'amour à n'en plus finir...

Jusqu'à ce catastrophique après-midi... C'était à une fête de charité. Calderon paraissait. Soudain, Rafe avait repéré dans la foule un type qui lui avait tout de suite semblé bizarre, à cause de son grand imperméable, alors qu'il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel. Le type avait joué des coudes pour se rapprocher de Calderon... et puis il avait sorti de dessous son imperméable un fusil à pompe. C'était à ce moment-là que Rafe, qui ne l'avait pas quitté des yeux derrière ses Ray-Ban, lui était tombé sur les épaules, l'avait fait rouler à

terre et lui avait gracieusement appliqué sur la tempe un coup de poing à

assommer un bœuf. Personne n'avait eu le temps de rien voir, rien comprendre. Lorsque les premiers cris de peur rétrospective s'étaient finalement échappés de la foule, le tueur dormait déjà depuis trois ou quatre secondes. C'était ainsi que Cathy avait découvert qu'il n'était pas bandit, mais garde du corps.

Quoi qu'il ait eu à dire pour sa défense, elle avait refusé de l'entendre. Selon lui, c'était pure affaire de snobisme. L'idée de s'acoquiner en cachette avec un malandrin l'avait émoustillée. Mais elle n'avait pas du tout envie de se lier honnêtement et ouvertement avec quelqu'un qu'elle considérait comme un moins que rien.

Ravalant son orgueil, il avait mis un genou en terre devant elle et l'avait suppliée de lui donner une chance de s'expliquer. Elle l'avait repoussé sans égard. Haineusement.

Puis, avec tout l'argent qu'elle avait, il lui avait été facile de se rendre inaccessible.

Elle avait embarqué dans l'avion privé de Calderon et s'en était allée avec sa mère villégiaturer en Europe. Pendant six semaines, Rafe avait suivi ses pérégrinations dans la presse. Cathy sur la Riviera, Cathy à Monaco, Cathy sur la Costa Brava, Cathy en Grèce. Sur les photos, on voyait qu'il y avait

toujours un beau jeune homme dans son sillage, et jamais le même. Les rumeurs d'idylle avec tel ou tel allaient bon train. Puis, tout à coup, elle avait quitté l'Europe et l'on n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Disparue, volatilisée, Cathy Calderon.

Alors, Rafe s'était pris à regretter les articles à sensation à propos de sa bien-aimée et de ses soupirants, même s'ils ne servaient qu'à lui déchirer le cœur, car l'ignorance était pire.

Et il avait fallu attendre ses fiançailles officielles avec un monsieur de quelque chose pour qu'il soit de nouveau question d'elle dans les potins mondains...

— Cathy..., murmura-t-il d'une voix blanche.

La capote de la Ferrari était baissée. Ses bras nus commençaient à rosir. Personne ne lui avait jamais dit que les blondes doivent se méfier du soleil ?

De toute façon, Cathy ne faisait jamais rien comme personne !

Rafe se souvenait de ces bras-là amoureusement enroulés autour de son cou. Incroyable, il se souvenait de chacun de leurs baisers, de chacune des fois où ils avaient fait l'amour. Elle avait été la plus ardente des maîtresses. Et la plus fine, la plus douce, la plus intelligente des compagnes. Ah, que de vains efforts il avait faits pour oublier les jours heureux !

Soudain, Cathy se tourna vers l'homme assis à côté d'elle dans la voiture, occupé à lui caresser l'épaule d'une main de propriétaire. Rafe détourna les yeux, incapable de voir ça.

Ainsi donc, c'était ce blondinet, le fameux aristocrate français, qu'elle allait épouser — le baron Maurice de Forcheville et autres contrées découvertes à

marée basse, dont le père possédait des châteaux par douzaines et, d'après les journaux financiers, une des cinquante plus grosses fortunes d'Europe. Tous les deux, avec leurs têtes d'enfants gâtés dépassant d'une Ferrari rouge, ils avaient l'air si heureux, si insoucians, si bien assortis...

OceanofPDF.com

A tel point qu'on avait peine à imaginer que Cathy puisse cacher une enfant illégitime quelque part dans un pauvre petit village mexicain...

Manuel se trompait forcément.

Ou alors, il ne se trompait pas. Car avec Cathy, il fallait s'attendre à tout. Soudain, Rafe s' alarma. Déformation professionnelle : il songea qu'une riche héritière n'avait rien à faire sur une route comme celle-ci, où n'importe qui pouvait l'enlever contre rançon.

Si cet imbécile blasonné avait vraiment tenu à elle, il ne l'eût pas laissée sillonner la campagne mexicaine dans une voiture m'as-tu-vu sans autre escorte que lui-même, alors qu'il n'avait visiblement pas l'envergure qu'il fallait pour la défendre.

Et d'abord, que faisait-elle ici ? Elle et son fiancé auraient dû se trouver à

l'hacienda de Calderon, au milieu de leurs centaines d'invités, en train de fébrilement se préparer à leurs très prochaines épousailles. Fallait-il en conclure que Cathy avait avoué à son baron l'existence de la petite bâtarde ? Avait-elle l'intention de la lui faire adopter ? La petite-fille de Calderon, faux grand d'Espagne et vrai voyou, devenant une vraie baronne française ! Ça ne manquerait pas de sel.

Encore deux coups de Klaxon et la magnifique voiture rouge se faufila entre l'arrière de l'autocar et le bas-côté. L'assistance acclama Cathy lorsqu'elle descendit pour prendre quelques photos de l'autocar accidenté et, tant qu'elle y était, du Range Rover embouti contre un rocher. D'humeur décidément enthousiaste, l'assistance l'acclama derechef lorsqu'elle remonta en voiture et redémarra.

Rafe attendit d'être sûr que Cathy était partie pour sortir de sa cachette. Ecoeuré, il ramassa l'espèce de crêpe noirâtre qui avait été naguère un fier Stetson, l'épousseta contre son genou et en refit vaille que vaille un chapeau, qu'il vissa délicatement sur sa tête endolorie.

Il avait le sombre pressentiment d'être dangereusement proche du point de non-retour.

Peut-être était-il encore temps de rebrousser chemin ?

Il se le demanda.

Mais fuir n'avait jamais été dans son tempérament. Il fallait qu'il en ait le cœur net.

Et si la petite était vraiment sa fille, eh bien...

Eh bien, on verrait.

OceanofPDF.com

De deux choses l'une : ou bien il n'était plus de bonne foi depuis que le souriant garagiste lui avait annoncé que son Range Rover était irréparable, ou bien ce village était effectivement le plus laid qu'il ait jamais vu de ce côté-ci de la frontière. Pas un arbre, pas un brin de verdure.

Si les rues n'avaient été jonchées de pétales de fleurs — des boutons-d'or ou Dieu sait quoi d'autre — et si le village n'avait retenti d'une agitation joyeuse, tout n'aurait été que poussière, chiens efflanqués, petits va-nu-pieds, vieux tacots, façades lépreuses, trottoirs défoncés...

Indifférent à l'atmosphère de fête, Rafe se frayait un chemin dans la foule en comptant les maisons. Parce que, sans plaques de rues aux carrefours ni numéros au-dessus des portes, c'était le seul moyen de se repérer. Des hommes étaient agglutinés à la terrasse d'un café, parlant fort et buvant de la tequila. Ils le regardèrent comme une bête curieuse. Tout ce qu'il remarqua à leur sujet, c'était qu'ils ne buvaient pas de tequila de bonne qualité. Il passa devant l'échoppe du barbier. Il y avait des squelettes ricaneurs peints en blanc sur la vitrine. Rafe était fatigué de voyager, écœuré par les retards, furieux à cause de son Range Rover et affamé comme un loup. Mais il allait bon train, pressé d'arriver là où il allait et d'apprendre ce qu'il voulait savoir. Ensuite : retour au Texas par le plus court chemin. Plus il s'éloignait du centre du village, moins il y avait de gens, de bruit, et plus les maisons devenaient rares. Cette maudite journée tirait à sa fin. Déjà, les ombres étaient colorées de violet par le crépuscule.

Un gosse au teint mat et aux cheveux noirs sortit de nulle part et accourut vers lui.

— Hé, gringo ! Chicles ?

Le petit chenapan avait une bonne tête, avec le même air étrange que presque tous les gosses, dans ces contrées sinistrées par la Providence : un regard de vieux sage dans une jeune frimousse.

Rafe tira un dollar de sa poche, mais le gamin, tout à coup, se figea, laissa échapper un hoquet de stupeur et devint littéralement gris. Lorsque Rafe se pencha pour lui donner le dollar, le gosse poussa un cri de terreur. Une

fraction de seconde plus tard, il détalait comme s'il avait eu le diable à ses trousses. D'accord, Rafe le savait bien, il n'était pas beau à voir : il était couvert de poussière des pieds à la tête ; un épouvantail aux goûts un peu délicats n'aurait pas voulu de son chapeau ; l'ecchymose sur son front avait pris une couleur verte inconnue des livres de médecine. Et il y avait un accroc à son blouson. Ajoutons qu'il ne devait pas sentir très bon... Mais tout de même ! Les gavroches mexicains n'ont pas froid aux yeux, d'habitude, même les plus jeunes. Il en faut beaucoup, d'ordinaire, pour les effrayer. La seule explication, ç'aurait été que le gosse ait aperçu le pistolet. Mais c'était tout à fait impossible. L'arme était sous sa chemise, collée dans le creux de ses reins avec deux morceaux de sparadrap !

Quoi qu'il en soit, c'était bien la première fois qu'il voyait un petit vendeur de chicles tourner le dos à un dollar américain.

Rafe oublia bientôt l'incident et continua de monter la rue jusqu'à ce qu'il ait compté vingt maisons. Puis il tourna à droite, dans une ruelle étroite, sombre, et qui se terminait en cul-de-sac. Cinquante mètres plus loin, son cœur se serra à

la vue de murs blancs d'où émergeaient des arbres verts comme le paradis et une belle maison à toit rouge — exactement comme dans la description de Manuel. Pénétrer dans la propriété sans être vu serait un jeu d'enfants. Il n'y avait qu'un garde, et il était occupé à laver la Ferrari devant le porche. Mais cette histoire de cul-de-sac le rendait nerveux. Rafe n'aimait pas les endroits avec une seule voie pour arriver et la même pour repartir.

Il contourna la maison et escalada le talus qui se trouvait derrière. Dans le lointain : une chaîne de montagnes grêlées de trous noirs. Rafe se souvint que Manuel lui avait parlé de mines d'argent désaffectées.

On peut se faire tirer dessus, au Mexique, si l'on est surpris à escalader un mur. Rafe le savait. Mais il n'allait pas s'abstenir pour si peu d'escalader celui de Cathy.

Dans la cour intérieure, la première chose qu'il vit, ce fut une maison de poupée.

Quelqu'un, ici, avait une petite fille...

Il s'immobilisa, prit une profonde inspiration.

« Du calme. Cela ne veut pas nécessairement dire que c'est ta fille ! » se dit-il. Juste au moment où il allait se laisser glisser dans le patio, il vit le gamin de tout à l'heure, celui qui avait pris ses jambes à son cou en laissant tomber ses chiques... Eh bien, il était là, à califourchon sur le mur d'en face !

Le garçon se laissa tomber dans le jardin avec l'agilité d'un chat. Rafe sauta à son tour au bas du mur et, dans l'ombre, le suivit.

Arrivé au pied de la maison, le garnement ramassa un petit caillou qu'il jeta dans les carreaux d'une des fenêtres du deuxième étage et appela :

— Sadie ?

Sadie. Ce n'était rien qu'un prénom, mais Rafe en eut la chair de poule. La fenêtre s'ouvrit. Et une petite silhouette avec de longs cheveux blonds et un grand chapeau pointu apparut. Le chapeau vacillait dans tous les sens. Elle fit Chut ! en montrant la chambre voisine de la sienne. Puis elle disparut... pour resurgir une fraction de seconde plus tard sur le balcon. Rafe put alors constater que le chapeau pointu était assorti à une longue robe noire.

Cette gamine vive comme l'éclair, cette sorcière miniature, était-ce sa fille ?

Impossible !

Chez les Steele, autant qu'on s'en souviene, les filles de six ans ne se faufilaient pas au-dehors en catimini pour entretenir un commerce subreptice avec des mendigots !

— Qu'y a-t-il, Juanito ? murmura la fillette en espagnol.

« Si c'est ma fille, songea Rafe, il n'y a plus qu'à espérer qu'elle parle aussi l'anglais ! »

En cherchant à se rapprocher, il marcha sur une brindille qui se brisa avec un claquement sec. Les deux enfants sursautèrent alors comme s'ils avaient entendu la foudre.

— Qu'est-ce que c'est, Juanito ?

— Un fantôme, peut-être bien... Ils sont de sortie, tu sais ?

Les yeux écarquillés d'effroi, ils scrutèrent l'obscurité.

— Je ne vois rien, dit la fillette dans un chuchotement apeuré. Le gamin bomba le torse.

— Eh bien, moi, j'en ai vu un tout à l'heure, dit-il en faisant l'important.

— Un quoi ?

— Un fantôme, Madre de Dios ! annonça-t-il en faisant un signe de croix.

— Je ne te crois pas, Juanito.

— Si. J'ai vu ton père.

Rafe se figea.

Il aurait voulu sortir de sa cachette et crier au mensonge, mais il était trop pétrifié pour bouger.

— Quand ? demanda Sadie en passant d'un pied sur l'autre. Où ?

— Il y a quelques minutes, dans la rue. J'ai essayé de lui vendre des chicles.

— Les fantômes n'achètent pas de chicles, crétin !

Que voulait dire au juste cette histoire de fantômes ?

— Pourtant, il était sur le point de m'en acheter.

— Là, je suis certaine que tu mens, Juanito.

« Là-dessus, fillette, tu as raison », observa Rafe.

— Non, je ne mens pas, protesta Juanito. Il avait un chapeau de cow-boy, exactement comme sur la photo que tu as chipée à ta mère. Mais il a coupé sa queue-de-cheval. Et il était tout sale et écorché comme s'il venait de sortir de sa tombe. Et ça se voyait qu'il est mort depuis longtemps parce qu'il ne sentait pas la rose.

— Pouah !

— Descends, je vais te montrer où je l'ai vu.

La petite fille se débarrassa de son chapeau pointu, retroussa sa longue robe noire, vérifia si les lacets de ses chaussures étaient bien noués. Puis, elle enjamba la balustrade du balcon et sauta dans l'arbre qui se trouvait tout près.

— Pourquoi est-ce que tu ne descends pas par l'escalier comme tout le monde ? demanda Juanito.

— Parce que maman est dans sa chambre et qu'elle pourrait me voir. Rafe retint son souffle tandis que la diablesse se laissait glisser de branche en branche avec l'aisance d'un singe. Lorsqu'elle toucha terre, Juanito la prit

par la main et les deux gosses échangèrent un regard où pouvaient se lire la grande complicité et la profonde affection qui les unissaient.

En tapinois, ils coururent jusqu'au mur par lequel Juanito était arrivé et, l'escaladant prestement dans l'autre sens, ils disparurent dans la nuit. Rafe resta seul dans le patio, à se demander si cette jolie petite blonde était sa fille, oui ou non.

Franchement, il espérait que non.

Mais il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

Les hautes fenêtres brillamment éclairées, les rideaux vaporeux, la plupart des portes ouvertes à tous les vents, simplifiaient particulièrement la surveillance de la maison. Rafe n'eut pas à regretter d'avoir oublié dans le Range Rover ses jumelles à infrarouge. Se faufilant au ras des murs, il jeta un coup d'œil par chaque fenêtre, essaya chaque porte pour voir lesquelles étaient verrouillées et lesquelles ne l'étaient pas.

Il eut même l'aplomb de se glisser à l'intérieur, dans le salon vide, où il regarda les photos. Cathy et les enfants de l'école qu'elle avait fondée dans le pueblo ; Cathy et le refuge qu'elle avait créé pour les pauvres. Il y avait des tas d'albums remplis de photos de Sadie bébé, Sadie à un an, Sadie à deux ans... Il y avait des photos de Cathy aux anges, en train de jouer avec Sadie ; de Cathy se consacrant à des bonnes œuvres et entourée de paysans reconnaissants... Sur une photo, Sadie et Juanito pendus à des trapèzes, tête en bas comme des opossums. Sur une autre, Sadie aspergeant Juanito avec un pistolet à eau. Rafe n'avait pas oublié ce que lui avait dit Cathy sur sa passion pour la photo. Elle avait commencé toute petite parce que ses parents ne faisaient jamais de photos de famille. Les seules qui les intéressaient, c'étaient celles qui représentaient le couple Calderon en compagnie de célébrités diverses : Rose Kennedy, le pape, la princesse de Galles, Neil Armstrong, Leonard Bernstein, Stallone, Sinatra et tutti quanti.

Cathy avait dit qu'elle ne rêvait que d'une vie simple. Elle voulait remplir des albums avec des photos de son mari, de ses enfants, de ses vrais amis et de ses animaux familiers. Lui-même, elle l'avait photographié mille fois. Et il aurait souhaité avoir plus de temps à consacrer à l'inventaire des albums,

mais il entendit un bruit qui le contraignit à battre en retraite. Trente minutes plus tard, il connaissait la maison de fond en comble. Encore un peu et il avait un plan.

De sa cachette, il avait vu Maurice essayer de faire l'amour avec Cathy lorsqu'ils étaient sortis sur la terrasse. La scène avait été brève et plaisante, Cathy priant son Maurice de réserver ses assauts les plus brûlants pour la chambre à coucher car elle était positivement terrifiée à l'idée que Sadie fasse son entrée au moment crucial.

Terrifiée. C'était bien le mot qu'elle avait employé. D'après les bribes de conversation qu'il avait attrapées au vol, où il était question d'une autre scène torride et d'une valise remplie d'iguanes, Rafe en avait conclu que la sorcière miniature n'était pas folle du baron français que Cathy projetait d'épouser.

Changeant de cachette, Rafe avait observé la vieille Mexicaine occupée dans la cuisine. Il ne pouvait s'agir que de cette adorable nourrice dont il avait si copieusement entendu parler : Pita. Il l'avait regardée se préparer une assiettée de chips de maïs, les saupoudrer de fromage et les mettre au four : son dîner, sans doute... Puis, elle avait disposé sur un plateau des amuse-gueules et débouché une bouteille de champagne qu'elle avait glissée dans un seau à glace. Ça, c'était pour Cathy et son sigisbée.

Rafe s'était alors dit qu'il ne pouvait pas rester là indéfiniment et que c'était peut-être le moment d'aller voir où en étaient les deux tourtereaux. Il aurait mieux fait de rester à surveiller les faits et gestes de Pita, car alors il l'aurait vue verser dans le goulot de ladite bouteille de champagne une pincée de poudre d'un violet peu ragoûtant. Et, là encore, il n'aurait pas été au bout de ses surprises. Car ensuite, la scène, d'étrange, avait viré au bizarre. La vieille avait dessiné dans l'air quelques signes cabalistiques puis, comme un écolier qui apprend sa leçon, elle avait ouvert un cahier et lu tout haut des abracadabras. Cela fait, Pita, avec un sourire d'intense satisfaction, avait tapoté la bouteille de champagne comme on flatte une bonne bête.

Si Rafe avait vu tout cela, il se serait peut-être méfié !

Oui, mais voilà, pendant ce temps-là il était en train de grimper jusqu'au balcon du second étage, le plus simplement du monde, en s'aidant du même arbre dont Sadie s'était servie tout à l'heure pour descendre. Cathy et Maurice étaient chacun dans sa chambre, en train de se déshabiller. Pour Maurice, un regard suffit. Cathy lui parut mériter un examen plus prolongé. Lorsqu'elle ressortit de la salle de bains avec, pour tout voile, une serviette nouée autour de la taille, il resta médusé. Quand elle laissa tomber la serviette pour apparaître vêtue de son seul bronzage, le sang de Rafe ne fit qu'un tour. Longtemps, elle resta plantée devant le miroir à s'observer d'un œil peu complaisant. Puis, elle commença à faire des choses. Elle se mit sur la pointe des pieds, tournoya devant le miroir, s'observa sous toutes les coutures. Elle joua avec ses cheveux, prit des pauses séductrices. Enfin, elle s'aspergea de lotion, s'attardant sensuellement sur les seins, qu'elle rapprocha l'un contre l'autre, souleva, pétrit, puis sur le ventre, les cuisses...

Rafe en aurait hurlé. Était-ce pour son Maurice qu'elle se préparait ainsi comme une hétaïre !

Il se souvint des charmes qu'elle avait déployés avec lui le premier soir, alors qu'elle se croyait partie à la conquête d'une espèce de malfrat, et il dut se retenir à quatre pour ne pas faire irruption dans la chambre, l'empoigner, la jeter sur le lit et lui donner ce qu'elle paraissait désirer si ardemment. Un homme qui ne l'aurait jamais eue à lui, qui n'aurait rien su des belles nuits qu'on passait dans ses bras, des extases qu'elle était capable de procurer, la voyant ainsi, l'aurait désirée, certes, mais il n'aurait pas connu l'espèce de fureur jalouse qui s'empara de Rafe à ce moment-là. Non, elle était à lui. Il avait eu ses prémices et aucun autre homme n'avait le droit de la toucher.

C'est alors qu'il eut l'idée de son plan.

Evidemment, cela voulait dire un sacré saut dans l'inconnu. Mais, avec Cathy, ce n'était pas la première fois. Un sourire amer incurvant ses lèvres, il tira son pistolet de dessous sa chemise. Il vida le chargeur dans sa main, compta et recompta les balles pour être sûr de les avoir toutes. Puis, il les mit dans la poche arrière de son jean, celle où il y avait déjà les menottes. Il avait besoin de son arme pour intimider, pas pour tuer.

Maurice, pendant ce temps-là, se croyait encore au seuil du bonheur. Il chantait paisiblement L'amour est un oiseau rebelle sous la douche, lorsque Rafe arriva par-derrière et lui enfonça le canon de son pistolet dans le bas du dos. C'était la première fois de sa vie que Rafe s'en prenait à quelqu'un qui n'avait fait de mal à personne.

Il n'y eut pas de lutte, pas d'esclandre. Juste une conversation à mi-voix, brève, réduite à l'essentiel. Pas assez brève toutefois pour empêcher Rafe de remarquer l'élocution lente, snob, et la touche d'accent français de Maurice. Au moment de passer les menottes au Français tout nu, livide et tremblant, Rafe présenta des excuses.

— Il en faudra plus pour réparer un tel affront, répondit le baron avec un bel aplomb.

Alors, Rafe le bâillonna, lui ligota les chevilles avec une cravate et l'enferma dans un placard avec deux couvertures et un oreiller. Sur ce, il se rasa, se doucha et s'aspergea d'Habit rouge, l'after-shave du Français. Puis, il enfila le pantalon noir, le pull à col roulé de mohair noir et la veste de cachemire gris que le baron avait préparés pour lui-même. Trouvant les mocassins irrémédiablement trop petits, Rafe garda ses boots. Mais le reste allait à peu près.

Il passa le peigne de Maurice dans ses cheveux courts et, après s'être regardé une dernière fois dans la glace, quitta la pièce.

— Décidément, je n'ai pas de chance, songea-t-il avec un petit sourire narquois. Pour avoir Cathy, il faut toujours que je me fasse passer pour un autre...

Cathy sursauta au léger frappement contre la porte de sa chambre, renversant la flûte de champagne qu'elle tenait, moitié sur le dos de sa main, moitié sur sa robe. Elle était si nerveuse qu'elle avala d'un trait ce qui restait au fond de son verre et s'en versa un autre. Puis elle remplit une flûte pour Maurice. Elle ne croyait pas une seule seconde que le philtre d'amour de Pita puisse marcher. C'était seulement qu'elle avait besoin de la griserie du champagne pour oser affronter la situation.

Etrange, mais l'idée de faire l'amour avec Rafe ne l'avait jamais intimidée ainsi — pas même la première fois.

Mais il y avait eu chez Rafe quelque chose de simple, de brut, de spontané, qui avait déteint sur elle. Tandis que Maurice appartenait à une espèce d'homme plus raffinée — bien supérieure, s'empressa-t-elle d'ajouter pour se rassurer. Le second coup contre la porte fut frappé encore plus doucement que le premier. Mais, aux oreilles de Cathy, il retentit comme un funeste tonnerre. En dépit de son bain aux adoucissants multiples, de toutes les lotions dont elle s'était enduite, de tous les parfums dont elle s'était aspergée et de son fourreau noir très sexy, elle envisageait la suite avec autant d'enthousiasme qu'un condamné à mort son exécution.

Vite, vite, elle vida son second verre de champagne, s'étranglant presque avec les bulles.

— Entrez donc... chéri.

La voix était mal timbrée, hésitante.

— La porte n'est pas fermée... chéri.

Elle avait beau faire, le petit mot tendre lui restait dans la gorge. La soirée commençait laborieusement...

La porte s'entrouvrit et une main se glissa à l'intérieur — rien que la main

—, tâtonna à la recherche de l'interrupteur et éteignit la lumière. Oh, que n'y avait-elle pensé plus tôt ? Maurice, qui était si élégant et raffiné, si

exquisément délicat, avait compris d'instinct que les choses seraient plus simples pour elle dans le noir.

Et il faisait vraiment noir maintenant, comme dans un four, car Cathy avait tiré les doubles rideaux à toutes les fenêtres.

— Où êtes-vous, ma chérie ? demanda-t-il.

Peut-être était-ce l'effet du champagne, mais la voix de Maurice, assez grave, avec une pointe d'accent français, paraissait plus sensuelle que d'habitude. Cathy frissonna, tout émue. Au fond, elle avait peut-être eu tort d'appréhender cette soirée.

Ou alors... il y avait peut-être vraiment quelque chose dans la potion magique de Pita.

Non, cette dernière hypothèse était trop sotte pour mériter la moindre considération.

— Je suis là, répondit Cathy.

Elle se sentait déjà un peu moins nerveuse. Sa voix sonnait claire. Il traversa la pièce sans hésitation, sans bruit, comme un prédateur nocturne, et vint s'immobiliser tout près d'elle dans une attitude d'attente. Maurice la dépassait de la tête et des épaules. Jamais il ne lui avait paru aussi grand. Et elle ne s'était jamais sentie aussi petite auprès de lui. Lorsqu'un nouveau frisson de désir lui secoua l'échine, elle commença réellement à croire en la magie.

Elle lui tendit un verre. Au moment où il s'en saisit, leurs doigts se frôlèrent. Cathy sursauta. Jamais les mains de Maurice ne lui avaient paru aussi chaudes. Ni si dures et calleuses. Lui aussi sursauta, d'ailleurs. Au reflet d'un rayon de lune dans le cristal, elle le vit lever son verre. Il visa juste. Les deux flûtes s'entrechoquèrent en lançant une note pure.

— A nous ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Idem.

Idem ? D'où cela sortait-il ? D'ordinaire, Maurice parlait un langage plus châtié. Il vida son verre d'un trait. Cela non plus ne lui ressemblait pas. Que ce soit vin, champagne ou liqueur, en principe, il savourait lentement, en connaisseur et en homme du monde qu'il était.

Bizarre, mais tout à coup il lui rappela un autre homme, de bien moins haute extraction, avec des goûts nettement plus simples et des appétits plus voraces. Sans doute Maurice n'était-il pas tout à fait dans son état normal, ce soir. Etant donné les circonstances, cela pouvait se comprendre. Elle aussi était nerveuse. Sans raison, elle repensa à Pita, aux yeux brillants et à la mine réjouie de la vieille nourrice lorsqu'elle lui avait apporté la bouteille de champagne drogué. Seigneur ! Le sortilège était censé la faire tomber amoureuse de Maurice, et non rêver de Rafe !

Cathy reposa sèchement son verre car son sang lui semblait déjà assez échauffé comme cela.

— Vous ne voulez plus de votre champagne ? murmura-t-il.

— Je, euh, la tête me tourne, balbutia-t-elle.

— A moi aussi.

Il vida sa flûte et la posa sur la table.

— En un moment pareil, c'est le contraire qui serait étonnant, dit-il d'une voix très grave aux accents enjôleurs.

Lorsqu'il se rapprocha, elle fit un bond de biche aux abois.

— N'ayez pas peur, murmura-t-il gentiment.

— C'est que... il y a si longtemps, expliqua-t-elle dans un souffle.

— Combien de temps exactement ?

Elle ne remarqua pas qu'il n'avait plus la moindre trace d'accent étranger.

— Six ans et demi.

Pourquoi la forçait-il à repenser à Rafe dans un moment pareil ? Elle en était toute chavirée.

Pendant un instant, il resta complètement immobile dans l'obscurité et le silence.

— Qui était-ce ? demanda Maurice.

Sa voix trahissait sa tension. On le sentait prêt à exploser. Après un long silence, elle répondit tout bas en hoquetant presque :

— Le père de Sadie, bien sûr ! Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait jamais eu personne d'autre que lui.

OceanofPDF.com

Elle l'entendit ravalé son souffle, comme s'il venait d'apprendre une nouvelle stupéfiante. Pourtant, c'était une chose qu'elle lui avait déjà dite et qu'il avait paru accepter.

Il souleva la bouteille de champagne, s'en resservit un verre, le but d'un trait, s'en resservit un autre, le but tout pareil.

Et Pita qui avait dit que plus il en boirait, plus la potion ferait d'effet... !

Fadaises que tout cela !

— Maurice, vous n'avez pas de raison de vous mettre dans cet état. Il y a longtemps que c'est fini.

— En êtes-vous sûre ?

Son ton était plus sombre, plus sec, tout à fait différent.

— Oui, euh, oui, balbutia-t-elle. Je ne... je ne pense jamais à lui.

— Alors, pourquoi votre voix tremble-t-elle ?

— Parce que... j'en ai gardé des souvenirs épouvantables, voilà pourquoi !

J'ai fait de la peine à ma famille. Et puis, il y a eu la naissance de Sadie. J'ai abandonné mes études, j'ai dit adieu à mes ambitions... Je suis venue m'enterrer ici... je... je... Je n'aime pas avoir à repenser à lui.

— Et Sadie ? Que dit-elle de son père ?

— Elle l'idéalise. Je la laisse faire. Mais il est le dernier à qui je confierais le soin d'élever mon enfant, croyez-moi. Lorsque vous l'aurez adoptée, vous serez le seul père qu'elle ait jamais connu.

— Vous pensez vraiment que cette valise pleine d'iguanes ne signifiait rien ?

— J’espère que vous ne lui en voulez pas pour ça. Elle est toute petite, espiègle, et je dois avouer que je ne l’ai pas bien élevée. Mais tout cela changera quand vous serez son père. Elle vous respectera et vous aimera dès qu’elle fera l’effort de chercher à vous connaître.

— Amen.

— Oh, Maurice, je vous en prie, laissons là Sadie et Rafe. Soyons égoïstes, ne pensons qu’à nous-mêmes, ce soir. Nous avons si peu de temps. Vous avez été si patient, je vous ai fait attendre si longtemps. Vous ne pouvez pas savoir à

quel point cette soirée est importante pour moi.

— Et pour moi donc !

— Maurice, dites-moi franchement : croyez-vous en l’amour ? A ce qui s’appelle le Grand Amour, avec des majuscules ?

— J’y crois, oui. Je crois qu’un homme et une femme peuvent être heureux ensemble... si les autres ne leur mettent pas des bâtons dans les roues. Sa voix paraissait un peu bizarre.

— Quels autres ? demanda Cathy.

Au lieu de répondre, il remplit une nouvelle fois de champagne les deux flûtes, en plaça une entre les mains de Cathy et leva l’autre.

— Portons un toast au Grand Amour avec des majuscules, murmura-t-il.

— A nous, dit-elle. Au Grand Amour.

— Au Grand Amour, répéta-t-il en écho.

Mais lorsqu’ils eurent bu et reposé leurs verres et qu’il vint pour la prendre dans ses bras, une nouvelle fois elle se déroba.

— Qu’est-ce qui ne va pas, ma chérie ? demanda-t-il avec bienveillance...

et une pointe d'accent français recouvrée.

— Maurice, je... Pardonnez-moi, je ne sais plus bien où j'en suis.

— Ayez confiance en moi, murmura-t-il.

Quand elle sentit qu'il lui posait la main sur les seins, elle frémit de haut en bas.

— Tout ira bien, dit-il, sa main tiède se faufilant dans son décolleté. Cathy avait toujours appréhendé que Maurice pose les mains sur son corps. Mais, ce soir, c'était comme si Rafe, et non Maurice, la touchait. C'était exactement comme la première fois : la même science amoureuse, le même art d'allumer le désir.

Elle n'oubliait pas la mixture prétendument magique que Pita avait versée dans le champagne. Oui, mais les sortilèges de Pita avaient une fâcheuse tendance à mal tourner. Était-ce pour cela qu'elle évoquait Rafe au moment de céder à Maurice ?

L'espace d'une seconde, elle fut tentée de continuer ainsi, dans les bras de l'un et pensant à l'autre. Mais soudain elle se glaça, horrifiée par sa conduite. Quelle trahison ! Quel affreux mensonge !

— Je... c'est impossible, murmura-t-elle, l'air coupable. Maurice, je ne pourrai jamais.

Elle battit en retraite de quelques pas en titubant. Si c'était cela, pouvait-elle sérieusement envisager de se marier ? Elle pensa à sa mère, aux longs mois de préparatifs, à son beau-père — au fond, cette alliance était son idée —, aux centaines d'invités, à la robe de mariée sur un mannequin d'osier dans sa chambre à Casa Tejas. Et elle se sentit prise au piège.

— Je suis navrée, murmura-t-elle.

Et puis, prise de panique, elle s'enfuit vers la salle de bains avec l'intention de s'y retrancher jusqu'à ce que Maurice abandonne tout espoir et s'en aille. Mais il courut après elle et la rattrapa avant qu'elle n'ait eu le temps de

mettre son plan à exécution. Lorsqu'il la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine, elle pleurait. Il lui caressa les cheveux et l'embrassa sur la bouche.

— Non, non, implora-t-elle, ce n'est pas ce que je veux. Mais ce qu'elle voulait, elle ne pouvait pas le dire.

— Si, dit-il. Vous avez envie de moi, je le sens. N'ayez pas peur... chérie.

— Non, je...

Mais, sous ses caresses, elle se sentait faiblir. Maurice haletait, son souffle était brûlant. Il resserra son étreinte et, la plaquant contre son ventre, lui fit éprouver la vigueur du désir qui le travaillait. Elle se cambra, à demi vaincue, renversa la tête en arrière, continuant de le combattre, lui martelant la poitrine à

coups de poing. Mais, ce faisant, elle offrait sa gorge à l'assaut de ses baisers. Le sol se déroba sous leurs pieds. Pita avait-elle vraiment accompli un prodige ? Ou bien n'était-ce, une fois de plus, qu'un bébé tremblement de terre ?

Quoi qu'il en soit, ces lèvres-là avaient le don de procurer des délices rares. Cathy cessa de se défendre. Elle rouvrit les poings et lui posa les mains à plat sur les épaules, en signe de reddition.

Elle se figurait que c'était Rafe qui l'embrassait, la caressait, l'aimait. L'illusion était parfaite. La tentation, irrésistible. Et elle était censée tomber amoureuse de Maurice ! Décidément, Pita n'avait pas la main heureuse avec ses sortilèges !

Combien de fois n'avait-elle pas rêvé de cet instant où Rafe sortirait du néant pour s'emparer d'elle et la subjuguer sous la puissance de son désir. En vérité, chaque soir. Et il y avait six ans et demi qu'elle dormait seule !

Cathy poussa une plainte et s'abandonna malgré elle à ce désir honteux et violent qui la poussait à utiliser cyniquement le corps d'un homme pour éteindre des feux allumés par un autre.

— Il y a si longtemps que j'attends cela, murmura-t-elle presque imperceptiblement.

— Vous avez envie de moi autant que j'ai envie de vous, murmura-t-il à son tour, avec, dans la voix, une violence mal contenue et quelque chose de vaguement désespéré.

Leurs bouches se trouvèrent dans l'obscurité et, sans cesser de s'embrasser, ils se rapprochèrent du lit.

En quelques gestes précis, il lui ôta ses vêtements. D'être nue la rendit plus audacieuse. Elle passa des doigts aveugles mais délicats sous son pull et partit à

l'exploration de son ventre musclé, de son ample poitrine. Puis elle dégrafa la ceinture de son pantalon et y plongea hardiment les deux mains. Saisi d'une subite frénésie, il se débarrassa de ses vêtements comme s'ils étaient en feu.

Ils tombèrent sur le lit.

Il la couvrit de caresses expertes, allant droit aux points les plus sensibles, comme s'il la connaissait de toute éternité.

Leur désir était si neuf, si radieux que, même avant qu'il ne la prenne, ils ne faisaient déjà plus qu'un, corps et âme.

Pourtant, lorsqu'elle toucha au pinacle du plaisir, ce ne fut pas son nom à lui qu'elle cria.

Ce fut celui de Rafe.

Un terrible frisson les parcourut tous deux.

C'est seulement lorsque l'extase se dissipa qu'elle se rendit compte de ce qu'elle avait fait et chercha à s'excuser.

— Maurice, je suis navrée, je ne sais quoi vous dire...

Elle se détourna, affreusement triste et prise de cuisants remords, mais il l'enserra dans ses bras puissants et la contraignit à demeurer sous lui.

— J'ai honte, murmura-t-elle d'une voix brisée. Je ne sais pas ce qui... Oh, Maurice, vous êtes la dernière personne au monde à qui je voudrais faire du mal.

— N'y pensez plus.

— C'était si merveilleux et je... J'ai l'impression d'avoir tout gâché.

— Au contraire.

Elle entendit distinctement un sourire dans sa voix. Comme disent justement les Français : « Bon sang ne saurait mentir. » Ah, elle avait eu grand tort de désespérer de Maurice. Une fois de plus, il montrait ce qu'était un authentique aristocrate. Sa gentillesse, la générosité de sa nature le plaçaient moralement à

cent coudées au-dessus d'un voyou comme Rafe, qui aurait été jaloux comme un tigre si elle avait crié le nom d'un autre homme en un tel moment.

— Pardonnez-moi, dit-elle modestement.

Il lui posa le doigt sur les lèvres pour qu'elle se taise. Lorsqu'il parla, elle pensa qu'il devait être bouleversé, car ce fut avec un accent français plus prononcé que jamais :

— Il n'y a rien à pardonner... ma chérie.

OceanofPDF.com

Rafe se réveilla péniblement, avec le sentiment qu'une colonie de termites s'était attaquée à son cerveau. Dans l'obscurité, il ne savait plus bien où il était. La seule chose qu'il savait, c'était qu'il avait une migraine atroce. Jamais encore il n'avait eu pareille gueule de bois.

Puis Cathy, dans son sommeil, lui caressa l'épaule, et la mémoire lui revint. Il était au Mexique. Où sa tête était mise à prix. Il avait séduit la femme qu'il aimait... en se faisant passer pour ce qu'il n'était pas — une fois de plus.

Si ce n'était pas déjà le cas avant, cette fois, elle allait le mépriser. Cathy était pelotonnée contre lui, si délicate, si tiède, si douce. S'il n'avait pas éprouvé un tel sentiment de culpabilité, cette présence chérie à son côté

aurait suffi à son bonheur. Mais l'énormité de sa faute et le remords qui l'accompagnait l'empêchèrent de rien savourer.

Le champagne altérerait sa mémoire mais il se souvenait de suffisamment de choses pour se maudire.

Ainsi donc, il était bel et bien le père de la petite blonde de la photo. Sans l'ombre d'un doute. Et, lorsque Cathy avait reconnu qu'elle ne s'était jamais donnée à personne d'autre que lui... oh, il n'y avait pas de mots assez forts pour exprimer le soulagement et la joie qu'il avait ressentis. Peut-être bien qu'ensuite les choses se seraient passées différemment... s'il n'y avait pas eu tout ce champagne ! Elle s'était enfuie, avait essayé de s'enfermer dans la salle de bains. Mais il l'avait rattrapée, embrassée de force, pour ainsi dire violée. Ensuite, au lieu d'avouer la vérité lorsqu'elle avait crié son nom, il lui avait fait l'amour de nouveau — comme pour la marquer au fer et prouver qu'elle lui appartenait, à lui et à nul autre.

En repensant à tout cela, il se prit en dégoût et en haine. Un dégoût profond, une haine virulente.

Mais quand même pas au point de regretter les voluptés partagées. Ni la douceur des moments qui avaient suivi, elle alanguie contre son épaule, lui

découvrant qu'il l'aimait plus que jamais et qu'il n'y avait que dans ses bras qu'il oubliait son atroce solitude.

Cathy poussa un profond soupir et reprit la main qu'elle avait abandonnée sur la poitrine de Rafe.

Il devina le moment exact où elle ouvrit les yeux, réveillée en sursaut par la découverte qu'il y avait un homme dans son lit.

Elle se redressa.

— Maurice, dit-elle d'un ton embarrassé en ramenant pudiquement le drap au-dessus de ses seins. Je pense que vous devriez regagner votre chambre avant que Sadie...

— Nous avons à parler.

— Pas maintenant. Sadie a l'habitude de se lever très tôt...

Rafe tendit le bras au-dessus de Cathy jusqu'à la table de chevet et alluma la lampe.

— Si, maintenant !

Les yeux de Cathy s'arrondirent de stupeur en découvrant le visage de Rafe penché au-dessus d'elle. Il la saisit fermement par les épaules et l'immobilisa sous lui.

— Je ne peux pas partir comme ça, ma belle. Tu conviendras avec moi que la situation est un peu compliquée.

Cathy commença par pâlir. Puis elle le foudroya d'un regard si implacable qu'il trembla. Mais bientôt elle parut se détendre et il crut qu'elle s'était apaisée. Un peu de vanité l'incita même à croire qu'au fond elle était heureuse de se réveiller avec lui plutôt qu'avec Maurice. En souriant, il commit l'erreur de relâcher son étreinte. Alors, elle en profita pour se jeter sur lui, toutes griffes dehors, comme un chat furieux.

Mais il fut le plus vif. Il esquiva l'assaut, lui saisissant au vol les poignets. Bien lui en prit car elle était sans doute partie pour lui arracher les yeux. Comme elle se débattait avec fougue, il s'assit sur elle.

— Calme-toi, murmura-t-il, alors qu'elle continuait de se démener comme un beau diable pour se dégager. Je ne te veux aucun mal.

— Tu ne me veux aucun mal ? Quel aplomb ! Comment as-tu pu te conduire d'une manière aussi... abjecte ? s'exclama-t-elle d'un ton rageur. Tu m'as laissée croire... que tu étais... l'homme que j'aime...

— C'est peut-être précisément ce que je suis, répondit Rafe. Elle lui lança un regard mauvais.

— Non ! Jamais de la vie ! Ce n'est pas possible, c'est... un cauchemar. J'aime...

Elle s'interrompit, prenant un air buté.

— Ne le dis pas, tu mentirais, s'emporta Rafe. C'est avec moi que tu veux être ! C'est avec moi que tu voulais faire l'amour hier soir. Avoue-le, Cathy.

— N-non, articula-t-elle péniblement.

Son beau visage était livide.

— Tu te trompes du tout au tout, ajouta-t-elle d'une voix blanche en détournant les yeux.

— C'est pourtant mon nom que tu as crié en arrivant au septième ciel, pas celui de ton Maurice.

— Au septième ciel ! répéta Cathy sur un ton dégoûté. Quelle expression vulgaire ! Mon Maurice, comme tu l'appelles, ne l'aurait jamais employée...

— Il ne t'y aurait jamais envoyée non plus ! répliqua Rafe avec un petit ricanement sardonique. Ecoute, je suis le père de Sadie, le seul amant que tu aies jamais eu. C'est pourquoi je suis prêt à tout pardonner, tout oublier...

— Tu n’es pas le père de Sadie ! lança-t-elle en l’interrompant. Ou alors, seulement son père biologique !

— Elémentaire !

— Tu ne la connais même pas !

Rafe tiqua.

— A qui la faute ? s’insurgea-t-il, piqué au vif. La même personne ne pouvait pas lui cacher qu’il était père et l’accuser d’avoir négligé son enfant ! C’était absurde.

— Tu t’es enfuie, reprit-il. Je t’ai écrit, tu n’as jamais répondu.

— Parce que je savais que tu continuerais de me mentir... et j’avais peur d’être tentée de te croire. Penses-tu vraiment que j’avais envie d’avoir un bébé

toute seule ? Je te l’aurais dit, mais...

— Mais ? insista Rafe.

Cathy ravala les sanglots qui s'amoncelaient dans sa gorge.

— Mais je savais bien que tu n'aurais pas voulu d'elle... Ou alors, tu te serais servi de son existence pour extorquer davantage d'argent à mon beau-père. Rafe serra les dents au souvenir du paquet de billets épais comme trois bibles que Calderon avait jeté dans la boue sanglante du caniveau.

— Tu ne m'as jamais accordé une pensée, dit-il froidement. Quant à me servir de Sadie pour soutirer de l'argent au rastaquouère qui te sert de père adoptif, oublie ça. Je n'étais pas à vendre il y a six ans et demi, je ne le suis pas davantage aujourd'hui... Mais, grand seigneur jusqu'au bout, je suis même prêt à te pardonner cet affront en plus du reste.

— Pauvre fou ! Je n'ai que faire de ton pardon ! Tout ce que je veux, c'est que tu t'en ailles. Hors d'ici, Rafe Steele ! Immédiatement !

— La fidélité sexuelle compte beaucoup à mes yeux, chérie, répliqua-t-il posément.

— Tu es un prétentieux doublé d'un imbécile ! Qu'est-ce que tu crois ? La seule raison pour laquelle je n'ai jamais couché avec personne d'autre, c'est que mon expérience avec toi avait été tellement calamiteuse que j'avais des haut-le-cœur rien qu'à l'idée de la renouveler.

— Ah bon ? Tu ne t'en es pourtant pas privée... à la première occasion que tu as eue de refaire l'amour avec moi. Il a suffi que je te caresse le dos de la main pour que tu sautes jusqu'au plafond.

— Toi aussi, tu as « sauté », comme tu dis !

— Mais je ne le nie pas, moi. Et ne viens pas dire maintenant que tu n'y as pas pris de plaisir, parce que...

— Ce qui s'est passé la nuit dernière ne veut rien dire.

— Alors, pourquoi fais-tu cette mine ce matin, si cela ne veut rien dire ?

Il avança la main. A l'instant où les doigts de Rafe touchèrent sa gorge, elle frissonna. D'un geste violent, elle le repoussa.

— Tout ça, c'est à cause du champagne, dit-elle avec aigreur.

— Ah oui ?

— Le champagne ! Pita !

La voix de Cathy avait pris des accents hystériques. Affolée, elle chercha des yeux la bouteille.

— En as-tu bu beaucoup ?

— Tout. Jusqu'à la dernière goutte. J'ai une gueule de bois carabinée. Pourquoi ?

— Oh, pour rien, répondit-elle négligemment.

Mais son teint prit une pâleur de craie, et dans ses yeux écarquillés passa une lueur bizarre.

— J'en conviens, le champagne monte vite à la tête lorsqu'on a l'estomac vide, dit Rafe. Mais je n'ai pas fait l'amour avec toi parce que j'avais trop bu. J'ai fait l'amour avec toi parce que je te désirais comme je n'ai jamais désiré

personne dans ma chienne de vie. D'ailleurs, ce matin, dessoûlé, la tête dans un étau et en train de me quereller avec toi, je suis exactement dans les mêmes dispositions.

Elle continuait de le regarder d'un œil fixe — avec l'air d'hésiter entre une crise de larmes et une crise de nerfs.

— Tu n'aurais pas dû prendre la place de Maurice. Tu as tout gâché. Tous mes projets ! Pita...

Cathy resta la bouche entrouverte, comme si elle avait l'intention d'en dire davantage. Mais aucun mot ne réussit à se frayer une voie à travers sa gorge nouée.

— Tout ce que je sais, c'est que, lorsque je t'ai prise dans mes bras, je ne contrôlais plus rien, expliqua Rafe avec gentillesse. Tu étais magique. Quelque chose s'est emparé de moi. J'avais l'impression d'être possédé. J'aurais voulu résister que je n'aurais pas pu. C'était comme si un sortilège...

— Tais-toi ! murmura Cathy, toujours sur ce même ton étrange, sans timbre. Elle ferma les yeux. Néanmoins, une larme solitaire roula le long de sa joue. Rafe avança la main pour l'essuyer mais elle s'écarta, comme si elle répugnait à

son contact.

— Grands dieux ! geignit-elle en rouvrant des yeux terrifiés. Ça a marché. Mais pas avec l'homme qu'il fallait ! Oh, là, là ! qu'ai-je fait ?

— Cathy, je t'aime. Rien d'autre ne compte. Seulement cela, et notre si jolie petite fille.

Embarrassée, Cathy détourna le regard. Un peu de couleur lui monta aux joues.

— Tu ne comprends pas. Ce que tu ressens n'est pas, euh, réel.

— Je sais ce que je ressens, crois-moi, et ça n'a pas l'air d'être du toc. Comment discuter d'une pareille matière avec Rafe ? Il était si terre à terre !

— C'est Pita, tenta d'expliquer Cathy. Elle a mis quelque chose dans le champagne...

Rafe haussa les épaules. Tout ça n'était pas d'une cohérence confondante.

— Et alors ?

— La mère de Pita était une sorcière. Célébrissime. Pita a concocté une potion d’après le cahier de recettes de sa mère et elle a jeté un sort pour que Maurice et moi tombions amoureux l’un de l’autre.

— Comme dans Tristan et Iseult, commenta Rafe d’un ton plaisant.

— Seulement, ce n’est pas la bonne personne qui a bu le philtre.

— Comme dans Tristan et Iseult, redit Rafe.

— C’est toi et moi qui avons bu le champagne, Rafe, tu te rends compte !

martela Cathy.

A l’entendre, il s’agissait bel et bien de l’entrée en matière d’un roman tragique.

— Soyons sérieux, dit Rafe. Tu crois vraiment que ça m’intéresse de savoir si Pita a versé de la poudre d’orviétan dans le champagne ? Tout ce qui compte à

mes yeux, c’est que, après six ans et demi, je t’ai enfin retrouvée, et que je t’aime et que tu m’aimes et que nous faisons l’amour comme des dieux. Car je t’aime, adorable petite sotte, malgré tout ce que tu m’as fait endurer. Et toi aussi, tu...

— Non ! s’écria-t-elle d’une voix étranglée. Rafe, tu n’y es pas du tout ! En fait, tu me détestes, et moi... moi aussi, je te déteste. Seulement, nous ne nous en rendons plus compte. A cause du philtre d’amour de Pita, nous avons l’impression de bien nous plaire...

— Nous nous plaisons bien ! La formule est savoureuse ! En vérité, nous sommes fous l'un de l'autre, ma jolie. Et au diable Pita et sa potion. Tout ce que je sais, c'est que, pendant des années, je t'ai maudite et que la nuit que nous venons de passer a tout changé. Je t'aime. Je veux te prendre sous mon bras et t'emporter dans ma maison. Je veux t'épouser.

— Es-tu devenu fou ?

Elle lui balança sous le nez sa main gauche, avec le diamant de Dieu sait combien de carats qui brillait à son annulaire.

— La voilà, la réalité. Je suis officiellement fiancée. Au baron Maurice de Forcheville, descendant d'un compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant...

— Pff ! Comme ton beau-père descend de Charles Quint, marmotta Rafe.

— Ma mère prépare ce mariage depuis un an, continua Cathy sans se laisser démonter. Ses amis sont déjà rassemblés dans l'hacienda de ma famille.

— Et alors ! Romps avec Maurice, affronte ta mère. A la place d'un mariage, elle n'aura qu'à offrir à ses amis une grande fête pour commémorer l'indépendance du Mexique, ou la découverte de l'Amérique, ou l'invention du fil à couper le beurre, qu'importe ! Ils s'amuseront comme des fous et ne verront pas la différence. Et toi, tu auras juste perdu une occasion de gâcher ta vie. D'ailleurs, tu ne peux plus épouser ce baron d'opérette maintenant que tu as fait l'amour avec moi. Et si tu étais de nouveau enceinte ? Tu le lui ferais adopter aussi, celui-là ? Je sais bien qu'on dit que tous les rois sont des bâtards mais, quand même, il y a des limites à l'indécence !

— Tu es un monstre ! Tu ne comprends pas la situation.

— Bien sûr que je la comprends. Tu lui dis que tu m'aimes, que je t'aime, et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

— Il faudrait que je sois folle...

— Ce fut toujours l'un des charmes de ton caractère.

— Arrêteras-tu ?

— D'accord, nous sommes deux fous.

Il s'accorda un instant de réflexion avant de poursuivre :

— Les meilleures choses, dans la vie, ne sont pas de celles qui se prévoient. Elles arrivent, c'est tout. Exactement comme un accident. Sauf que c'est tout le contraire d'un accident. Elles prennent les gens par surprise juste au moment où

ils commencent à se dire qu'il n'y a plus d'espoir. Au fond, le plus grand de tous les arts, c'est celui d'attraper le pompon au manège de l'existence. Il faut savoir saisir sa chance quand elle s'offre, tout est là. Jusque-là, tu croyais avoir trouvé

le mari idéal, avec blason rutilant et arbre généalogique plus haut qu'un cèdre du Liban. Et me voilà ! Un ours mal léché, comme disait Manuel. Un malappris de Texan. Parmi mes aïeux, pas un seul compagnon d'armes de qui que ce soit. C'étaient des paisibles, mes ancêtres. Et ils descendaient parfois de cheval, mais jamais d'un Conquérant ni d'un Campeador. Et c'est quand même moi que tu vas épouser.

— Tu crois vraiment que c'est toi le pompon de mon manège ?

— Eh oui !

Il avança la main et toucha le pendentif qu'il lui avait offert des années auparavant.

— Dis-moi une chose, demanda-t-il en lui caressant le cou du dos de la main. Pourquoi portes-tu toujours ceci ?

Elle ferma les yeux et poussa un profond soupir.

— Va-t'en, murmura-t-elle. Laisse-moi à ma petite vie. Il lui baisa le front.

— Quelle petite vie, Cathy ? demanda-t-il tendrement. Tu n’as pas de vie du tout. Ni moi non plus. Et c’est ainsi depuis que nous nous sommes quittés. Et il en sera ainsi tant que nous ne serons pas réunis.

— Cette blague ! s’exclama-t-elle d’une voix triste à mourir. Tu mens comme tu m’as toujours menti. On te payait vingt dollars de l’heure pour me tenir compagnie. Tu m’as séduite, histoire de passer agréablement ton temps, c’est tout. Ça t’a été facile. Je n’étais qu’une gamine.

— Tu avais vingt ans.

— J’étais vierge.

— Et tu as promptement manœuvré pour ne plus l’être.

— Je ne me doutais pas qu’un jour tu me le reprocherais !

— Je ne te reproche rien, loin de là. Je te rappelle seulement que je ne t’ai rien volé.

— Ça, c’est vite dit ! Tu m’as menti d’emblée sur ton compte. Tu t’es construit un personnage susceptible d’intéresser une gamine qui se rebellait contre le conformisme de sa famille. J’étais naïve, toi, cynique : je n’avais aucune chance. Ah, si j’avais su qui tu étais...

— Eh bien ?

— Je ne sais pas ce qui se serait passé. Mais tout aurait été différent. Elle baissa la tête, accablée sous le poids d’humiliants souvenirs.

— Si seulement je pouvais penser que tu m’as trouvée un peu attirante.

— Attirante ! répéta Rafe d’un ton navré. La vérité, c’est que tu m’es apparue comme la femme la plus désirable de la terre ! A la seconde où je t’ai vue, mon sort était scellé. Et je ne savais pas encore qui tu étais.

— Mais mon beau-père m’a dit que...

— Qu’il crève !

— Il a dit, persista Cathy, que tout ce que tu as fait, c'était pour de l'argent. Rafe regimba sous l'insulte. Quelle piètre opinion elle avait de lui !

— Et tu l'as cru ?

— Les faits parlaient en sa faveur.

— Quels faits ? Tu es bien comme tous les riches, obsédée par l'argent. Tu le laisses détruire tout ce qui a un vrai prix dans l'existence. D'accord, pour commencer, tu n'étais qu'une mission de plus pour moi. D'accord, Manuel m'a payé double pour ne pas te perdre de l'œil — quarante dollars de l'heure, on t'a mal renseignée. D'accord, tout le monde n'est pas né avec une cuiller en argent dans la bouche. Il y en a qui sont obligés de faire des choses dégoûtantes, par exemple travailler pour gagner leur vie. Mais je t'aimais. Si tu veux continuer de penser que la seule raison que j'aie eue de désirer une liaison avec toi, c'est que j'étais payé pour veiller sur toi, et que couché on est mieux que debout — libre à

toi. Mais je te le redis : à l'époque, je t'aimais. Et la nuit dernière, j'ai découvert que je t'aimais toujours. Pendant des années, j'ai vécu dans la conviction que tu t'étais servie de moi. Mais je veux oublier le passé, repartir de zéro.

Cathy poussa un profond soupir et, l'espace d'une seconde, il crut qu'il avait partie gagnée. Mais le diamant de Maurice étincela de nouveau dans la clarté de la lampe, venant mal à propos lui rappeler qu'elle ignorait tout du sort de son fiancé.

Elle lança vers Rafe un regard inquiet et soupçonneux.

— Qu'as-tu fait de Maurice, au fait ? Pourquoi n'est-il pas venu, hier soir ?

— Il va bien. Revenons-en plutôt à nos moutons. Nous parlions de nous.

— Rafe, je t'ai demandé ce que tu avais fait de...

— Il va bien, je te dis.

Elle lui lança un regard noir.

— Rafe !

— Il dort dans le placard de sa chambre.

— Hein ?

— Eh oui...

— Pourquoi ça ?

— Parce que...

— Rafe !

— J'ai bien peur qu'il ne soit menotté, ligoté et bâillonné.

— Seigneur Dieu !

Sans plus se soucier de sa nudité, elle repoussa les couvertures.

— Il faut que j'aille le libérer.

Rafe la retint et la contempla longuement, comme hypnotisé. Sauf ses épaules à demi couvertes par ses cheveux, son adorable corps était exposé, sans voile, en pleine lumière. Spectacle enchanteur qui ralluma aussitôt son désir. Elle n'avait pas encore dit les choses qu'il attendait. Et elle s'apprêtait à

courir à la rescousse de l'autre. S'il la laissait aller maintenant, il était en grand péril de la perdre à jamais.

— Tu n'iras nulle part tant que je ne t'aurais pas forcée à reconnaître cette vérité toute simple : tu m'aimes.

— Pas question ! Bats-moi si tu veux mais je ne le dirai pas. Tout a toujours été faux entre nous, entaché de mensonge et de faux-semblant. Autrefois, tu étais mon garde du corps, et tu t'es fait passer pour un voleur pour me distraire, exactement comme une baby-sitter qui ne sait quoi inventer pour faire passer le temps à un enfant capricieux. La nuit dernière, tu as pris la place de Maurice et tu as bu le philtre qui lui était destiné. Tu n'avais pas le droit d'entrer dans mon lit. Cela ne te revient pas. Cela revient à Maurice. Je ne veux pas de toi. Je ne sais même pas qui tu es en réalité.

— Bien sûr que tu le sais, dit Rafe d'une voix rauque. Et, plus ça ira, mieux tu me connaîtras. Et, cette fois-ci, je te promets qu'il n'y aura pas de mensonges.

— Que veux-tu dire par cette fois-ci ?

— Je veux dire qu'on ne se quitte plus, mon amour, murmura-t-il. C'est moi que tu veux, rien que moi. Exactement comme je ne veux que toi, rien que toi.

— N-non.

Cathy, prise au dépourvu, avait nié machinalement. Mais lorsqu'il caressa d'une main ses seins majestueux, elle ne fit rien pour le repousser.

— Je veux la clé des menottes et celle du placard. Maurice...

— Quoi, Maurice ? Toute sa vie, il a été gâté, bichonné. Une nuit à la dure ne lui aura pas fait de mal. Qu'il reste donc à méditer sur les rudesses de l'existence une heure de plus, ça lui forgera le caractère. Et puis, un type aussi riche que lui n'aura aucune peine à se trouver une autre femme. Tandis que, pour moi, il n'y a que toi.

— N-non, je ne te crois pas.

Il la caressait toujours, de plus en plus hardiment, intimement. Elle ferma les yeux.

— Je croyais que toutes les femmes te couraient après ?

— Mais tu es la seule par qui j'aie jamais eu envie de me laisser attraper. A travers ses paupières closes, elle vit l'ombre de Rafe se pencher sur elle, devina qu'il avançait les lèvres à la rencontre des siennes et se mit à trembler. En acceptant ce baiser, elle scellait sa défaite, elle le savait. Cependant, elle ne fit rien pour l'esquiver.

OceanofPDF.com

Plus tard, vint le temps des doutes pour Cathy.

Ils avaient fait et refait l'amour. L'union de l'homme et de la femme avait accompli une fois de plus son éternel miracle. Une vague déferlante de sensations avait balayé comme du bois mort sur la grève leurs deux solitudes. Leurs âmes, chauffées au rouge par la passion, s'étaient fondues en une seule. Maintenant, Rafe était assoupi. Un sourire de béatitude flottait sur ses lèvres.

A son côté, Cathy réfléchissait.

Elle se demandait si les mots enflammés qu'il lui avait susurrés à l'oreille, le désir fou qu'il lui avait témoigné, les cris de volupté qu'elle lui avait arrachés, si tout cela, au fond, n'était pas que simagrées, illusions ; le résultat de la mystérieuse combinaison d'herbes et de drogues que Pita avait mélangées au champagne.

Quant aux sentiments extraordinaires qu'elle éprouvait pour lui, ils n'avaient peut-être pas non plus d'autre origine.

Elle n'avait garde d'oublier que Rafe était venu pour Sadie. Pas pour elle. Et qu'il avait changé de dispositions envers elle après avoir bu le champagne. Elle se tourna vers lui avec angoisse... mais il dormait toujours comme un bienheureux. Quelle était la force secrète de cet homme qui le rendait presque invincible ? Où puisait-il cette sérénité ? Bon sang, sa tête était mise à prix au Mexique ! Et il venait encore d'aggraver son cas en entrant par effraction chez elle, en s'attaquant à Maurice et, à la faveur de l'obscurité qui permet toutes les méprises, en abusant d'elle !

Si la police mexicaine lui mettait la main dessus, citoyen américain ou pas, c'était au bagne qu'il finirait ses jours !

De plus, elle était toujours fiancée, les invités affluaient déjà par centaines, friands d'assister à ce que certains journaux avaient baptisé « le mariage de la décennie ».

Et Rafe qui croyait qu'elle et Sadie n'avaient qu'à s'enfuir avec lui pour que tout soit résolu !

D'une façon ou d'une autre, l'urgence était, primo, de libérer Maurice, secundo, de faire sortir Rafe du Mexique avant qu'il ne lui arrive malheur. Ce n'était que lorsque Rafe serait en sûreté de l'autre côté de la frontière qu'elle pourrait songer à se reposer. Il fallait avant toute chose qu'elle réveille son chauffeur et lui dise de préparer la voiture — immédiatement !

Doucement pour ne pas éveiller Rafe, elle se leva et s'habilla. Un chemisier en chambray et un jean firent l'affaire. Puis elle fouilla les vêtements de Rafe à

la recherche de la clé des menottes et de celle du placard qui servait de prison à

Maurice. Ses doigts tremblants se refermèrent sur quelque chose de froid qui ressemblait à un tube d'acier. Un cri faillit lui échapper lorsqu'elle comprit qu'il s'agissait du canon d'un pistolet. Mon Dieu, en venant ici, Rafe savait donc les risques qu'il prenait...

Nerveusement, elle fouilla au fond des poches jusqu'à ce qu'elle tombe sur la longue clé plate du placard et sur celle des menottes, bien plus petite. Du bout du pied, elle poussa le pistolet sous le lit.

Puis elle sortit sur la pointe des pieds dans le couloir. La maison était vide et silencieuse. Son premier souci fut d'aller voir ce qui se passait dans la chambre de Sadie. La petite dormait tout habillée en travers du lit. Juanito faisait de même sur le tapis.

Cathy sourit. Ces enfants-là couraient du matin au soir jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Et ils se laissaient tomber à l'endroit où le sommeil les prenait. Sadie serrait contre sa poitrine la photo de Rafe, les deux crânes en plastique fluo que Cathy avait vus sur l'autel, chez Pita, et un petit panier au fond duquel demeuraient quelques pétales de marguerites dorées. A côté de Juanito étaient répandues des bougies, qui avaient dû lui échapper des mains pendant son sommeil.

Cathy décida de ne pas déranger les enfants pour l'instant. Cherchant ses clés, elle se dirigea vers la chambre de Maurice. Mais, alors qu'elle allait poser la main sur la clenche, la porte s'ouvrit.

Voyant paraître son beau-père, elle ravala son souffle. Il resta sans bouger ni parler dans l'encadrement de la porte. D'ordinaire, il était si bruyant, si différent...

La manière fixe dont il la regardait, son visage livide, son silence l'inquiétèrent. Non : ils la terrifièrent.

Calderon paraissait avoir vieilli de dix ans depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu. Il avait l'air hagard. Les cernes sous ses yeux étaient presque aussi noirs que ses prunelles.

— Bonjour, hijita. Je vais te débarrasser de ces clés, murmura-t-il d'une voix douce. Donne !

Il tendit la main. Comme un automate, Cathy obéit, laissant tomber les clés dans la paume de son beau-père. Sans attendre, Calderon les jeta par-dessus son épaule. C'est alors que Cathy s'aperçut qu'il y avait un homme, derrière Calderon. Elle reconnut l'un de ces anciens boxeurs professionnels poids lourds dont il aimait à s'entourer pour sa garde rapprochée...

Calderon lui désigna le placard d'un claquement de doigts. Puis il saisit Cathy par le coude et l'entraîna sans ménagement vers le bout du couloir. Mon Dieu, qu'allait-il faire ? Cathy réfléchissait à toute vitesse, terrifiée à l'idée que Rafe dormait paisiblement dans sa chambre.

— Papacito, murmura-t-elle, tu n'as pas l'air bien.

— Toi non plus, fillette. Tu es toute rouge. Comme si tu avais la fièvre. Je me faisais du souci à ton sujet. Viens en bas, nous allons parler de tout cela posément devant une bonne tasse de café.

— Mais...

— J'insiste, dit-il d'une voix méconnaissable.

Il serra plus fort le bras de Cathy et l'entraîna dans l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Elle aurait voulu lui dire qu'il lui faisait mal mais s'en dissuada en voyant sa mine.

Ils entrèrent dans la cuisine. Cathy alluma la lumière. Son angoisse croissait. Elle ne reconnaissait pas son beau-père. En face d'elle, il n'y avait plus qu'un étranger qui la regardait d'un œil menaçant.

— Est-ce que maman est venue avec toi ? demanda-t-elle en versant d'une main tremblante de l'eau dans la cafetière.

— Ta mère est trop occupée à préparer ton mariage. Si je lui avais dit que je te rendais visite, ça n'aurait servi qu'à l'inquiéter. Inutilement, sans doute... Elle s'est donné tant de mal pour que ce soit une belle cérémonie. Ce mariage est extrêmement important pour toute la famille, hijita, je suis sûr que tu t'en rends compte.

— Qu'entends-tu par toute la famille ? murmura-t-elle tout en cherchant désespérément un moyen d'alerter Rafe.

— Disons seulement que je n'aimerais pas froisser la susceptibilité du père de Maurice en des temps si incertains. Alors que nous venons juste de signer un contrat plutôt... délicat.

Calderon contempla d'un œil mauvais la bague de fiançailles au doigt de Cathy.

— Je... je ne savais pas que ce mariage était aussi important pour toi, balbutia-t-elle.

— Parce que tu refuses de grandir. Parce que tu as choisi de t'enterrer ici, répondit Calderon en martelant les mots. La haute finance internationale est

un jeu dangereux. En ces temps troublés, il suffit d'une erreur pour tout perdre.

— J'ai choisi d'élever ma fille moi-même, rétorqua vivement Cathy. C'est pourquoi j'ai choisi de vivre ici, dans un environnement où elle puisse se sentir aimée et où il n'y ait personne pour lui faire honte de ne pas avoir de père.

— Celui-là, j'aurais dû le tuer pour ce qu'il t'a fait, grommela Calderon sans chercher à dissimuler sa haine de Rafe. Je n'ai pas saisi l'occasion lorsqu'elle s'est offerte et je le regrette encore.

— Non. Ce qui est arrivé était ma faute aussi.

— En portant atteinte à ton honneur, il a porté atteinte au mien. Il n'y a que deux façons pour un homme d'expier un tel crime : la mort ou le mariage.

— C'est moyenâgeux ! se récria Cathy.

— Tous les hommes de ce pays sont du même avis que moi quant à ceux qui déshonorent les femmes de leur lignage. Et si par moyenâgeux tu entends que nous n'avons pas encore appris à badigeonner nos sentiments virils d'un vernis d'urbanité ni à refréner les fureurs légitimes que nous inspire la trahison, alors soit, moyenâgeux nous sommes !

— Je suis une citoyenne des Etats-Unis d'Amérique et le père de Sadie aussi. Et je croyais que tu étais un homme d'affaires international, un citoyen du monde.

— Mais je suis mexicain de naissance. Quand j'ai épousé ta mère, tu es devenue ma fille et tu es passée sous ma responsabilité.

— Non. Je suis responsable de moi-même. Je voulais Rafe. Calderon se redressa, furieux.

— Toi et moi, nous avons eu maintes et maintes querelles, non ?

Il parlait d'un ton las, mais c'était en un sens beaucoup plus effrayant que s'il avait crié.

Dehors, on entendit le bruit d'un pot de fleurs qui se brise et l'attention de Calderon se porta, derrière Cathy, vers la terrasse. Cathy jeta un coup d'œil pardessus son épaule. Par la grande baie vitrée, elle découvrit que ses beaux jardins grouillaient de policiers en uniforme, les redoutables fédérales. Elle se retourna vers son beau-père. A travers la cuisine, leurs regards se rencontrèrent.

Celui de Cathy, rempli de terreur.

Celui de Calderon, haineux.

— Je sais, dit-il sur un ton d'amer triomphe, qu'il a passé la nuit ici... avec toi. Je lui ai prédit il y a six ans ce qui se passerait si jamais il s'approchait encore de toi.

— Il est venu parce qu'il a appris l'existence de Sadie, commença Cathy d'une voix altérée par un subit accès de désespoir. Tu dois le laisser partir. Elle tomba à genoux.

— Je t'en conjure, papacito.

— Bah voyons, dit narquoisement Calderon. Pour qu'il puisse revenir et nous jouer un autre mauvais tour dans le goût de celui-ci ? Non, hijita, je ne peux pas le laisser me ruiner.

Sur un ton radouci, il ajouta :

— Ni détruire tes chances de bonheur avec Maurice.

— D-de b-bonheur ! répéta Cathy en s'étranglant sur un sanglot. Je... je ferai tout ce que tu veux... si seulement tu laisses Rafe s'en aller. Mais si tu lui fais du mal, je te jure que jamais, tu entends bien, jamais ! je n'épouserai Maurice de Forcheville ni aucun autre prétendant à ta convenance. Calderon sourit sardoniquement en poussant un profond soupir.

— Tss, tss, tss, tu n'étais pas une enfant facile, hijita, dit-il presque affectueusement. Et tu ne t'es pas arrangée en grandissant.

— Alors ? dit Cathy.

— Alors, soit. Epouse Forcheville, rends-le heureux... comme prévu. Et, de mon côté, je m'engage à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que Steele regagne sain et sauf son Texas natal. Sinon...

Calderon s'interrompit pour laisser place à un silence lourd de menaces. Le sourire aux lèvres, il regarda par-dessus la tête de Cathy, en direction du jardin et des federales qui prenaient position autour de la maison, quatre par quatre, armés jusqu'aux dents, prêts à bondir. Cathy devint livide. Calderon sourit de plus belle, se délectant du spectacle de sa frayeur.

— La police veut interroger Steele à propos d'un accident qu'il a provoqué hier avec un autocar. Il y a eu des dégâts. A l'autocar. Il a aussi molesté un coq.

— Un coq ! Mais tu es fou à lier !

— Il est entré par effraction dans ta maison, il a agressé Maurice de Forcheville, ton honorable fiancé. Et il a essayé de te violer. Mais, s'empressa d'ajouter Calderon en voyant Cathy prendre un air atterré, tu as héroïquement défendu ta vertu... en tout cas, ce sera la version officielle, celle que nous tâcherons de faire avaler au baron. Et puis, il y a ce triste, si triste épisode avec Hernando Guillén.

— Guillén était un assassin et un trafiquant de drogue.

— Guillén avait de nombreux amis haut placés qui aimeraient bien se venger du gringo qui s'est emparé de lui illégalement et l'a remis entre les mains du F.B.I. pour qu'ils le fassent griller sur la chaise électrique. Et les amis de Guillén sont mes amis. Son frère est déjà en route. Il ne va pas tarder à arriver ici.

— Tu n'es même pas sûr que Rafe ait quelque chose à voir avec l'enlèvement de Guillén.

— Et pour tout t'avouer, je m'en moque. Mais pourquoi t'obstines-tu à le défendre ? Tu as déjà oublié qu'il m'a extorqué une petite fortune en échange de sa promesse de ne plus s'approcher de toi ? Il a monté sa propre affaire avec cet argent. Je parie que, pour quelques dollars de plus, il se laisserait persuader de renoncer à Sadie.

Cathy détourna les yeux. Elle avait la nausée. Tous ses doutes à propos de Rafe remontaient à la surface.

— Il a dit qu'il voulait m'épouser, lança-t-elle avec panache.

— Qu'est-ce que cela prouve ? repartit Calderon du tac au tac. Il demanderait une de ses quatre mains à une guenon si elle se trouvait aussi riche que toi !

Avant que Cathy puisse répondre, la porte s'ouvrit en crissant sur les pavés et un Maurice au teint cireux entra. Ses cheveux blonds étaient en désordre.

Un peu de barbe assombrissait ses joues.

Avec un sourire forcé, il posa la paire de menottes et la petite clé sur la table. Le désordre de sa toilette mis à part, il ne paraissait pas avoir trop souffert de sa nuit dans le placard. Vaguement penaud, il admit avoir passé l'essentiel du temps à dormir. Non que l'affront subi ne l'ait scandalisé, en vrai gentilhomme qu'il se piquait d'être. Non qu'il n'ait été mort d'inquiétude à propos du sort de Cathy. Du moins, c'est ce qu'il proclama, et avec une certaine emphase. Mais, d'un autre côté, le placard était si tiède, si douillet que, malgré sa colère et ses tracas, il avait fini par s'endormir.

— L'esprit est prompt mais la chair est faible, amigo, lui dit Calderon en guise de consolation. Les disciples de Notre-Seigneur aussi se sont endormis pendant qu'Il endurait mille morts au jardin des Oliviers. Maurice s'approcha de Cathy à pas lents.

— Chérie, dit-il d'une voix lasse en esquissant un pâle sourire, est-ce que tout va bien ?

Il l'attira dans ses bras. Elle regimba pour commencer. Ce contact lui semblait étranger, pour ne pas dire impur, après celui de Rafe. Mais, se souvenant de la menaçante présence de son beau-père, elle fit semblant de se détendre.

— Cette crapule ne s'en tirera pas comme ça, assura Maurice en lui caressant la joue du bout de ses doigts manucurés. Je ne crois pas qu'il aura de nouveau l'occasion d'abuser de sa force avec quiconque.

D'une main, il la prit par la taille, de l'autre, il lui fit lever le menton. Et, sans lui laisser le loisir de protester, il la bâillonna d'un baiser. C'est dans cette position que Rafe les découvrit lorsqu'il fit son entrée dans la cuisine, poussé à grands coups de botte par deux federales.

— Rafe ! s'écria Cathy. Oh, mon Dieu, que t'ont-ils fait ?

L'un des flics enfonça la crosse de sa carabine dans le creux des reins de Rafe avec une telle violence que Rafe tituba et vint s'affaler aux pieds de

Cathy. Elle faillit hurler en voyant qu'il avait du sang dans les cheveux et que sa plaie au front s'était rouverte.

Horri  e, elle s'agenouilla près de lui. Mais lorsqu'elle étendit une main tremblante et vint pour caresser son visage meurtri, il s'écarta brutalement. Et, pendant un long moment, il la considéra d'un œil glacial. Elle en eut le souffle coupé. Un profond désespoir l'envahit. Sous le regard d'amère désillusion et d'intense mépris que Rafe lui lançait, elle ne pouvait plus respirer.

Maurice la releva et la serra contre lui.

— Vous n'avez aucune raison d'éprouver la moindre pitié pour ce gredin. Ou d'avoir peur de lui. Je vous promets que c'est la dernière fois que vous le voyez, ma chérie.

Quelque chose de terrible passa dans les yeux de Rafe. Puis, soudain, toute vie, toute passion s'effaça de ses traits, comme si, dégoûté, résigné à son sort, il se renfermait en lui-même.

Cathy, en dépit de la haine manifeste qu'il lui vouait, ressentit pour lui un accès de tendresse. Si fou que cela par  t, elle eut désespérément envie de s'  lancer dans ses bras et d'implorer son pardon. Mais elle resta figée, muette, à

le contempler.

Les policiers l'avaient battu si sauvagement que son œil droit était complètement fermé. Sa joue était si enflée qu'il avait peut-être la pommette et le nez cassés. Du sang noir s'écoulait de son front et de sa bouche. Cathy ravala sa salive. Elle avait dans la bouche un goût de larme.

— Rafe, je suis désolée. Tu...

Sachant ce qu'il pensait, elle n'osait pas soutenir son regard perçant.

— Tais-toi !

— Rafe..., implora-t-elle, de l'angoisse plein les yeux. Il sourit amèrement. Puis son visage durcit jusqu'à ce qu'on l'eût dit sculpté

dans le granite.

— Sois maudite, lança-t-il sans desserrer les dents. J'aurais dû me douter que je ne pouvais pas te faire confiance. Cette fois, tu ne seras pas contente tant que tu ne m'auras pas vu mort.

Chaque fois qu'il respirait, Rafe avait l'impression d'attiser un feu dans ses poumons. Dieu seul savait combien de côtes ces brutes lui avaient encore cassées.

Qu'est-ce qu'ils attendaient ?

Pourquoi est-ce qu'ils ne le tuaient pas maintenant, et qu'on en finisse ?

Depuis deux abominables heures, Rafe était prisonnier dans le salon de Cathy, écroulé dans un fauteuil trop moelleux, le canon d'un gros revolver Colt enfoncé contre sa tempe. Les gardes sentaient la sueur, leurs uniformes kaki étaient raides de crasse, leur haleine charriait des relents d'ail et de tequila. Cela faisait une heure que Rafe n'avait pas bougé. Tête basse, les bras sur les cuisses, les mains ballantes entre les genoux, il connaissait à présent par cœur la répartition géographique des taches de sang sur sa chemise et les défauts du carrelage à un mètre autour de ses boots.

Il préférerait ne pas relever les yeux si c'était pour voir encore Cathy et Maurice, épaule contre épaule, sur le canapé d'en face.

Non que Cathy resplendît de joie d'avoir retrouvé son baron. Au contraire, elle était pâle et lançait à la ronde des regards affolés. Elle ne cessait de triturer nerveusement sa bague de fiançailles et, chaque fois que le prétentieux caillou jetait un feu dans sa direction, Rafe avait l'impression qu'on lui enfonçait des épingles dans le cœur. Mais toute la haine qu'elle lui inspirait ne l'empêchait pas de voir qu'elle était dépassée par les événements. En appelant Calderon à la rescousse, elle ne pensait sans doute pas que les choses iraient aussi loin. Ses cheveux blonds encerclaient son angélique visage d'un halo doré. Rafe ne pouvait pas la regarder sans se

rappeler qu'il l'avait tenue dans ses bras peu de temps auparavant et qu'elle était douce et passionnée. A présent, sa beauté

était un fléau à contempler. Et il enrageait de voir le bras de Forcheville enroulé

autour de ses fines épaules. Car, même maintenant qu'elle l'avait vendu à ces crapules qui allaient l'assassiner sans autre forme de procès, elle avait été son bien le plus précieux sur cette terre, la seule qui lui ait jamais fait croire au bonheur et, malgré lui, son cœur en gardait l'empreinte. Quelqu'un cria :

— Señores, le capitaine Guillén !

Quelqu'un d'autre aboya :

— Garde-à-vous !

Les voyous en uniforme firent virevolter leur fusil. Des talons de bottes claquèrent. On fit force saluts. Le déploiement de discipline militaire fut si grotesque que Rafe en eut la nausée.

— Buenos dias ! lança une voix pleine de morgue et de prétention. Rafe leva les yeux et son écœurement s'accrut en voyant Carlos Guillén faire son entrée en roulant des épaules. Guillén le considéra d'un œil froid et luisant — un œil de serpent venimeux qui s'apprête à bondir sur sa proie.

— Las esposas, dit le capitaine d'un ton sinistre en posant les menottes de Rafe sur la table basse, si brutalement que Cathy sursauta. Las es-po-sas...

Rafe comprit que ces menottes signaient son arrêt de mort. Son sang se glaça dans ses veines.

Il avait peur de mourir.

Guillén commença à se pavaner dans la pièce. Tout en marchant, il tira un fin cigare d'un étui de cuir et le fit rouler dans sa paume — geste étonnamment délicat et raffiné pour un homme dont la nature inclinait plutôt à la brutalité. S'adossant au chambranle de la porte, il contempla la

scène offerte à ses yeux avec un air satisfait puis alluma son cigare avec des lenteurs calculées. Il paraissait décidé à savourer l'instant.

Apercevant Pita rencognée derrière une plante verte, il lui commanda d'aller chercher une bouteille de tequila et des verres. Pita, que son peu d'affection pour ce genre de macho avait convaincue de rester célibataire jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, sortit de la pièce en traînant les pieds. Son cigare à moitié consumé, Guillén se rapprocha de Rafe à pas lents.

— Il y a longtemps que j'attends ce moment, dit-il en anglais. Depuis le jour où tu as enlevé mon frère... Pourquoi être revenu au Mexique ?

Cathy cria :

— Non, ce n'est pas lui ! Il y a erreur sur la personne !

L'espace d'une seconde, Rafe s'autorisa à regarder la traîtresse qui l'avait jeté aux chiens pour la seconde fois de sa vie.

— Tais-toi donc, lui lança-t-il avec mépris. Tu devrais te réjouir. Tu as ce que tu voulais, oui ou non ?

Elle le regarda de ses grands yeux limpides.

— Non, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Oh, j'en ai assez de tes mensonges.

La seule présence de Cathy dans la pièce était une torture. Il l'avait aimée. Elle avait porté son enfant. Il avait risqué sa vie pour la revoir. Il lui avait fait l'amour. Il lui avait tout pardonné. Il lui avait demandé de l'épouser... Et elle, elle s'était faufilée hors du lit pour le livrer à cette bande de tueurs qui allaient le massacrer aussi facilement qu'un gosse écrase un insecte !

Et dire qu'il y a des gens qui cherchent à comprendre l'âme humaine !

Si Cathy le défendait maintenant, c'était parce qu'elle n'avait pas le cran d'aller jusqu'au bout de son infamie, c'est tout.

— Las esposas, gringo, dit Guillén. Les menottes. C'est ta marque de fabrique, ta signature. Tes amis du F.B.I., ils ont tué mon frère. Je l'aimais.

— Hernando Guillén a été jugé, déclaré coupable de meurtre et exécuté, dit Rafe sans émotion.

— Et il en sera de même pour toi, répondit Guillén en tapotant l'étui accroché à sa ceinture, d'où dépassait la crosse d'un énorme revolver.

— Il n'y a pas de peine de mort au Mexique. Qu'as-tu l'intention de faire ?

Me tirer une balle dans la nuque ?

OceanofPDF.com

— La justice mexicaine ne tue plus les criminels. C'est aux familles de venger elles-mêmes leurs morts. Une balle dans la nuque te ferait une fin trop douce. Avant, je vais m'amuser un peu avec toi. Tu vas mourir lentement. Muy despacio, mi amigo, dit Guillén, savourant cette dernière pensée dans sa langue maternelle.

Il tira goulûment sur son cigare et souffla un énorme panache de fumée. Trois centimètres de cendres tremblèrent et tombèrent sur le tapis. Une âcre odeur de laine brûlée se répandit dans la pièce.

— Papacito, implora Cathy désespérément. Aide-le. Fais quelque chose.

— Tu ne crois pas qu'il en a déjà assez fait comme ça ? demanda Rafe cyniquement.

Calderon leva les bras en l'air, feignant l'impuissance.

— Steele est entre les mains de la loi maintenant, dit-il.

— Mais, tu m'avais promis..., commença Cathy.

Ainsi donc elle avait passé un marché ! Quelle félonie ! Rafe serra les dents et les muscles de sa mâchoire lui firent mal à l'endroit où l'un des federales l'avait réveillé d'un coup de crosse.

Carlos Guillén se tourna vers Cathy.

— Señorita, dit-il avec un cruel sourire, votre, hum ! ami, le señor Steele, est recherché dans mon pays pour plusieurs crimes. Pas plus tard qu'hier, il a provoqué un accident avec un autocar et bon nombre de nos paisibles concitoyens ont été blessés.

— Ce tas de ferraille était en travers de la route quand je suis arrivé, protesta Rafe pour la forme. J'ai embouti ma propre auto pour l'éviter. Et vous savez très bien que, moi mis à part, personne n'a été blessé.

— Il a molesté votre fiancé, persista le capitaine, le señor dé Forchéville, un important touriste étranger, un V.I.P.

Il prononça : bi-aïe-pi.

— Mais, continua-t-il, ce n'est rien comparé à ce qu'il a fait à mon frère Hernando...

Soudain, de joyeux cris d'enfants retentirent dans le couloir. Pita, qui revenait avec un plateau lourdement chargé, poussa une petite exclamation de surprise lorsque Sadie et Juanito lui déboulèrent dans les jambes. Elle perdit l'équilibre. Les deux gosses continuèrent leur course comme si de rien n'était. Le plateau de Pita pencha dangereusement vers l'avant. Une bouteille de tequila et douze verres se mirent en branle. Ils glissèrent le long du plan incliné. La bouteille buta contre le rebord du plateau et plongea dans l'abîme. Un à un, comme les moutons de Panurge, les verres l'imitèrent. Il y eut un grand fracas de verre brisé. Un silence consterné se fit dans le salon. Même les enfants se figèrent.

— Lo siento, señores, dit Pita en se penchant pour ramasser les morceaux de cristal brisé au milieu d'une mare de tequila dorée.

— Lo siento, Pita, murmura la petite Sadie toute penaude. Fue un accidente. Je suis désolée, c'était un accident.

— Pita, hurla Calderon, laisse cela. Débarrasse-nous plutôt de ces deux-là avant qu'ils ne fassent quelque chose de pire.

Sadie courut se blottir dans les bras de sa mère et, avec une méfiance d'avare, posa tout près de ses pieds ses deux crânes de plastique fluo. C'est alors qu'elle vit, sur la table basse, les menottes.

— Oh, esposas ! murmura-t-elle en raflant les menottes avec lesquelles elle se mit à jouer.

Les longues manches de sa robe de sorcière ne cessaient de lui retomber jusqu'aux premières phalanges tandis qu'elle s'amusait à fermer et rouvrir

les menottes, et ça l'agaçait. Pendant ce temps-là, ses poches, bourrées de bougies, cognaient en rythme contre le rebord de la table.

— Pose ça et fiche le camp, Sadie, ordonna Calderon. Sadie ne broncha pas. Prise d'une subite passion pour les menottes, le front plissé, concentrée en diable, elle ne cessait de les fermer et de les rouvrir.

— Sadie ! hurla Calderon.

Sadie pinça les lèvres. Elle leva un regard buté en direction de son grandpère — peut-être pour évaluer les risques qu'il y aurait à demeurer en place une minute de plus — et, ce faisant, elle vit Rafe.

Après cela, un attelage de six chevaux ne l'aurait pas tirée hors de la pièce. Elle contempla Rafe comme s'il était une apparition, avec une expression de terreur sacrée dans ses immenses yeux d'enfant.

— Juanito, appela-t-elle d'une voix à peine audible en lui faisant signe de la rejoindre.

— Je t'avais dit que j'avais vu son fantôme, dit le garçonnet, paralysé par l'effroi.

Dans une espèce de transe, Sadie s'approcha de Rafe. Tout à coup, elle fit un abrupt demi-tour, sa robe noire tournoyant autour de ses gambettes bronzées, et courut ramasser ses affreux crânes de plastique. Toujours courant, elle revint s'agenouiller devant Rafe et déposa les crânes à ses pieds, dans une sorte d'hommage.

Et là, alors que la petite fée blonde relevait vers lui des yeux débordants d'adoration, Rafe tomba immédiatement amoureux d'elle — malgré la très fâcheuse posture dans laquelle il se trouvait.

— As-tu senti mes marguerites ? murmura Sadie dans un anglais parfait. J'ai semé des pétales tout le long du chemin, pour que tu me trouves facilement.

— Je ne suis pas mort, répondit Rafe à voix basse, ajoutant, après un coup d’œil à Guillén : Enfin, pas encore... Mais il est exact que c’est pour te voir que je suis venu.

Le regard de Sadie suivit la même direction que celui de Rafe et s’attarda sur les hommes qui se tenaient tout autour de la pièce, battant la semelle, avec des mines patibulaires, l’arme au poing.

— Daddy, est-ce qu’ils veulent te faire du mal ?

— Sa-die, ahora basta ! lança Calderon d’une voix tonitruante. Maintenant, ça suffit. A fuera ! Dehors !

OceanofPDF.com

— Non, abuelito ! Mon petit papy. Je ne veux pas que tu lui fasses du mal !
s'écria Sadie.

Grimpant sur les genoux de Rafe, elle le prit tendrement par le cou. Le federales qui braquait son revolver dans le dos de Rafe s'écarta d'un pas, gêné.

— Maman ! cria Sadie avec ferveur. Dis aux méchants messieurs de s'en aller !

— Hijita !

Calderon était manifestement à bout de nerfs. Cathy se vit contrainte d'intervenir. Elle se leva et se rapprocha lentement de sa fille.

— Ma chérie, dit-elle d'une voix conciliante, maintenant, il va vraiment falloir que tu t'en ailles.

— Non ! hurla la fillette avec frénésie, s'agrippant à son père comme un petit singe.

Lorsque Cathy empoigna la main de Sadie et tira, les menottes, que l'enfant tenait encore depuis tout ce temps, tombèrent sur le tapis avec un son mat. Cathy se pencha pour les ramasser. Avec la prestesse de son âge, Sadie les lui chipa. Dans le millième de seconde qui suivit, on entendit deux clic ! Il y eut un moment de stupeur générale. Enfin, l'on comprit ce qui venait de se passer : Sadie avait refermé l'un des bracelets d'acier autour du poignet de sa mère, l'autre autour du poignet de son père.

Rafe tira sur la chaîne comme une bête prise au piège, attirant Cathy contre lui — violemment. Déséquilibrée, elle se rattrapa à ses épaules, lui enfonçant malgré elle ses ongles dans la chair.

Il se pétrifia en comprenant qu'il se retrouvait soudé à cette créature d'aspect angélique et réellement démoniaque, à cette superbe incarnation du

mensonge, et qu'il lui fallait endurer sa chaleur, sa douceur, son parfum — tout ce qui faisait de cette proximité un supplice.

— Toi, ne me touche pas ! s'écria-t-il avec dégoût. Elle rentra la tête dans les épaules en esquissant une grimace de douleur et, vite, essaya de s'éloigner. Mais la chaîne était courte. Elle tira dessus avec l'énergie du désespoir. Pour tout résultat, la mâchoire d'acier se resserra de plusieurs crans sur son poignet. La douleur de cette morsure lui fit venir des larmes dans les yeux.

— Chérie, murmura-t-elle à sa fille. S'il te plaît, délivre-nous.

— Sadie, donne la clé ! ordonna Rafe d'une voix dure. Mais Sadie, qui s'éloignait à reculons d'un pas dansant, se contenta d'éclater de rire.

— Non, non, dit-elle sur un ton chantonnant. Parce que, sans ça, maman risquerait de te perdre de nouveau.

Avant que personne ne songe à s'interposer pour la contraindre à obéir, la petite futée avait atteint la porte.

Rafe tira sur son côté de la chaîne, Cathy sur le sien. Sans rien obtenir, sinon de se faire mal et de se frôler — contact effrayant pour elle, répugnant pour lui.

Dans l'embrasure de la porte, Sadie souriait facétieusement.

— Me voy, abuelito, je m'en vais, petit grand-père, proclama-t-elle en se payant le luxe de la docilité.

— Elle a toujours la clé, soupira Cathy avec accablement.

— Attrapez-la, vous autres ! hurla Guillén au même instant. Le petit Juanito fut le premier à s'élancer. Sadie referma la porte dès qu'il fut sorti et tira le verrou.

— Enfoncez-moi ça ! commanda Guillén.

Les federales s'attaquèrent à la porte à coups d'épaule. C'est à ce momentlà que se fit sentir la première secousse sous leurs pieds. Plutôt légère, pas vraiment inquiétante.

Puis, au-dehors, il y eut des craquements.

Dans le lointain, la montagne explosa.

La maison frissonna de haut en bas.

— Madre de Dios ! ce n'est pas un bébé tremblement de terre, geignit Pita en se signant.

Les chiens du village se mirent à hurler à la mort, les ânes à pousser des braiments affolés, les coqs à coqueriquer frénétiquement sur leurs perchoirs branlants. Par-dessus cette cacophonie accourait de l'horizon le plus sinistre des grondements.

Entre les chevilles de Rafe, les crânes de plastique roulaient. Il se leva et aperçut par la fenêtre la montagne s'effondrer par pans entiers. Une avalanche de rochers dévalait la pente, droit vers le village. Des maisons vacillaient. Les huttes de bambou des Indiens étaient déjà par terre. Une abominable odeur d'œuf pourri commençait à se répandre, signe que, quelque part, une canalisation de gaz s'était rompue.

Il essaya de s'enfuir mais le poids de Cathy le retint en arrière comme un forçat son boulet.

— Bouge-toi, lui cria-t-il.

Comme elle restait figée de terreur, il la tira brutalement. Pour incroyable que cela paraisse, il craignait pour elle au moins autant que pour sa propre sauvegarde. Il faut croire que le temps lui avait manqué pour apprendre à bien la haïr...

— Bouge-toi, je te dis. A moins que tu ne tiennes à mourir ici. Si Rafe le disait, c'est qu'il y avait vraiment du danger ! Elle pâlit plus encore.

— Sadie, murmura-t-elle. Il faut sauver Sadie.

Il y avait de plus en plus de gaz dans la pièce. Les yeux et la gorge piquaient.

La maison commença à dansotter. Une pluie de plâtre se détacha du plafond. Le lourd lustre en laiton se balançait dangereusement. Ils étaient juste dessous. Rafe se saisit de Cathy et l'écarta.

La terre se déchirait en poussant des plaintes sourdes et terribles. On aurait dit le souffle de mille ouragans, le fracas de mille navires poussés par mille tempêtes contre mille récifs.

La maison, à présent, tremblait sur ses bases. De toutes parts retentissaient grincements, gémissements, crissements — cris de la matière qui s'écorche, se tord, se brise.

On suffoquait dans les miasmes de gaz.

Quelques policiers se ruèrent sur le balcon. D'autres tombèrent à genoux, implorant la Madone.

Au milieu du chaos, Guillén seul gardait son sang-froid. Fixant Rafe d'un œil vengeur, il dégrafait méthodiquement l'abattant de son étui à revolver. A la seconde où sa main se refermait sur la crosse, Rafe le vit, plongea, frappa : son poing atteignit sa cible mollement, en bout de course. Touché à la pointe du menton. Guillén s'ébroua et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, Rafe, traînant Cathy après lui, s'était rapproché. Guillén dégaina. Rafe lui assena un terrible crochet du droit sur l'oreille. Guillén lâcha son arme et recula en titubant. Le bougre était solide. Il aurait dû tomber. En principe, après un crochet du droit de Rafe, on tombait.

Cathy ramassa le revolver et s'apprêtait à le jeter au loin, mais Rafe le lui prit des mains. D'une pichenette avec le pouce, il ôta le cran de sûreté. Puis, posément, il visa Guillén entre les deux yeux.

Guillén affronta l'œil noir du canon en cillant un peu, mais sans implorer de pitié.

De toute façon, plus rien ne pouvait s'interposer entre lui et la mort. Rien, sauf Cathy.

— Non, ne le tue pas ! cria-t-elle.

— Amusant, dit Rafe sans quitter des yeux le capitaine. Tu l'aurais laissé me tuer sans broncher, et maintenant...

— Non... Et je ne veux pas que tu deviennes un tueur... comme lui !

Rafe resta un instant à peser le pour et le contre. Finalement, il dut donner raison à Cathy car il jeta au loin le revolver. Non sans en avoir auparavant asséné un grand coup, avec le canon, en plein sur l'arête du nez de Guillén.

— Ne te plains pas, lui dit Rafe, alors que l'autre, à genoux, sanglotait derrière ses mains, du sang suintant entre les doigts. Tu as eu de la chance. S'il n'y avait pas eu le nez, tu l'aurais pris en pleine figure. L'instant d'après, Cathy et Rafe s'en allaient clopin-clopant vers la porte, celle-là même que Sadie avait verrouillée tout à l'heure et qui pendait à présent sur ses gonds, à demi ouverte par le séisme.

Chemin faisant, ils passèrent devant Calderon. Rafe s'arrêta près de lui juste le temps de l'empoigner par le col et de l'assommer d'un coup de tête. Puis il s'en fut dans le couloir avec Cathy à sa suite. Il était si pressé de sortir qu'il oublia de noter qu'elle n'avait rien entrepris pour le gêner tandis qu'il châtiât Guillén et Calderon. De même, il ne s'aperçut pas qu'elle le suivait de bon gré, qu'elle était aussi anxieuse que lui de s'échapper, que ce n'était pas un poids mort qui l'accompagnait mais une alliée.

Lorsqu'ils débouchèrent dans le patio, la terre tremblait toujours. Une scène de cauchemar s'offrit à leurs yeux. Des gens couraient en tous sens, criant. Les cloches de l'église sonnaient à toute volée. Des flammes orange s'échappaient d'une canalisation crevée, propageant l'incendie aux maisons. Cathy montra du doigt Sadie et Juanito qui avaient escaladé le mur blanc et s'en allaient vers les mines. Guillén parut sur le balcon, ses yeux noirs brûlant de haine dans son visage rouge de sang. Il épaula un fusil et les visa avec minutie. Rafe projeta Cathy à terre et se coucha sur elle avant

que ne parte le premier coup de feu. Cathy poussa un cri de terreur en voyant surgir de terre un petit geyser de poussière, tout près de leurs têtes, là où la balle avait frappé. Rafe se retourna. Sur le balcon, Guillén s'escrimait contre la culasse de son arme.

— Vite ! dit-il à Cathy. Son fusil est enrayé. Non, pas par là, cria-t-il encore en voyant qu'elle prenait vers le mur.

Enchaînés l'un à l'autre, jamais ils ne seraient arrivés à l'escalader. Et, sur fond blanc, quelles belles cibles ils auraient faites !

— Par là ! dit Rafe, désignant la porte cochère. Donne-moi la main. Parce que, main dans la main, il est moins malaisé de courir d'une même foulée.

Cathy obéit sans chercher à comprendre. Si Rafe le disait, il devait y avoir une raison.

Ils sortirent dans la ruelle, contournèrent la maison et filèrent vers la montagne. Quelques rochers roulaient encore le long de la pente. Cathy se figea, bouche bée, muette d'horreur, en voyant dans le lointain Sadie et Juanito s'engouffrer dans la gueule noire d'une mine.

— Vite, dit Rafe. Il faut les rattraper.

Entravés, mal chaussés, ils progressèrent en claudiquant entre les cactus et les ronces, sur un lit de pierraille. Ils étaient à mi-pente lorsqu'ils aperçurent, tout en bas, Guillén et trois de ses hommes qui escaladaient le mur de la maison et se lançaient à leur poursuite.

Si le salut était quelque part, c'était là-haut, dans le sillage des enfants. Le tranchant des cailloux leur déchirait les pieds, les épines des cactus leur écorchaient la peau. Guillén avait peut-être le nez cassé mais il n'était enchaîné

à personne. Il gagnait du terrain. Cathy haletait, geignait. Rafe, pour finir, la porta.

Lorsqu'ils entrèrent dans la mine, elle pleurait, à cause de la fatigue, à cause de la souffrance, à cause de la peur et à cause de l'inutilité de tout cela. Ils n'avaient pas fait vingt mètres dans le sombre boyau que les entrailles de la terre se tordirent de nouveau.

Le fracas fut terrible, comme si la montagne entière explosait. Les parois de la mine vibrèrent.

— Sadie ? appela Cathy.

Mais les enfants, qui s'étaient déjà enfoncés loin dans la mine, ne répondirent pas.

Cathy commença à sangloter de terreur. Ses beaux yeux étaient brouillés de larmes, ses traits délicats défaits et crayeux.

La montagne rugit plus fort.

— Rafe...

Leurs regards se croisèrent.

OceanofPDF.com

Sans réfléchir, elle se jeta à son cou.

Sa réaction fut tout aussi instinctive. Il ouvrit les bras pour qu'elle se blottisse contre lui. Enlacés, ils marchèrent, s'éloignant de l'entrée. Les poutres au-dessus de leurs têtes ployèrent en gémissant. Dehors, retentit une explosion de fin du monde. Une nouvelle avalanche de rochers dévalait la montagne.

Rafe fit signe à Cathy de s'accroupir et s'agenouilla devant elle, l'abritant de son mieux. A travers un écran de poussière, ce qu'il vit le glaça d'effroi. A l'entrée de la mine, un à un, d'énormes blocs de pierre s'empilaient, les murant dans les flancs de la montagne comme une momie dans une tombe. Une poutre au-dessus de leurs têtes se brisa en deux. Sous une pluie de débris, Rafe entraîna Cathy vers le fond de la mine. Des mètres de plafond, près de l'entrée, s'effondrèrent. Il fit tout noir d'un seul coup. Et, d'un seul coup, plus de bruit.

Un silence épais se referma sur eux, plus étouffant que la poussière. Un silence de tombeau.

Rafe sentit des torrents de sueur froide ruisseler dans son dos. Il avait peur... comme jamais encore dans sa vie. Une peur palpable. Une peur malodorante.

Cathy s'agrippa à lui, cherchant asile entre ses bras. Il la recueillit de grand cœur. La terreur avait chassé la haine.

Ils étaient enterrés vivants. Sans issue. C'était là qu'ils allaient mourir. Lentement. Atrociement. Tout à fait comme Guillén l'avait promis. Et les enfants qui avaient disparu !

Cathy rouvrit les yeux. Des ténèbres poisseuses l'environnaient. La mine était humide. On y respirait un air rare, immobile, vicié. Et Dieu qu'il y faisait noir !

Elle étouffait d'angoisse. Les parois de l'étroite galerie semblaient se refermer sur elle comme les mâchoires d'un piège démoniaque. Les minutes passaient lentement dans ce tombeau silencieux — et s'il n'y avait pas eu Rafe pour la serrer contre son corps bien chaud, bien vivant, elle serait devenue folle de frayeur.

Pendant longtemps, elle resta là, accrochée à lui, toute tremblante. Et plus elle tremblait, plus il la serrait fort pour la rassurer.

— Rafe, murmura-t-elle en ravalant un sanglot. Je... j'ai si peur. Il l'embrassa sur le front et lui caressa longuement les cheveux. Divinement surprise, elle se laissa faire.

— Moi aussi, j'ai peur, dit-il tout bas d'une voix étonnamment douce, presque tendre.

— Sadie..., commença Cathy.

Mais une quinte de toux la plia en deux. Elle avait la gorge et les poumons pleins de poussière.

— Sadie, reprit-elle enfin. Où penses-tu qu'elle puisse...

Dans son dos, quelqu'un craqua une allumette et un halo de lumière rosée resplendit.

— Je suis là, maman, lança la petite voix de Sadie. Je m'étais mise à l'abri en attendant que les pierres arrêtent de tomber.

Sadie trotta vers eux, sa petite frimousse toute rayonnante et dorée audessus de la flamme de sa bougie, qu'elle abritait d'une main. Son déguisement de sorcière était déchiré par endroits et tout sale. Elle avait perdu sa traîne et son chapeau conique aussi.

En ouvrant des yeux ronds, elle tapota la chaîne des menottes et dit :

— Avec ça, tu ne pouvais pas le perdre en route, mon papa. Je suis bien contente.

— Je suis bien contente aussi, murmura Cathy en levant tout doucement les yeux vers Rafe qui la considérait d'un drôle d'air.

Il retint son souffle. Puis, son étreinte se relâcha comme s'il venait de se souvenir que les circonstances lui faisaient un devoir de la haïr. Cependant, il n'ôta pas complètement ses bras, les laissant reposer mollement autour des hanches de Cathy.

Sadie se mit sur la pointe des pieds pour prendre son père et sa mère par le cou et les embrassa tour à tour, commençant par Rafe, qui souffrit de bon gré ce témoignage d'affection. Puis Sadie s'écarta en levant vers lui des yeux débordant d'amour et lui caressa la joue. Les traits de son visage grossièrement burinés s'adoucirent étrangement, et lorsqu'il parla à sa petite fille, sa voix exprimait une tendresse inouïe.

Pour Cathy, ce fut comme une révélation. Elle n'eut pas besoin d'autres preuves que de le voir et de l'entendre pour se convaincre qu'il aimait déjà

Sadie. Littéralement : comme un père. Et elle fut soudain la proie de cuisants remords en comprenant quelle atroce chose c'était d'avoir privé l'un de l'autre si longtemps le père et la fille. Même si Rafe pardonnait tout le reste, il la haïrait à

jamais pour cette cruauté, c'était certain — et elle ne pourrait pas le lui reprocher. Mais cette perspective la glaçait d'effroi.

— As-tu toujours la clé, petite chérie ? demanda-t-elle d'une voix claire et tranquille en dépit de son malaise.

Sadie, le front soucieux, inventoria à tâtons le contenu d'une poche gonflée à craquer, qui ne contenait que des bougies. Puis elle fourgonna dans l'autre, en retirant finalement un petit poing serré.

— La voilà, proclama-t-elle fièrement en rouvrant la main. Rafe prit la clé. En faisant signe à Cathy de l'imiter, il s'accroupit pour se rapprocher de la lumière de la bougie. Mais il tremblait, et déverrouiller les menottes ne fut pas une mince affaire. Cathy essaya bien de l'aider mais, lorsque leurs doigts se frôlèrent, il regimba et la repoussa.

— Je vais y arriver tout seul, dit-il d'une voix rêche comme du papier de verre.

Mais il n'y arrivait pas, qu'il essaie autant qu'il voudrait !

Il laissa même tomber la clé. Sadie, avide de bien faire, la ramassa et la lui rendit. Il remercia en bougonnant.

Cette fois, la clé entra dans la serrure... mais y resta bloquée. Il était en nage, à présent, et respirait bruyamment. Alors qu'il se penchait sur leurs deux poignets enchaînés, ses cheveux frôlèrent la joue de Cathy, qui hoqueta. Il eut un sursaut en retrait. La clé tomba de nouveau.

Cette fois, elle atterrit sur la cuisse de Cathy. Machinalement, Rafe avança la main pour la récupérer. Mais il s'immobilisa au milieu de son geste. Au même moment, Sadie lâcha sa bougie et le tunnel se retrouva plongé

dans les ténèbres.

Prise de panique, Cathy fit un mouvement brusque et tomba, entraînant Rafe dans sa chute. Elle se retrouva couchée sur lui, une main coincée entre ses cuisses, son autre main voletant au-dessus de son épaule comme un papillon qui craindrait de se poser. Leurs deux bouches étaient si proches que chacun respirait dans le souffle de l'autre.

Rafe poussa un grognement d'animal blessé.

— Bon sang, Cathy !

Perdant l'équilibre, elle posa la main au hasard. Elle trouva le cou de Rafe, sentit son pouls battre furieusement. Pour la repousser, il bougea une main... qui se referma sur un sein. Cathy cessa de respirer.

— Pousse-toi, dit-il.

Son souffle était brûlant.

— Je... je suis désolée, balbutia-t-elle. Je n'ai pas fait exprès de tomber. Ces paroles d'excuse ne suffirent pas pour qu'il désarme. Au contraire, il se crispa de plus belle. Cherchant un appui pour se relever, elle lui toucha par inadvertance la cuisse. Il sursauta comme si elle l'avait brûlé.

OceanofPDF.com

Une allumette crissa contre une semelle de chaussure. En haletant, Rafe repoussa Cathy avant que Sadie ne rallume sa bougie et ne les découvre enchevêtrés.

— Je suis désolée, redit Cathy.

— Pas autant que moi, répondit-il d'un ton sec en remâchant un juron. Lorsque la lumière revint, il la contempla d'un œil rempli de tristesse et de nostalgie mais ne dit rien de plus. Ils se redressèrent puis Cathy partit à la recherche de la clé dans la poussière.

— Cette fois, me laisseras-tu t'aider, au moins ?

Il approuva d'un hochement de tête.

— Oh, oui ! Tout ce que tu voudras, pourvu que je sois libéré de toi le plus tôt possible.

Cathy retrouva bientôt la clé, l'inséra sans coup férir dans la serrure et tourna. Le bracelet de Rafe s'ouvrit mollement. A la seconde où il fut libre, il s'écarta de Cathy comme si elle était contagieuse et se massa le poignet pour rétablir la circulation du sang.

Lorsqu'elle se fut libérée à son tour, Cathy, en se relevant, rendit les menottes à Rafe, qui les empocha d'un air maussade.

— Combien de bougies as-tu ? demanda Rafe à sa fille, avec douceur. Il se comportait délibérément comme si Cathy n'était pas là, jugulant de son mieux sa rancune, sa colère... et quelques autres sentiments mal venus.

— Des tas. Et Juanito en a encore plus que moi.

— Juanito ! Ah, oui, au fait, où est-il ? murmura Cathy, un nouveau sujet de peur s'ajoutant aux autres dans son cœur.

— Il cherche la sortie.

— La sortie...

La voix de Cathy monta d'un ton, bien qu'il fût encore trop tôt pour se remettre à espérer.

— Juanito connaît la mine comme sa poche, expliqua Sadie. Depuis que sa mère est morte, c'est ici qu'il dort quand il ne sait pas où aller. Il a une réserve de bougies et d'allumettes. Et aussi de l'eau. Et de quoi manger. Des bonbons et des tortillas et des gâteaux. Je lui en ai apporté tout plein l'autre jour quand je suis venue voir si mes crânes brillaient vraiment dans le noir. Cathy avait toujours strictement interdit à Sadie de s'aventurer dans la mine. Mais avant qu'elle ne songe à gronder sa fille pour sa désobéissance, Juanito sortit de l'obscurité, une bougie à la main.

— Caramba ! J'ai retrouvé mes marques, annonça-t-il, un sourire radieux éclairant son visage maigre et bronzé. Je crois que je connais un moyen de sortir d'ici.

Descendre.

Toujours plus profondément.

Les enfants ouvraient la marche. La flamme de leurs bougies projetait une lumière jaune moutarde vaguement effrayante sur les parois crevassées. De temps à autre, Juanito se retournait et lançait par-dessus son épaule : Cuidado !

pour leur recommander de prendre garde à une embûche — généralement un puits béant qui plongeait à des centaines de mètres dans le néant ou de l'outillage abandonné, laissé là à rouiller depuis le siècle dernier. A force de les suivre dans ces tunnels tortueux, la tête dans les épaules pour ne pas se cogner aux plafonds bas, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles, Rafe finit par perdre tout sens de la réalité. Ses bottes étaient trempées, ses pieds paralysés par le froid et il ne sentait plus son bras gauche. Plus ils s'enfonçaient, plus les galeries devenaient étroites. Une fois, alors que tout le monde avait réussi à se faufiler à travers un goulet, il était resté coincé, sans pouvoir ni avancer ni reculer et, après une demi-heure de vains efforts pour se dégager, il leur avait dit de continuer sans lui.

Mais Cathy avait refusé de l'abandonner. Elle l'avait encouragé à essayer encore. Et, au moment où il s'était vraiment senti perdu et qu'elle l'avait désespérément supplié de ne pas abdiquer, il s'était presque laissé aller à croire qu'il s'était trompé sur son compte. Mais alors, la bague de Forcheville, en scintillant dans la lumière jaunâtre des bougies, était venue lui rappeler quelques amères vérités de son caractère. Et, de colère, il avait plongé sur elle avec une telle force qu'il avait réussi à s'affranchir de son carcan de pierre, malgré la douleur intolérable dans son épaule gauche.

Emporté par son élan, il était tombé sur le sol inégal et elle s'était agenouillée dans la boue et elle l'avait enlacé. Il avait eu des sueurs froides en songeant à ce qui aurait pu advenir de lui s'il n'était pas parvenu à se libérer. Là

encore, meurtri et exténué comme il était, elle avait bien failli, par la grâce de ses caresses chaudes et la magie de son angélique sourire, l'amadouer. Mais il s'était souvenu à temps de ses traîtrises. D'avoir été réveillé par un coup en pleine face. De s'être habillé sous les coups. D'avoir été conduit jusqu'au rez-de-chaussée sous une pluie de coups. Et, pis que tout : de l'avoir trouvée dans les bras de Forcheville en entrant dans la cuisine. A ce dernier souvenir, il la repoussa avec aigreur et se remit debout tout seul, vaille que vaille. Ils avaient marché, marché.

Tout à coup, ils débouchèrent dans une espèce de grotte au plafond hérissé de stalactites et dégoulinant d'eau blanchâtre.

Juanito poussa un cri désolé.

Une avalanche avait bouché son tunnel, celui qu'il avait exploré et fléché. Une demi-douzaine d'autres tunnels partaient tous azimuts. Rafe se sentit comme un rat de laboratoire coincé dans un labyrinthe. Juanito choisit le tunnel le plus proche de celui qu'il avait marqué, espérant que les deux se rejoignent plus loin.

Mais ils eurent beau s'enfoncer toujours plus avant, rien n'y fit. Ils trouvèrent d'autres éboulements. Et pas les marques de Juanito.

OceanofPDF.com

Finalement, Cathy dit qu'elle était trop épuisée pour continuer. Alors, Rafe décréta qu'il était temps de faire halte pour se reposer et se restaurer. Juanito ouvrit sa réserve de provisions. Pour les naufragés du souterrain, ce fut comme la manne céleste.

Après manger, Rafe alla s'étendre à l'écart de Cathy et des enfants. A sa grande surprise, les deux gosses, abandonnant Cathy dans son coin, vinrent le rejoindre — peut-être parce qu'il était une nouveauté pour eux — et s'allongèrent contre lui, prenant sa poitrine pour oreiller. Et Rafe, qui aurait voulu être dur et inflexible envers Cathy, la prit en pitié

en la voyant toute seule, tête basse, l'air complètement désespérée. Maudissant sa faiblesse, il toussota pour attirer son attention. Elle releva vers lui un visage ravagé où brillaient des yeux mouillés qu'une muette supplication rendait fiévreux.

Sans qu'il ait besoin de lui faire d'autre signe, elle comprit son intention et rampa dans sa direction, jusqu'à ce qu'elle soit si proche qu'il ne puisse faire autrement que de la prendre dans ses bras, à côté des enfants. Avec un profond soupir de soulagement, elle se pelotonna contre lui, enfouissant son visage au creux de son épaule. Juanito bâilla. Rafe lui caressa les cheveux et sourit en se souvenant de la tête que le gamin avait fait, la veille, lorsqu'il l'avait pris pour un fantôme et qu'il avait décampé en semant ses chics aux quatre vents.

Bientôt, tout le monde, sauf Rafe, dormait. Et bien qu'il mît longtemps à

trouver le sommeil, il se détendit malgré tout. Il éprouva même un certain bien-être. Comme s'il n'était plus l'homme seul qu'il avait toujours été. Comme si les trois créatures qui dormaient sereinement dans l'asile de ses bras étaient en quelque sorte sa famille.

Ce qui, même pour une rêverie d'homme aux nerfs usés par une journée éprouvante, était particulièrement absurde.

N'empêche, telle quelle, et malgré les circonstances désespérées, cette rêverie lui réchauffa le cœur.

Et, finalement, à son tour, il dormit.

Cathy, à son réveil, se retrouva seule.

Seule avec les ténèbres visqueuses. Seule avec sa terreur. Rafe avait emmené les enfants et il l'avait abandonnée à son sort. En guise de veilleuse, une flammèche vacillait au ras du sol sur un moignon de bougie.

Cathy appela le nom de Rafe, mais la mine engloutit le son de sa voix. Elle s'assit et, ce faisant, quelque chose qui était sur son ventre roula par terre. Des bougies et une boîte d'allumettes.

Un instant, elle fut tentée d'allumer toutes les bougies à la fois pour avoir moins peur, mais la sagesse commandait autrement. Elle n'en alluma qu'une, à

la flamme agonisante de l'autre pour économiser les allumettes. Elle appela encore et encore. Mais, chaque fois, les tunnels avalaient ses cris

— sans même lui faire l'aumône d'un écho.

Elle n'osait pas bouger. Qui sait ? Rafe avait peut-être l'intention de revenir la chercher un peu plus tard.

« Pauvre folle ! Pourquoi ferait-il ça ? se dit-elle. Tu l'as privé de son enfant

! Il pense que tu l'as trahi, livré à la vindicte de ton beau-père et de Guillén. Désormais, Rafe te hait. »

Il y eut un bruit dans le lointain.

Elle se leva, espérant apercevoir Rafe et les enfants. Bougie à la main, elle appela leurs noms et courut à leur rencontre... mais nul ne répondit. Tout à coup, elle déboucha dans une autre grotte au plafond ruisselant d'eau sale. L'air était saturé d'humidité et de puanteur. Un souffle lui frôla la joue. Un autre éteignit sa bougie. Un bruit bizarre, une espèce de vrombissement, naquit dans les ténèbres, d'abord faible et lointain puis de plus en plus proche, de plus en plus assourdissant.

Une pointe glacée et rêche lui frôla la joue. Quelque chose de griffu s'agrippa à ses cheveux. Des espèces d'éventails de cuir la giflèrent. Des chauves-souris !

Elles battaient furieusement des ailes autour d'elle dans le noir. Cathy se mit à crier, se démena, luttant. Mais il y en avait trop.

Rafe, oh, Rafe ! C'était si atroce, cet abandon !

L'envie de mourir la prit. Les bêtes virevoltaient autour d'elle comme un essaim de diabolins calcinés. Elles l'étouffaient sous leur nombre. Ses forces l'abandonnaient. Elle s'adossa à la paroi et se laissa glisser jusqu'à terre. Elle eut le sentiment de basculer dans un gouffre, au milieu d'une nuit avide et gluante comme des sables mouvants.

Elle s'était évanouie.

Lorsqu'elle revint à elle, des mains puissantes plaquées autour de sa taille la propulsaient vers une source de lumière dorée qui rutilait au-dessus de sa tête. Une brise chaude et embaumée soufflait par une lézarde dans la roche. Elle se crut morte.

En enfer ou au ciel. Qu'importe !

— Les chauves-souris, gémit-elle en agitant les mains. Les chauves-souris. Arrêtez-les.

Alors, Rafe la berça et dit tendrement à son oreille :

— Elles sont parties. C'est fini. Il n'y a plus besoin d'avoir peur. Nous avons trouvé une sortie.

Le vrombissement se rapprochait dans les ténèbres. Rafe l'avait abandonnée dans le souterrain pour qu'elle y meure. Il ne faisait plus que cela : l'abandonner !

Cathy se roula en boule et cessa de bouger.

Les chauves-souris voletaient au-dessus de sa tête, innombrables, brassant l'air malodorant. Leurs ailes, rêches comme du vieux cuir, lui giflaient les joues, leurs serres s'agrippaient à ses cheveux, leurs petits crocs s'enfonçaient sauvagement dans sa chair, lui aspiraient le sang comme des vampires. Seigneur ! Cette fois, elle allait devenir folle. Elle se mit à crier. Les monstres s'acharnaient, picorant ses joues, sa gorge, cherchant à lui crever les yeux.

Elle cria encore et encore... jusqu'à ce que quelqu'un, dans le noir, tout là-bas, à l'autre bout du tunnel, appelle son nom.

— Cathy ?

La voix était chaude, grave, familière.

Elle battit des paupières et se frotta les yeux.

La silhouette d'un homme grand et large d'épaules se profilait au milieu d'un rectangle lumineux.

— Rafe ?

Il avança dans la chambre et alluma la lampe de chevet. Il était torse nu, bronzé, beau malgré ses cicatrices et l'ecchymose jaunâtre sur son épaule gauche. Il se passa la main dans les cheveux, mais les mèches indociles retombèrent devant ses yeux. Il avait l'air mal réveillé. Mais, oui, qu'il était beau ! Beau à couper le souffle. Et si viril avec cette toison de poils sombres sur son ample poitrine, qui s'écoulait vers son ventre en se rétrécissant et se réduisait à un simple filet noir au moment de disparaître dans la ceinture du pantalon de pyjama.

— Rafe, dit-elle, cette fois sur un ton d'invitation. Il s'assit sur le bord du lit et se pencha vers elle, le front plissé par l'inquiétude.

— Hé ! Il n'y a plus de danger, murmura-t-il d'une voix presque tendre en lui caressant les cheveux. Nous sommes en lieu sûr.

— Oui, en lieu sûr, répéta rêveusement Cathy.

Ils étaient dans le ranch de Rafe, au Texas, sur la Blanco River, au nord-est de San Antonio.

— Tu n'as plus rien à craindre, murmura-t-il.

Elle esquissa un pâle sourire. La voix de Rafe, bienveillante, au timbre riche, lui fit l'effet d'un baume sur son cœur frigorifié.

— Oh, Rafe, j'ai encore rêvé des chauves-souris.

— Je sais. Ce n'est pas demain que tu pourras aller voir Batman II sans frémir, dit-il, très pince-sans-rire. Je regrette, je n'aurais jamais dû te laisser seule dans ce souterrain. C'était une imprudence. Mais tu avais l'air si fatiguée, tu dormais si bien... Nous avons cru voir une lumière et puis Juanito a retrouvé

la sortie. Bref, tu connais la suite...

Chaque nuit depuis une semaine, Cathy faisait le même cauchemar. Chaque nuit, Rafe venait la réconforter de cette manière si douce, si amicale, si fraternelle.

Mais, chaque nuit aussi, dès qu'elle était apaisée, il la laissait seule et retournait dans sa chambre.

Elle ne voulait pas de lui comme frère ni comme ami. Et elle ne voulait pas qu'il s'en aille. Pas ce soir. Ni jamais. Alors, quand il la prit dans ses bras et la serra légèrement contre son torse, elle fit durer les sanglots plus longtemps que nécessaire, parce que, tant qu'elle pleurerait, il serait bien obligé de la garder.

Lorsqu'elle sentit qu'il l'embrassait dans les cheveux, elle s'enhardit jusqu'à le prendre par le cou.

— Oh, Rafe, murmura-t-elle en frissonnant. Je me sens tellement mieux quand tu es là.

L'espace d'une seconde, elle eut l'impression qu'il éprouvait les mêmes sentiments qu'elle. C'était magique... Mais lorsqu'elle osa l'embrasser sur la joue, il esquiva.

Son masque se ferma. Ce baiser aurait été une piqûre de guêpe, c'eût été pareil.

Dans ses yeux mornes et froids, elle vit le reflet de tout ce qui s'était passé et de tout ce qui les séparait.

Ils étaient ressortis miraculeusement de l'autre côté de la montagne. Ils avaient fait de l'auto-stop jusqu'à Mexico, où leur arrivée n'était pas passée inaperçue, à cause de la propreté douteuse de leurs vêtements et de l'odeur qu'ils exhalaient, ayant voyagé pour finir dans la benne d'un camion chargé de légumes qui n'étaient pas tous très frais. Rafe avait appelé à l'aide Manuel, qui était accouru et leur avait fait franchir clandestinement le Rio Grande dans l'avion d'un « ami » douteux mais bien utile, dans la mesure où il était tout disposé à faire passer aux Etats-Unis n'importe qui et n'importe quoi pourvu qu'on le paie. Le pilote les avait laissés en plein désert, près de Big Bend, et s'en était retourné en toute hâte au Mexique.

Ils avaient marché jusqu'à Big Bend où ils avaient attendu des heures l'ouverture de la gare routière. Et, d'autocar en autocar, ils avaient fini par arriver ici, dans le ranch de Rafe, au milieu des collines. Cathy avait téléphoné à

sa mère, qui lui avait appris que Pita s'était tirée saine et sauve du tremblement de terre — mais que presque tous les habitants du village avaient perdu leur maison et, une dizaine, la vie.

Chris Calderon s'était bien sûr réjouie que sa fille unique soit en bonne santé. Mais c'était bien la seule chose qui avait arraché son approbation car, quant au reste, elle s'était farouchement indignée.

— Comment as-tu pu me faire une chose pareille ? s'était-elle écriée. Après tout le mal que je me suis donné pour que tu aies le plus beau des mariages ! Et sais-tu combien de gens vraiment importants ont fait le voyage au Mexique pour tes beaux yeux ?

— Pas pour mes beaux yeux, mère, pour les tiens.

OceanofPDF.com

— Il faut être la dernière des folles pour dédaigner un baron français et se laisser enlever par quelqu'un d'aussi vulgaire, d'aussi affreusement banal que ce... garde du corps.

— Rafe n'a rien de vulgaire. Et il est si peu banal qu'il est le père de Sadie.

— Il a un tatouage. Et une boucle d'oreille.

— C'est fini ce temps-là.

— Tu nous as ruinés. Socialement. Financièrement. A cause de toi, nous sommes la risée de...

— Ton mari voulait me forcer à épouser Forcheville. Il aurait tué Rafe si nous ne nous étions pas enfuis à temps.

Cela, Chris Calderon n'avait pas voulu le croire. Pour elle, au-dessus d'un certain nombre de millions de dollars, on était forcément un saint homme.

— Ne parle pas comme cela de ton beau-père, avait-elle dit. C'est un vrai père pour toi. Il n'a toujours eu qu'une chose à cœur : sauver ton honneur. Au Mexique, une femme n'a qu'un trésor : sa réputation. Si elle la perd, c'est toute sa famille qui est déshonorée. Et elle n'obtiendra jamais le pardon. Elle est perdue sans possibilité de rachat.

— Oui mais, ici, ce n'est pas le Mexique. Et puisqu'on parle d'honneur, je suis d'avis que le chantage n'est pas honorable. Essaie plutôt de te réjouir pour moi, mère.

— Me réjouir ? Alors que tous les journaux à scandales de par le monde font leurs choux gras d'articles à propos de ma fille qui a fugué avec un épouvantable voyou ?

— Il s'appelle Rafe et il n'est pas ce que tu dis.

— Je maudirai son nom jusqu'à mon dernier souffle. Il n'en a jamais voulu qu'à une chose : ton argent.

— Au revoir, mère. Peut-être un jour comprendras-tu...

Mais sa mère avait déjà raccroché.

Rafe avait montré à Cathy sa version de l'affaire, telle que certains journaux l'avaient imprimée.

— Pour te protéger ainsi que les enfants, avait dit Rafe. Le meilleur moyen étant de claironner partout la vérité.

Il avait raconté à un journaliste de San Antonio toute l'histoire, depuis le soir où il avait été embauché pour protéger Cathy jusqu'au matin où il avait failli périr par la main d'un certain capitaine Guillén, en passant par le jour où

Calderon l'avait fait battre comme plâtre par ses sbires. Sans rien ajouter ni rien omettre.

Puis Rafe avait montré à Cathy les articles qui commençaient à paraître dans la presse financière sur la déconfiture prévisible de l'empire Calderon, les Forcheville réclamant le remboursement immédiat de prêts énormes. Rafe avait aussi dit à Cathy qu'il était peu probable que son beau-père songe à les pourchasser, avec tous les autres chats qu'il avait à fouetter. Calderon était parti en Europe chercher l'appui d'autres banquiers, un appui qu'il n'obtiendrait sûrement pas, à présent que la vérité commençait à se savoir. Tant de choses étaient arrivées. En si peu de temps. Cathy ferma les yeux et poussa un profond soupir. Peut-être était-il encore trop tôt pour espérer le pardon de Rafe. Mais elle avait tant besoin qu'il pardonne. Triste à mourir, elle rouvrit les yeux.

Rafe était toujours assis sur le bord du lit, l'air amer et distant. Ou, sinon distant, sur ses gardes. Il était toujours ainsi avec elle depuis qu'ils étaient arrivés. Sauf la nuit, quand elle se réveillait avec des cris de frayeur, haletante, baignée de sueurs froides et qu'il se précipitait pour la rassurer. Là seulement, il donnait l'impression d'éprouver, lui aussi, des élans vers elle et de ne demander, au fond, qu'à pouvoir y céder. Mais il se refrénait. Pourquoi ? Elle ne le savait que trop.

Se penchant, elle l'embrassa sur les lèvres.

Il se crispa. Pourtant, il attendit un bref instant avant de se reculer, comme si ce contact lui semblait aussi délicieux qu'à elle. Un peu étourdie, elle s'alanguit dans ses bras, mais lorsqu'elle entrouvrit les lèvres pour un échange plus charnel, il s'écarta.

— Cathy, ne fais pas ça, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion.

— Je t'en prie, laisse-moi juste...

Elle s'agrippa à sa nuque, glissant les doigts dans ses cheveux et, dans une impulsion, l'embrassa dans le cou.

— Non, murmura-t-il douloureusement en la repoussant.

— Qu'attends-tu de moi, Rafe ? demanda-t-elle d'une voix étranglée. Tu me gardes chez toi, tu viens à moi la nuit quand j'ai peur et...

— A chaque jour suffit sa peine, Cathy.

Il avait dit cela avec une telle froideur qu'elle en fut désespérée.

— Toute la semaine, tu m'as tenue à distance. Je... oh, Rafe, c'est l'enfer pour moi.

— Pour moi aussi. Mais ce n'est pas moi qui l'ai voulu.

— Je t'ai dit et redit que je...

Il se leva. Son souffle était laborieux, son visage travaillé par des émotions fortes et contradictoires.

— Je n'arrive pas à oublier le coup de crosse en pleine figure qui m'a réveillé, ni qu'en arrivant dans la cuisine je t'ai trouvée dans les bras de Forcheville, sa jolie bague au doigt. Je suis sûr que tu l'as toujours.

— Non, je la lui ai renvoyée par la poste.

Il se refusait à la regarder.

— Rafe...

— J'en ai assez de tes mensonges. Tu ne pourras jamais te justifier de tout ce que tu as fait.

Cathy ravala péniblement sa salive.

— Je voudrais juste que tu m'aimes...

— Ça n'est pas aussi simple.

— Je ne supporte pas l'idée qu'il n'y a que Sadie qui t'intéresse, que tu donnerais n'importe quoi pour que je disparaisse de ta vie.

— C'est ce que tu crois ?

Il lui lança un regard moqueur.

— Comme je l'ai dit : ça n'est pas aussi simple, conclut-il. La lumière diffuse de la lampe soulignait l'austère beauté de son visage. Ah, il ne pouvait pas se douter à quel point il la bouleversait, de quel amour, de quel désir elle brûlait pour lui. Mais comment le convaincre que jamais elle ne lui avait voulu de mal ?

— Je suis désolée. Dieu m'est témoin que je suis désolée, murmura-t-elle d'une voix brisée. Combien de fois faudra-t-il que je le répète pour que tu me croies ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Il n'y a pas que toi qui souffres. Le cœur serré, elle le regarda s'éloigner. Il sortit de la chambre et claqua la porte derrière lui. La tête dans les mains, elle pleura sans bruit. Elle n'oubliait pas qu'il l'avait écoutée patiemment la première fois qu'elle avait essayé de le convaincre qu'elle était innocente. Mais ensuite, d'un ton brusque, il l'avait informée qu'il n'avait pas cru un seul mot de ce qu'elle avait dit.

Et il ne la croyait toujours pas.

Elle savait que la seule raison pour laquelle il lui permettait de rester ici, au ranch, c'était qu'il voulait Sadie.

Grands dieux, que pouvait-elle faire ou dire pour qu'il change d'état d'âme et l'aime de nouveau ?

Rafe se leva avant l'aube, le lendemain matin. Par la fenêtre de sa chambre, il pouvait voir les silhouettes imposantes des cyprès qui longeaient le torrent. Au-delà s'étendaient les collines aux courbes douces, couvertes de cèdres. L'air était frais, chargé d'un parfum d'herbe mouillée, et délicatement griffé

par le pépiement des petits oiseaux.

En principe, lorsqu'il rentrait au bercail après une mission, il était heureux. Mais cette fois il se sentait las, usé jusqu'à la moelle. Pas particulièrement ce matin mais chaque matin depuis qu'il avait ramené Cathy, Sadie et Juanito ici. Au réveil, il se retrouvait plus fatigué que la veille.

Se coucher seul, sans Cathy, alors qu'il savait qu'il aurait pu l'avoir, le mettait au martyre. Cette nuit, au lieu de dormir, il avait repensé à elle, telle qu'il l'avait vue, ravissante dans sa chemise de nuit blanche, avec ses cheveux défaits et son air apeuré.

Mais ce n'était pas seulement à l'heure du désir qu'elle lui manquait. Il voulait son amitié, son amour. Il les voulait ardemment. Elle lui faisait du charme, la petite madrée. Elle connaissait tous ses points faibles. Elle les connaissait depuis ce fameux soir où il l'avait vue émerger pardessus le mur blanc, à River Oaks, et elle en jouait. Aujourd'hui comme au premier jour. Elle en jouait tout le temps.

Comment avait-il pu être assez sot pour penser qu'il pouvait la ramener ici, manger à la même table qu'elle, faire des choses avec elle et les enfants, comme s'ils formaient un vrai couple, et rester froid ? Ou qu'il pouvait l'installer dans la chambre voisine de la sienne et ne pas avoir envie d'elle ?

Cette apparence de vie de famille le rendait fou. Parce qu'il savait que s'il pouvait réellement croire qu'elle l'aimait, leur existence ensemble serait paradisiaque. Mais il avait fait de si nombreuses incursions en enfer qu'il éprouvait des difficultés à croire sérieusement au paradis. Ou alors, c'était déjà

trop tard pour le paradis. Dans ce cas, pourquoi ne pas jouir d'elle en se contentant de ce qu'elle était prête à donner ?

Elle dormirait avec lui. Elle resterait un peu.

Non, ce n'était pas assez.

Il voulait le conte de fées au complet.

Ou rien.

Il avait déjà averti ses collaborateurs de la décision qu'il avait prise de se mettre à l'abri derrière son bureau et de se consacrer désormais à des tâches administratives, laissant les missions sur le terrain à plus jeunes que lui. Peut-être qu'il se faisait vieux, qu'il n'avait plus le feu sacré, que le danger ne le fascinait plus autant qu'avant. Peut-être aussi avait-il pris cette résolution de père de famille en pensant à Cathy, comme s'il n'avait pas encore perdu l'espérance de l'avoir à lui tout entière et pour toujours. Il attendait qu'une métamorphose s'opère en lui, que sa colère passe, que ses griefs se dispersent. Mais chaque fois qu'il se souvenait des nervis de Calderon ou de Guillén, ou qu'il la revoyait dans les bras de son espèce de baron, il se sentait de nouveau trahi, abandonné, et il retrouvait intacts sa colère et son désespoir.

Elle avait acheté un Nikon à San Antonio et prenait sans cesse des photos, la plupart du temps des photos de lui. Et ça le mettait mal à l'aise chaque fois qu'il entrait dans le salon et qu'il la trouvait penchée sur ces photos, en train de les contempler avec une drôle d'expression sur ses traits.

Chaque jour, elle était plus belle que la veille. Tout se passait comme si elle se donnait du mal pour se rendre désirable et le tenter. Ils étaient dans un ranch et les robes qu'elle portait étaient presque aussi affriolantes que des déshabillés. A chaque geste qu'elle faisait, la fine étoffe jouait suggestivement sur ses formes, enrobant ses seins, soulignant sa taille, dévoilant ses genoux. Sa voluptueuse silhouette se dessinait en transparence dans les contre-jours. Il soupçonnait qu'elle s'habillait comme ça exprès, à seule fin de le soumettre au supplice de Tantale. Et chaque fois qu'ils

étaient seuls dans une pièce ou en voiture, elle trouvait toujours des occasions nouvelles de tourner autour de lui...

La veille au matin, par exemple, moulée dans un jean, elle était allée faire une promenade à cheval, et lorsqu'elle était revenue, il l'avait aidée à descendre. Elle s'était tournée de façon qu'il ne puisse pas faire autrement que de lui frôler les seins.

Il l'avait sentie frissonner, et une subite montée de désir lui avait fait bouillonner le sang. Elle s'était esclaffée et avait dit, d'un air aguicheur, en s'accrochant à lui :

— Qu'est-ce que tu attends ? De quoi as-tu peur ? Tu avais déjà peur, la première nuit.

— J'avais raison d'avoir peur ! lui avait-il hurlé en pleine figure. Puis, il avait sauté dans sa voiture et il était parti. Cathy s'était figuré qu'elle avait gagné une bataille car Rafe avait été si bouleversé que, lorsqu'il était rentré

le soir, il n'était pas encore calmé. Mais, en un sens, c'était faux, car plus il se sentait vulnérable à son charme, plus son cœur s'aigrissait contre elle. En somme, il se protégeait d'avance contre les souffrances qui l'attendaient le jour où elle s'en irait de nouveau. Car, tôt ou tard, elle s'en irait. Avec Cathy, cela finissait toujours comme ça. Deux fois déjà, elle l'avait livré à Calderon et consorts, pour qu'ils en usent avec lui selon leur bon plaisir sadique. Et, les deux fois, il avait failli en mourir. Pas de ses blessures. Mais de chagrin, de désespoir — ces armes de tant de crimes impunis.

Mais il avait beau savoir ce qu'elle valait, de quoi elle était capable, cela ne simplifiait guère les choses. Il n'avait qu'à la regarder pour avoir envie d'elle. Même lorsqu'il se souvenait de tout le mal qu'elle avait fait, sa faim de la posséder restait toujours aussi vive. C'est pourquoi la plupart de ses nuits étaient sans sommeil. C'est pourquoi, le matin, il en venait presque à la haïr à force de tant l'aimer.

Elle lui avait expliqué qu'elle était innocente jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus de l'entendre.

Il ne s'était pas donné la peine de lui expliquer que si son métier l'avait convaincu d'une chose, c'était que tout le monde ment. Même les braves gens. Ou alors, c'était peut-être lui qui était trop cynique.

Pourtant, il aurait voulu pouvoir la croire.

Il aurait tout donné pour la croire.

Ce qui était sans doute la première des raisons pour lesquelles il se méfiait tant.

Cathy voyait bien que les choses allaient de mal en pis, que plus elle essayait de plaire à Rafe, plus il la fuyait.

Les semaines passant, la froideur de Rafe était devenue polaire. Maintenant, il évitait même d'organiser des sorties avec elle et les enfants. Ce n'était plus comme au début. Par exemple, le jour où ils étaient allés à San Antonio pour faire des courses et visiter le zoo.

Les enfants s'étaient conduits comme de véritables petits monstres. Rafe avait fait montre de patience et de douceur avec eux, mais de fermeté aussi. Au zoo, il avait porté Sadie sur ses épaules pendant une heure afin qu'elle puisse admirer tout son content un gibbon dont elle s'était prise de passion. Il avait ri avec bonhomie lorsqu'elle avait laissé fondre sa glace sur sa tête puis léché le sirop rouge qui lui coulait sur le front. Finalement, il avait posé Sadie, qui s'était lancée dans une imitation de cris d'animaux. C'était à n'en plus finir. Et si elle n'avait eu une extinction de voix, elle y serait

encore. Rafe avait souffert cela avec bénignité. Puis, la fillette se prétendant fatigu e, il l'avait portée jusqu'à la voiture.

Sadie, qui adorait Rafe et ne savait quoi inventer pour lui faire plaisir, lui obéissait au doigt et à l'œil. Juanito prenait du poids. Son comportement devenait plus tendre, moins sauvage. Il n'avait plus son regard inquiet, hagard, d'enfant perdu, de vagabond. C'était comme s'il commençait à se sentir l'enfant de quelqu'un. Il ne pouvait plus passer devant un miroir sans s'arrêter pour s'admirer avec ses vêtements neufs et ses cheveux bien coupés. Mais il gardait quand même un petit fond de tristesse. Comme s'il n'osait pas encore s'abandonner à son nouveau bonheur, le sentant fragile.

Rafe avait inscrit les enfants dans l' cole la plus proche. Et, tous les matins, ils prenaient le bus. Le soir, Rafe aidait Sadie à faire ses devoirs pendant que Cathy préparait le dîner. Il passait aussi une heure à enseigner l'anglais à Juanito et puis il lui traduisait tout ce qui se disait autour de la table, l'encourageant à

répéter les mots autant de fois qu'il faudrait, jusqu'à ce que la prononciation soit bonne.

Un peu comme s'il avait eu l'intention de garder Juanito indéfiniment et d'en faire un vrai petit Américain.

Cathy savait que Rafe voulait que Sadie reste aussi. Mais, vis-à-vis d'elle, ses intentions étaient loin d'être claires.

Pour commencer, il avait été son garde du corps, puis son amant. Sa mère avait toujours dit qu'il n'en avait jamais voulu qu'à une chose : sa fortune. Son beau-père lui avait raconté que Rafe avait monté sa propre affaire avec de l'argent qu'il lui avait donné. Selon ce qu'elle voyait, Rafe gagnait bien sa vie. Son ranch n'était pas fastueux, mais confortable. C'était la demeure d'un homme aux goûts simples. Bien des choses dans la vie semblaient intéresser Rafe davantage que l'argent.

Tous les jours, dans la presse, il n'était question que de l'effondrement de l'empire Calderon. Son beau-père, tout bien pesé, donnait l'impression de devoir plus d'argent qu'il n'en possédait. Il était par ailleurs accusé de

diverses fraudes. Le ménage Calderon ne nageait plus vraiment dans l'opulence et le peu qui leur restait semblait voué à faire le bonheur de quelques avocats. Donc, si Rafe gardait Cathy à côté de lui aujourd'hui, ce n'était certes pas pour l'argent.

C'était peut-être tout bonnement qu'il tenait à elle de tout son cœur. N'en avait-il pas fait l'aveu, des semaines auparavant ?

Oui, mais c'était avant la survenue de Calderon et de Guillén. Avant qu'il ne la trouve dans les bras de Maurice et ne croie le pire. Cathy voulait se persuader que Rafe était blessé parce qu'il croyait qu'elle l'avait trahi mais que, au fond de lui-même, il l'aimait. D'ailleurs, le fait de souffrir n'était-il pas universellement reconnu comme une preuve d'amour ?

Rafe avait peut-être tout simplement peur de donner sa confiance, si c'était pour être floué de nouveau.

Cela, elle pouvait le comprendre. Elle connaissait ce genre d'insécurité. Depuis qu'elle avait huit ans, on n'avait cessé de lui répéter que quiconque ferait mine de s'intéresser à elle n'en voudrait en réalité qu'à l'argent de Calderon. Peut-être aurait-elle mieux fait d'écouter Rafe et de croire en lui six ans et demi auparavant. Peut-être aurait-elle dû lui parler de Sadie. Mais elle était trop riche, trop gâtée, trop peu sûre d'elle-même pour faire confiance à Rafe et comprendre ses attentes. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle n'avait pas changé, mûri. Elle était de ces gens qui savent reconnaître leurs erreurs et en tirer des enseignements.

Et puis, elle voyait bien comment il se comportait lorsqu'il venait dans sa chambre la nuit pour la réconforter, après ses cauchemars. Au moindre contact, il rougissait, son visage se fermait et il tressaillait. Il avait envie d'elle et il combattait ses désirs, c'était flagrant. Il se torturait

— et il la torturait par la même occasion.

Maintenant, elle se rendait compte que leurs points communs étaient plus nombreux que leurs différences. En premier lieu, ce qui les avait unis était le tragique sentiment de leur solitude.

Et l'enfer de la solitude, Cathy n'en voulait plus, ni pour Rafe ni pour elle-même. Il devait bien y avoir un moyen de le forcer à croire de nouveau en elle. Oui mais lequel ?

Deux jours plus tard, elle trouva une réponse. Les enfants étaient partis à

l'école et Rafe à San Antonio. Elle faisait un peu de ménage dans la maison. Ouvrant un tiroir du bureau pour y ranger des crayons que Juanito avait laissés traîner, elle tomba sur la paire de menottes de Rafe.

Elle les prit et se mit à les ouvrir et à les refermer machinalement, exactement comme Sadie l'avait fait avant de les rabattre sur le poignet de Rafe et le sien, pour qu'ils ne puissent plus se perdre l'un l'autre. Bel échantillon de logique enfantine.

En souriant, Cathy fit claquer une fois de plus le mécanisme et une idée complètement folle germa dans son esprit.

Avec un petit rire nerveux, elle glissa les menottes dans la poche de son tablier et referma le tiroir.

Elle avait un plan.

Le lendemain matin, Rafe, qui ne se doutait de rien, finit ses œufs brouillés, repoussa son assiette et se mit à corriger le dernier devoir d'arithmétique de Juanito. Apparemment, le petit garçon avait la bosse des maths car il n'y avait pas la moindre erreur.

A un coup de Klaxon sur la grand-route, Old Yeller, le labrador de Rafe, se mit à aboyer pour prévenir que quelque chose arrivait.

— Les enfants ! Le car de ramassage scolaire, annonça Cathy !

Juanito enfourna ses affaires en toute hâte dans son cartable. Sadie s'approcha de Cathy et lui sourit d'un air entendu.

— C'est pour aujourd'hui, alors ?

Cathy, en prenant un air de conspiratrice, approuva d'un hochement de tête et lui glissa des clés dans la main. Sadie les empocha discrètement et tendit la joue pour un baiser.

— Cette fois, tu ne le perdras pas, maman, dit-elle en clignant de l'œil. Elle alla embrasser son père puis les deux enfants sortirent en courant, leurs lourds cartables dansant au bout de leurs bras.

Restés seuls, Cathy et Rafe trouvèrent d'un seul coup la cuisine bien silencieuse... Cathy versa à Rafe une autre tasse de café et s'assit en face de lui... Rafe se cacha derrière son journal...

Par la fenêtre entrouverte, au-dessus de l'évier, une fraîche brise d'automne se faufilait dans la pièce. Les rideaux frémissaient doucement. L'air sentait le cèdre.

Quel matin idéal pour faire l'amour. Si seulement...

Rafe écarta son journal, prit sa tasse et la porta à ses lèvres. Cathy le regardait fixement mais il maintenait les yeux baissés. Lâche ! eut-elle envie de lui crier. Mais elle avait autant peur que lui. Ils auraient pu être un

couple ordinaire, mari et femme. En train de prendre leur petit déjeuner. Mais c'était loin d'être le cas, hélas !

— Pourquoi est-ce que tu ne me regardes jamais ? murmura-t-elle finalement. Rafe repoussa sa chaise et se leva. Sans tenir compte de la question, il tira une enveloppe de la poche de sa veste posée sur le dossier de sa chaise et en sortit une liasse de papiers qu'il jeta sur la table devant Cathy.

— J'ai dit : pourquoi est-ce que tu...

— Lis cela, coupa-t-il d'un ton glacé.

Elle retint ses larmes. Encore cette fois, il la repoussait, refusant de la regarder dans les yeux et de parler avec elle d'autres sujets que les affaires courantes et les enfants.

Elle déplia le document et essaya de lire. Mais les caractères d'imprimerie dansaient devant ses yeux mouillés.

— Qu'est-ce que cela dit ?

Rafe saisit son chapeau à la patère.

— C'est un papier du gouvernement qui dit que Juanito peut rester. Il a fallu faire intervenir quelques amis influents, tirer quelques ficelles mais, ça y est, c'est officiel.

— Oh, Rafe... ! C'est merveilleux.

Enfin, il la regarda — avant de se souvenir qu'il s'était fait une règle de s'en abstenir. Il poussa un bref soupir et détourna les yeux, mais pas assez vite pour dissimuler les émotions pénibles qui le tourmentaient.

— Oui, c'est merveilleux, approuva-t-il d'une voix qui exprimait davantage la misère que la joie.

Le cœur battant, Cathy le regarda fouiller dans les poches de sa veste à la recherche de ses clés de voiture. Dans quelques secondes, il allait annoncer

son départ, comme chaque matin, parce qu'il ne supportait pas de rester en tête à tête avec elle.

Mais, bien sûr, aujourd'hui, il n'irait nulle part. Pas si elle suivait son plan.

— Et moi, Rafe ? demanda-t-elle d'une voix blanche. Est-ce que je peux rester aussi ?

Il retourna les doublures de ses poches.

— Bon sang ! Où sont mes clés ?

Comme il avait l'air pressé de s'échapper !

— Je... j'ai vu Sadie jouer avec, dit-elle tristement. Rafe ouvrit quelques tiroirs et les referma en les faisant claquer. Puis il se tourna vers elle.

— Pourquoi les lui as-tu laissées ?

Il y eut un bref silence.

— Rafe, je t'ai posé une question... à propos de moi, de nous.

— Pas maintenant.

Tout doucement, elle dit :

— Alors quand ?

Rafe ouvrit d'autres tiroirs. Le cœur battant, Cathy sortit les menottes de sa poche. Il ne risquait pourtant pas de la surprendre. Il ne la regardait pas. Elle ferma un bracelet autour de son poignet et cacha sa main dans son dos. Il referma le tiroir. Elle se rapprocha doucement.

— Rafe, nous avons à parler. Nous ne pouvons pas rester dans le vague indéfiniment.

— J'ai dit pas maintenant, Cathy.

Il essaya de la contourner, mais habilement elle le repoussa dans un coin. Il se raidit. Pour passer, il aurait fallu qu'il la touche — chose qu'il redoutait pardessus tout.

— A quoi joues-tu, ce matin ? demanda-t-il d'une voix étrange.

— A cela.

Elle avança sa main libre et la posa sur la poitrine de Rafe. Pour une fois, il ne frémit pas. Mais son cœur battait la chamade.

— Tu aimes que je te touche, n'est-ce pas, Rafe ?

— Cathy..., maugréa-t-il.

— Vas-tu rester en colère contre moi jusqu'à la fin des temps ?

— Si tu as le moindre bon sens, n'insiste pas. Je n'en peux plus.

— Je sais. Je dirais même que je compte là-dessus. Parce que, moi aussi, je suis à bout.

— Où sont les clés ? redemanda-t-il, excédé.

Pourtant, il ne bougea pas. Il paraissait hypnotisé.

— Sadie les a prises, dit Cathy innocemment.

— Tu savais qu'elle les avait et tu l'as laissée partir avec ?

— Tout juste.

Cathy ravala sa salive. C'était maintenant ou jamais. Son cœur battait douloureusement. Alors, tant qu'il lui restait encore un peu de courage, vite !

Exactement comme Sadie avait fait, elle ferma l'autre bracelet autour du poignet de Rafe.

OceanofPDF.com

Depuis le temps qu'elle voulait qu'il prête attention à elle. Maintenant, c'était le cas.

— Tu es folle ! s'exclama-t-il en comprenant ce qu'elle venait de faire. Allez, ôte-moi ça, vite !

— Je ne peux pas.

Il tira sur la chaîne. Cathy poussa un cri de douleur. Alors, il cessa de tirer.

— Pourquoi ?

— La nuit, je ne dors pas. Je pense à toi, Rafe, expliqua-t-elle posément. Je t'entends aller et venir dans ta chambre. J'ai envie que tu viennes me rejoindre. Et je sais que tu en as envie aussi.

— Non, ce n'est pas vrai, répondit-il sèchement.

Mais ses yeux étaient voilés de désespoir.

— Qu'espères-tu tirer de cette mauvaise farce ? demanda-t-il en montrant les menottes.

— Je savais que tu allais filer... comme tu le fais toujours. Et moi, je pense que nous devons passer quelque temps ensemble... seuls.

— Sûrement pas. Je déteste être avec toi. Cela m'oblige à me souvenir de ce que tu as fait et à imaginer que tu vas le refaire.

— Je t'ai dit que j'étais désolée. Je t'ai dit que je n'ai jamais souhaité qu'il t'arrive quoi que ce soit de malheureux. Au Mexique, j'avais si peur pour toi que je suis sortie du lit pour aller faire préparer la voiture. Mon beau-père est arrivé

sans que je sache d'où il était sorti. Il m'a forcée, menacée. J'ai fait semblant d'être prête à épouser Maurice... pour te sauver.

— A quoi bon me mentir encore ? dit-il d'un ton âpre. Je suis déjà sous ton charme. Que tu sois bonne ou mauvaise, cela n'a pas d'importance. Tu es la mère de mon enfant. Même lorsque je t'ai vue dans les bras de Forcheville, cela ne m'a pas guéri.

— Je t'aime, Rafe. Et j'ai besoin que tu m'aimes. Pas que tu me désires et que tu me méprises parce que je ne suis pas assez laide pour te laisser froid. Et je ne veux pas que tu me gardes seulement parce que je suis la mère de Sadie. Elle lui caressa la joue, doucement, amoureuxment. Mais il lui écarta la main.

— Si c'est mon amour que tu veux, tu as une étrange façon de le montrer, dit-il en la contemplant avec des yeux brûlant de désir. Mais j'ai envie de toi, c'est vrai. Et tu ne peux pas savoir à quel point je le regrette. Elle avait voulu son amour, sa tendresse. Et tout ce qu'elle récoltait, c'était sa colère.

— Tu n'aurais jamais dû t'enchaîner à moi, dit-il avec un sourire cruel, parce que maintenant, toi non plus tu ne peux plus t'en aller.

— Je n'en ai pas envie, murmura-t-elle en tremblant.

— Tu en auras envie bientôt, je te le promets.

Incapable de contrôler sa rage, il se mit à la pétrir et il lui ouvrit son corsage en arrachant brutalement les boutons. Puis il la souleva et la déposa sur le comptoir de la cuisine, la jupe retroussée jusqu'aux hanches. Une pile d'assiettes tomba et se fracassa par terre. Elle entendit le glissement d'une fermeture Eclair qui s'ouvre et cria : Non !

Rafe la fit taire en lui dévorant cruellement la bouche. Oh, elle avait voulu qu'il la prenne dans ses bras, qu'il l'embrasse. Elle avait voulu lui démontrer qu'il avait autant besoin d'elle qu'elle de lui.

Mais pas ça ! Ce désir brutal n'avait rien à voir avec l'amour. Trop tard, elle se rendit compte de son erreur.

— Rafe, Rafe..., murmura-t-elle pathétiquement. Ce n'est pas ta haine que je veux.

— Je ne te hais pas, dit-il d'une voix déchirée, longtemps après, tout en lui couvrant les seins de baisers brûlants. Je donnerais cher pour te haïr une bonne fois mais, non, je ne te hais pas.

Alors, elle cessa de résister et lui rendit ses baisers parce que, même s'il ne pouvait pas l'aimer, il la désirait si tragiquement que c'était presque aussi irrésistible que l'amour.

Les feuilles mortes crissaient sous la couverture sur laquelle Cathy et Rafe étaient allongés. Ils étaient toujours enchaînés l'un à l'autre. Mais dans une heure, Sadie rentrerait de l'école et les délivrerait.

Cathy était couchée sur le dos, ses cheveux blonds répandus autour de sa tête. Elle suivait des yeux la course des nuages à travers les branches nues des arbres. Rafe trouvait qu'elle avait l'air satisfait et triomphant. Elle l'avait battu, conquis.

Et il était heureux dans sa défaite.

— Que c'est joli, ce pays, murmura Cathy.

— C'est encore plus joli au printemps, dit-il en lui baisant le bout du nez. Tu devrais voir cela...

— Est-ce une invitation à rester ici, comme Juanito ?

— C'est une demande en mariage, murmura Rafe.

— Tu ne m'en veux plus ?

— Je n'en ai plus la force.

— Tu as pris ton temps pour me faire ta demande. Sadie a six ans.

— Tu m'as repoussé, la première fois, n'oublie pas. Le beau visage de Cathy s'assombrit.

— Je t'ai fait du mal, je sais. Mais je ne t'en ferai plus, je te le jure.

— Je ne peux pas vivre sans toi, dit-il simplement. Je ne sais plus ce que j’essayais de démontrer, ces dernières semaines.

— Nous sommes aussi têtus l’un que l’autre, soupira-t-elle. Nous avons fait quelques erreurs. Nous avons perdu beaucoup de temps. Mais, aujourd’hui, ajouta-t-elle coquinement, nous nous sommes bien rattrapés. Après la cuisine, ils avaient fait l’amour dans toutes les pièces — même la salle de bains.

— Tu as pris un gros risque en t’engageant à moi alors que j’étais fou de rage, dit-il sur le ton de quelqu’un qui admire le courage plus que tout.

— Il fallait bien que je te force à prendre conscience de tes vrais sentiments. Je ne pouvais pas laisser le fossé se creuser entre nous. On devient fou, lorsqu’on aime et qu’on ne vit pas son amour. Oublions le passé. Peu importe que tu aies pris l’argent de mon beau-père... mais sache bien que je ne t’ai pas trahi, au Mexique.

Rafe tiqua.

— Une seconde. Je n'ai jamais accepté un centime de Calderon.

— Mais il m'a dit...

— Il m'a fait passer à tabac par ses sbires et puis il a jeté une liasse épaisse comme ça dans le caniveau. Mais je ne l'ai pas ramassée.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je n'en sais rien et je m'en moque.

— D'après Calderon, tu t'es servi de cet argent pour te mettre à ton compte.

— C'est faux. J'ai emprunté à une banque, comme tout le monde. Cathy soupira.

— Tu sais, chéri, dit-elle. Jusque-là, je n'avais jamais cru en la magie. Mais je commence... Pita nous a mis une drôle de potion dans le champagne !

— Nous n'avons jamais eu besoin de la potion de Pita. Tu m'as ensorcelé dès l'instant où je t'ai vue franchir ce mur, le premier soir.

— Alors, tu es tombé amoureux de mon petit pied.

— J'aime tout de toi, et pas seulement le pied. Et je t'aimerai toujours.

— Je suppose que nous continuerons de nous chamailler...

Rafe sourit.

— Avec nos caractères, cela se peut. Nous devrions peut-être garder les menottes à portée de main... au cas où.

La nouvelle du mariage de l'ex-riche héritière et de l'ex-garde du corps parut dans les journaux du monde entier.

Un journal anglais titra : « Elle s'enfuit avant d'être baronne pour épouser son ancien garde du corps. » Dans un journal français, on vit cette légende audessous de la photo des deux époux : « La Belle et son Gorille. »

La mère de la mariée, qui aimait pourtant la publicité, ne se réjouit pas de celle-là. Le père de la mariée ne lui donna pas le bras jusqu'à l'autel. Du reste, on ne l'avait pas invité, et Calderon ne manqua à personne. La cérémonie fut toute simple, et le banquet eut lieu sous une tente dressée près du torrent, derrière le ranch. Sadie fut demoiselle d'honneur. Juanito présenta les alliances sur un coussin. Au moment où les deux époux échangèrent leur promesse, il fut évident pour tout le monde qu'ils étaient éperdument amoureux l'un de l'autre.

Personne n'était plus fier que la vieille Pita, tout de blanc vêtue. Parce qu'elle savait, enfin ! qu'elle avait concocté un philtre qui égalait, surpassait peut-être, ceux de sa mère.

Le seul ennui, c'était que, comme elle avait ajouté un soupçon de ceci, une pincée de cela, elle ne pensait pas pouvoir le refaire...

Mais allons ! une fois comme celle-ci suffisait amplement. Quel chefd'œuvre !

Il n'y avait qu'à voir de quel œil tendre Rafe couvait Cathy, avec quelle adoration Cathy contemplait Rafe, pour comprendre que ces deux-là avaient trouvé le grand, le très grand amour.

Un amour fait pour durer aussi longtemps qu'eux.

Philtre ou pas philtre, un amour magique, de toute façon...